45180

Digitized with financial assistance from
Dr. S.R.Babu
on 19 February, 2019

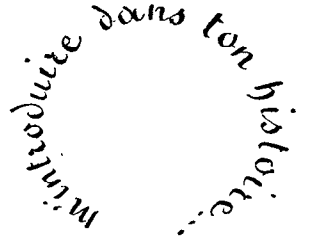
LE LIVRE DES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Droits de reproduction et d'adaptation
strictement réservés.

DE CE VOLUME IL A ÉTÉ TIRÉ :

Vingt-cinq exemplaires sur papier du Japon,
Soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



LE LIVRE
DES
MILLE NUITS
ET UNE NUIT

TRADUCTION LITTÉRALE ET COMPLÈTE DU TEXTE ARABE
PAR LE DR J. C. MARDRUS

TOME XIV

Vol 14 1578

LES RENCONTRES D'AL-RACHID SUR LE PONT DE BAGHDAD. — HISTOIRE DE LA PRINCESSE SULEIKA. — LES SÉANCES CHARMANTES DE L'ADOLESCENCE NONCHALANTE. — HISTOIRE DU LIVRE MAGIQUE.

LIBR... OF T... BOM... BRA... OF T... ROYAL ASIAT...

HH-k-27

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, 11

1903

F 398.21095
Liv/Liv
45780

ILA 'L AMIRI 'S-SCHARIFI
OUA 'S-SCHALABI 'Z-ZARIFI
OUA 'S-SCHAËRI 'S-SCHAHIRI
SAHEBI 'N-NASSABI OUAL HASSABI
SIDI ROBERT BEN MONTESQUIOU
BEN ARTAGNÂN AL FEZENSAKI.

J. C. M.

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

LES RENCONTRES D'AL-RACHID SUR LE PONT DE BAGHDAD

Et Schahrazade, voyant que le roi Schahriar, au souvenir des tribulations anciennes, fronçait déjà les sourcils, se hâta de commencer la nouvelle histoire, disant :

Il m'est revenu, ô Roi du temps, ô la couronne sur ma tête, que le khalifat Haroun Al-Rachid — Allah l'ait en Ses bonnes grâces ! — était, un jour d'entre les jours, sorti de son palais, en compagnie de son vizir Giafar et de Massrour, son porte-glaive, tous deux déguisés, comme il l'était lui-même, en nobles marchands de la cité. Et il était déjà arrivé avec eux au pont de pierre qui unit les deux rives du Tigre, quand il vit, assis à terre sur ses jambes repliées, à l'entrée même du pont, un aveugle d'âge très ancien qui demandait l'aumône pour Allah ! aux passants sur la route de la générosité. Et le khalifat s'arrêta dans sa promenade devant le vieil infirme, et déposa un dinar d'or dans la paume qu'il tendait. Et le mendiant l'arrêta brusquement par la main, comme

il voulait poursuivre son chemin, et lui dit: « O généreux donateur, qu'Allah te rende cet acte de ton âme pitoyable par les plus choisies de Ses bénédictions. Mais je te supplie, avant de t'en aller, de ne point me refuser la grâce que je te demande. Lève ton bras et donne-moi un coup de poing ou un soufflet sur le lobe de mon oreille. » Et, ayant ainsi parlé, il se dessaisit de la main qu'il tenait, afin que l'étranger pût lui appliquer le soufflet en question. Toutefois il prit soin, de crainte qu'il ne passât outre sans lui donner satisfaction, de le saisir par le pan de sa longue robe.

En voyant et en entendant cela, le khalifat devint fort perplexe, et dit à l'aveugle : « O oncle, qu'Allah me préserve d'obéir à ton injonction ! Car celui qui fait une aumône pour Allah ne doit point en effacer le mérite en maltraitant celui qui bénéficie de cette aumône. Et le mauvais traitement auquel tu m'enjoins de te soumettre est une action indigne d'un Croyant. »

Et, ayant ainsi parlé, il fit un effort pour faire lâcher prise à l'aveugle. Mais il avait calculé sans la vigilance de l'aveugle qui, prévoyant le mouvement du khalifat, fit de son côté un effort bien plus grand pour ne point le lâcher. Et il lui dit : « O mon généreux maître, pardonne-moi mon importunité et la hardiesse de mon procédé. Et laisse-moi t'implorer encore de me donner ce soufflet sur le lobe de mon oreille. Sinon, j'aime mieux que tu reprennes ton aumône. Car je ne puis l'accepter qu'à cette seule condition, sans me parjurer devant Allah et contrevenir au serment que j'ai fait devant la face de Celui qui te voit et me voit. » Puis il ajouta : « Si tu savais,

ô mon seigneur, la cause de mon serment, tu n'hésiterais pas à me donner raison. »

Et le khalifat se dit : « Il n'y a de recours qu'en Allah le Tout-Puissant contre l'importunité de ce vieil homme aveugle ! » Et comme il ne voulait pas être plus longtemps en butte à la curiosité des passants, il se hâta de faire ce que lui demandait l'aveugle qui, aussitôt qu'il eut reçu le soufflet, lâcha prise en le remerciant et en levant les deux mains vers le ciel pour appeler sur sa tête les bénédictions.

Et Al-Rachid, délivré de la sorte, s'éloigna avec ses deux compagnons, et il dit à Giafar : « Par Allah ! l'histoire de cet aveugle doit être une étonnante histoire, et son cas un bien étrange cas ! Ainsi donc, retourne vers lui, et dis-lui que tu viens de la part de l'émir des Croyants pour lui ordonner de se trouver demain au palais, à l'heure de la prière de l'après-midi. » Et Giafar retourna auprès de l'aveugle, et lui communiqua l'ordre de son maître.

Puis il revint rejoindre le khalifat. Et ils n'avaient pas fait quelques pas, qu'ils aperçurent sur le côté gauche du pont, assis presque en face de l'aveugle, un second mendiant estropié des deux jambes et la bouche fendue. Et Massrour, le porte-glaive, sur un signe de son maître, s'approcha de l'estropié des deux jambes à la bouche fendue, et lui donna l'aumône qui était écrite dans sa chance, pour ce jour-là. Et l'homme releva la tête et se mit à rire en disant : « Hé, ouallah ! de toute ma vie de maître d'école, je n'ai gagné autant que ce que je viens de recevoir de la main de ta générosité, ô mon maître ! » Et Al-

Rachid, qui avait entendu la réponse, se tourna vers Giafar, et lui dit : « Par la vie de ma tête ! si c'est là un maître d'école, et qu'il soit réduit à mendier sur les chemins, c'est que son histoire doit être étrange, certainement. Hâte-toi d'aller lui ordonner de se trouver demain, à l'heure de l'aveugle, à la porte de mon palais. » Et l'ordre fut exécuté. Et ils continuèrent leur promenade.

Mais ils n'avaient pas encore eu le temps de s'éloigner de l'estropié, qu'ils l'entendirent appeler à grands cris les bénédictions sur la tête d'un cheikh qui s'était approché de lui. Et ils regardèrent de son côté, pour voir quelle pouvait être l'affaire. Et ils virent que le cheikh essayait de s'esquiver, tout confus des bénédictions et des louanges auxquelles il était en butte. Et ils comprirent, aux paroles de l'estropié, que l'aumône que le cheikh venait de lui remettre était encore plus considérable que celle de Massrour, et telle que le pauvre homme n'avait jamais reçu la pareille. Et Haroun exprima à Giafar son étonnement de voir un simple particulier faire preuve d'une plus grande largesse de paume que la sienne propre, et ajouta : « J'aimerais connaître ce cheikh, et approfondir le motif de sa générosité. Va donc, ô Giafar, lui dire qu'il ait à se présenter entre mes mains, dans l'après-midi de demain, à l'heure de l'aveugle et de l'estropié. » Et l'ordre fut exécuté.

Et ils allaient poursuivre leur chemin, quand ils virent s'avancer sur le pont un magnifique cortège, comme n'en peuvent d'ordinaire déployer que les rois et les sultans. Et des crieurs à cheval le précé-

daient, qui criaient : « Place à notre maître, l'époux de la fille du puissant roi de la Chine et de la fille du puissant roi du Sind et de l'Inde ! » Et à la tête du cortège, sur un cheval qui portait sa race dans son allure, caracolait un émir ou, peut-être, un fils de roi, dont l'aspect était brillant et plein de noblesse. Et derrière lui, immédiatement, s'avançaient deux saïs qui conduisaient, par un licou de soie bleue, un chameau merveilleusement harnaché et chargé d'un palanquin où étaient assises, une à droite et l'autre à gauche, sous un dais de brocart rouge, et le visage recouvert d'un voile en soie orange, les deux adolescentes princières, épouses du cavalier. Et le cortège se fermait par une troupe de musiciens qui jouaient sur leurs instruments aux formes inconnues des airs indiens et chinois.

Et Haroun, émerveillé à la fois et surpris, dit à ses compagnons : « Voilà un notable étranger, comme il en vient rarement dans ma capitale. Et pourtant j'ai déjà reçu les rois et les princes et les émirs les plus fiers de la terre. Et les chefs des mécréants d'au delà des mers, ceux du pays des Francs et ceux des régions de l'extrême Occident, m'ont envoyé des ambassades et des députations. Mais nul de tous ceux que nous avons vus n'était comparable à celui-ci en faste et en beauté. » Puis il se tourna vers Massrour, son porte-glaive, et lui dit : « Hâte-toi, ô Massrour, de suivre ce cortège, afin de voir ce qu'il y a à voir, et de revenir me renseigner sans retard, au palais, après avoir toutefois pris soin d'inviter ce noble étranger à se présenter demain entre mes mains, à l'heure de

l'aveugle, de l'estropié et du cheikh généreux. »

Et Massrour étant parti exécuter l'ordre, le khalifat et Giafar traversèrent enfin le pont. Mais à peine étaient-ils arrivés à son extrémité, qu'ils aperçurent, au milieu du meidân qui s'ouvrait en face d'eux, et qui servait aux joutes et aux tournois, un grand rassemblement de spectateurs qui regardaient un jeune homme monté sur une belle jument blanche qu'il poussait à toute bride de çà et de là, en la maltraitant à grands coups de fouet et d'éperon, sans répit et de manière qu'elle était tout en écume et tout en sang, et que ses jambes et tout son corps étaient en proie au tremblement.

A cette vue, le khalifat, qui aimait les chevaux et ne souffrait pas qu'on les maltraitât, fut à la limite de l'indignation, et demanda aux spectateurs : « Pourquoi ce jeune homme agit-il d'une façon si barbare à l'égard de cette belle jument docile ? » Et ils répondirent : « Nous ne le savons pas, et Allah seul le sait. Mais tous les jours, à la même heure, nous voyons arriver le jeune homme avec sa jument, et nous assistons à cet exercice inhumain ! » Et ils ajoutèrent : « Après tout, il est le maître légitime de sa jument, et il peut la traiter à sa guise. » Et Haroun se tourna vers Giafar et lui dit : « Je te laisse le soin, ô Giafar, de t'informer auprès de ce jeune homme de la cause qui le pousse à maltraiter de la sorte sa jument. Et s'il refuse de te la révéler, tu lui diras qui tu es, et tu lui ordonneras de se présenter entre mes mains, dans l'après-midi de demain, à l'heure de l'aveugle, de l'estropié, du cheikh généreux et du cavalier étranger. » Et Giafar

répondit par l'ouïe et l'obéissance, et le khalifat le laissa au meidân pour rentrer seul à son palais, ce jour-là...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT SOIXANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit :

... Et Giafar répondit par l'ouïe et l'obéissance, et le khalifat le laissa au meidân pour rentrer seul à son palais, ce jour-là.

Or, le lendemain, après la prière du milieu de l'après-midi, le khalifat entra dans le diwân des audiences, et le grand-vizir Giafar introduisit aussitôt en sa présence les cinq personnages qu'ils avaient rencontrés la veille sur le pont de Baghdad, à savoir l'aveugle qui se faisait souffleter, l'estropié maître d'école, le cheikh généreux, le noble cavalier derrière qui l'on jouait des airs indiens et chinois, et le jeune homme maître de la jument blanche. Et lorsqu'ils se furent prosternés tous les cinq devant son trône et eurent embrassé la terre entre ses mains, le khalifat leur fit de la tête signe de se relever, et Giafar les plaça en bon ordre l'un à côté de l'autre sur le tapis, au pied du trône.

Alors Al-Rachid se tourna d'abord vers le jeune

homme maître de la jument blanche, et lui dit : « O jeune homme, qui t'es montré hier si inhumain à l'égard de la belle jument blanche si docile que tu montais, peux-tu me dire, afin que je le sache, le motif qui poussait ton âme à agir d'une façon si barbare à l'égard d'une bête muette qui ne peut répondre aux injures par des injures et aux coups par des coups? Et ne me dis point que tu agissais de la sorte pour dresser ou pour dompter ta jument. Car, dans ma vie, j'ai moi-même dompté et dressé un grand nombre d'étalons et de cavales, mais jamais je n'eus besoin de maltraiter, comme tu le faisais, les bêtes que j'exerçais. Et ne me dis point que tu harcelais ainsi ta jument pour amuser les spectateurs; car non seulement ce spectacle inhumain ne les amusait pas, mais il les scandalisait et me scandalisait moi-même avec eux. Et peu s'en fallut, par Allah! que je ne me fisse connaître en public, pour te châtier comme tu le méritais et mettre fin à un spectacle si répugnant. Parle donc sans mentir et sans me rien cacher du motif de ta conduite; car c'est le seul moyen qui te reste d'échapper à mon ressentiment et d'entrer dans mes bonnes grâces. Et même je suis prêt, si ton récit me satisfait et si tes paroles excusent ta conduite, à te pardonner et à oublier tout ce que j'ai vu d'offusquant dans ta manière d'agir. »

Lorsque le jeune homme maître de la jument blanche eut entendu les paroles du khalifat, il devint bien jaune de teint et baissa la tête en gardant le silence, visiblement en proie à un embarras fort grand et à un chagrin sans limites. Et comme il continuait à rester debout de la sorte, sans pouvoir arri-

ver à prononcer un seul mot, tandis que des larmes coulaient de ses yeux et tombaient sur sa poitrine, le khalifat changea de ton à son égard et, plus intrigué que jamais, il lui dit d'une voix douce : « O jeune homme, oublie que tu es en présence de l'émir des Croyants, et parle ici en toute liberté, comme si tu étais au milieu de tes amis, car je vois bien que ton histoire doit être une bien étrange histoire, et le motif de ta conduite un bien étrange motif. Et, moi, je jure par les mérites de mes ancêtres les Glorieux, qu'il ne te sera fait aucun mal. » Et, de son côté, Giafar se mit à faire au jeune homme, avec la tête et avec les yeux, des signes péremptoires d'encouragement qui signifiaient clairement : « Parle en toute confiance. Et sois sans aucune inquiétude. »

Alors le jeune homme commença à rattraper son souffle perdu et, ayant relevé la tête, il embrassa encore une fois la terre entre les mains du khalifat, et dit :

HISTOIRE DU JEUNE HOMME MAITRE DE LA JUMENT BLANCHE

Sache, ô émir des Croyants, que je suis connu dans mon quartier où l'on m'appelle Sidi Némân. Et l'histoire qui est mon histoire et que je vais, sur ton ordre, te raconter, est un mystère de la foi musulmane. Et si elle était écrite avec les aiguilles sur le

coin intérieur de l'œil, elle servirait d'enseignement à quiconque la lirait d'une âme attentive.

Et le jeune homme se tut un instant, pour ramener vers son esprit tous ses souvenirs, et reprit :

Lorsque mon père mourut, il me laissa ce qu'Allah m'avait écrit en héritage. Et je constatai que les bienfaits d'Allah sur ma tête étaient plus nombreux et plus choisis que mon âme ne l'eût jamais souhaité. Et je vis, en outre, que, du jour au lendemain, je me trouvais être l'homme le plus riche et le plus considéré de mon quartier. Mais ma nouvelle vie, loin de me donner de la suffisance et de l'orgueil, ne fit que développer en moi mes goûts très accentués pour le calme et la solitude. Et je continuai à vivre en célibataire, me félicitant, tous les matins d'Allah, de n'avoir point de soucis de famille ni de responsabilités. Et tous les soirs je me disais : « Ya Sidi Némân, que ta vie est modeste et tranquille ! Et que la solitude du célibat est délectable ! »

Mais, un jour d'entre les jours, ô mon seigneur, je me réveillai avec le désir violent et incompréhensible de changer soudain de vie. Et ce désir entra en mon âme sous la forme du mariage. Et je me levai à l'heure et à l'instant, mû par les mouvements intérieurs de mon cœur, en me disant : « N'as-tu pas honte, ya Sidi Némân, de vivre de la sorte, seul dans cette demeure, comme un chacal dans sa tanière, sans aucune présence douce à tes côtés, sans un corps toujours frais de femme pour te rafraîchir les yeux, et sans une affection qui te fasse sentir que tu

vis réellement du souffle de ton Créateur? Attends-tu donc, pour connaître les avantages de nos adolescentes, que les années t'aient rendu impotent et bon tout au plus à voir sans pouvoir? »

A ces pensées toutes naturelles, qui se présentaient à mon esprit pour la première fois, je n'hésitai plus à suivre les sollicitations de mon âme — vu que l'âme est chère et que tous ses souhaits méritent d'être satisfaits. Mais comme je ne connaissais point de femmes marieuses qui pussent me trouver une épouse parmi les filles des notables de mon quartier et des riches marchands du souk, et que d'ailleurs j'étais bien résolu à me marier en connaissance de cause, c'est-à-dire en me rendant compte par mes propres yeux des charmes et des qualités de mon épouse, et en ne suivant pas la coutume qui veut qu'on ne connaisse le visage de l'épousée que seulement après l'écriture du contrat et les cérémonies du mariage, je me décidai à choisir mon épouse simplement parmi les belles esclaves que l'on vend et que l'on achète. Et je sortis immédiatement de ma maison et me dirigeai vers le souk des esclaves, en me disant : « Ya Sidi Némân, ta résolution est excellente de prendre épouse parmi les adolescentes esclaves, au lieu de rechercher une alliance avec les filles notables. Car tu éludes de la sorte bien des ennuis et bien des tracas, non seulement en évitant d'avoir sur ton dos la nouvelle famille de ton épouse, et sur ton estomac les regards continuellement ennemis de la mère de ton épouse, une vieille calamiteuse certainement, et sur tes épaules le fardeau des frères, grands et petits, de ton épouse, et des

parents, vieux et jeunes, de ton épouse, et des relations ennuyeuses et lourdes de ton oncle, père de ton épouse, mais encore en écartant de toi les futures récriminations de la fille des notables, qui ne manquerait, en toute occasion, de te faire sentir qu'elle est d'extraction supérieure, et que tu n'as sur elle ni droit ni autorité, et que tu n'as vis-à-vis d'elle que des devoirs, et lui dois tous les égards et toutes les obligations. Et c'est alors que tu pourrais regretter ta vie de célibataire et te mordre les doigts jusqu'au sang. Tandis qu'en choisissant toi-même une épouse, contrôlée par tes yeux et par tes doigts, et qui soit sans attaches et toute seule avec sa beauté, tu simplifies ton existence, tu évites les complications, et tu as tous les avantages du mariage sans en avoir les inconvénients ! »

Et c'est nourri, ce matin-là, de ces pensées nouvelles, ô émir des Croyants, que j'arrivai au souk des esclaves femmes, pour me choisir une épouse agréable avec qui vivre, dans les douceurs de toutes sortes, le mutuel amour et les bénédictions. Car, comme de ma nature j'étais capable d'affection, je souhaitais de toutes mes forces trouver en l'adolescente de mon choix les qualités de l'âme et du corps qui me permissent de placer en elle les réserves accumulées d'une tendresse dont je n'avais encore placé la moindre parcelle chez aucun être vivant.

Or, ce jour-là était précisément jour de marché, et un nouvel arrivage était fraîchement amené à Baghdad de jeunes filles de la Circassie, de l'Ionie, des Iles de l'extrême Nord, de l'Ethiopie, de l'Irân, du Korassân, de l'Arabie, du pays des Roums, du

rivage anadolien, de Serendib, de l'Inde et de la Chine. Et quand j'arrivai au centre du marché, les courtiers et les crieurs y avaient déjà rassemblé les divers lots séparément, pour éviter les désordres qu'aurait occasionnés le mélange de ces races diverses. Et dans chacun de ces lots, chaque jeune fille était placée bien en valeur, de façon à ce qu'on pût l'examiner sur toutes ses faces et que chaque marché fût conclu à bon escient et sans duperie.

Et le destin voulut — nul ne saurait échapper à son destin ! — que mes pas premiers se dirigeassent d'eux-mêmes vers le groupe des adolescentes venues des Iles de l'extrême Nord. Et d'ailleurs mes pas ne se fussent-ils point d'eux-mêmes dirigés de ce côté-là que c'est de ce côté-là que mes yeux eussent immédiatement regardé. Car ce groupe tranchait sur les groupes plus sombres qui l'avoisinaient par sa clarté et par un écroulement de lourdes chevelures, jaunes comme l'or, sur des corps d'une blancheur de vierge argent. Et les adolescentes debout qui composaient ce groupe se ressemblaient toutes étrangement, comme des sœurs ressemblent à leurs sœurs quand elles sont du même père et de la même mère. Et toutes avaient des yeux bleus comme la turquoise iranique quand elle est encore humide du rocher...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

**MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DEUXIÈME NUIT**

Elle dit :

... Et toutes avaient des yeux bleus comme la turquoise iranique quand elle est encore humide du rocher.

Et moi, ô mon seigneur, qui de ma vie n'avais eu l'occasion de voir des jeunes filles d'une beauté si étrange, j'étais dans l'émerveillement, et je sentais mon âme qui s'élançait de ma poitrine vers ce spectacle émouvant. Et, au bout d'une heure de temps, ne pouvant arriver à fixer mon choix sur l'une d'elles, tant elles étaient également belles, je pris par la main celle qui me paraissait être la plus jeune et j'en fis rapidement l'acquisition, sans marchander ni lésiner. Car les grâces la ceignaient tout entière, et elle était comme l'argent dans la mine et comme l'amande décortiquée, claire et pâle excessivement, avec sa toison de soie jaune, avec d'immenses yeux magiciens, bleus sous des cils sombres recourbés comme les lames des cimeterres, et abritant un regard d'une douceur marine. Et à sa vue je me remémorai ces vers du poète :

O toi, dont le teint précieux est nuancé d'ambre comme le teint de la rose chinoise,

Et dont la petite bouche avec son contenu est une pourpre camomille, fleurie sur deux rangs de grêlons,

O propriétaire de deux yeux d'agate ombrés de pétales d'hyacinthe, et plus longs que ceux d'une antique pharaonne,

O splendide! A te comparer aux plus belles que nous aimons, je me tromperais, car tu es belle sans comparaison.

Car ne serait-ce que le grain de beauté logé dans le creux aimable de ta commissure, et voici que les humains tituberaient dans la folie;

Ne serait-ce que tes jambes sveltes qui se regardent, debout, au miroir de tes pieds nus, et voici surpassés les joncs qui se mirent dans l'eau;

Ne serait-ce que ta taille docile au rythme de tes splendeurs, que voici jaloux les jeunes rameaux de l'arbre bân.

Et ne serait-ce que ton port plus magnifique que celui d'un navire sur la mer, quand il est monté par des pirates, et voici tous les cœurs meurtris par tes prunelles.

Et moi, ô mon seigneur, je pris donc l'adolescente claire par la main, et, après avoir protégé avec mon manteau sa nudité, je l'emmenai à ma demeure. Et elle me plut par sa douceur, son silence et sa modestie. Et je sentis combien elle m'attirait par sa beauté étrangère, sa pâleur, ses cheveux jaunes comme l'or en fusion, et ses yeux bleus toujours baissés qui, par timidité sans aucun doute, évitaient toujours les miens. Et, comme elle ne parlait point notre

langue et que je ne parlais point la sienne, j'évitai de la fatiguer de questions qui devaient rester sans réponse. Et je remerciai le Donateur qui avait conduit dans ma demeure une femme dont la vue à elle seule m'était déjà un enchantement.

Mais, le soir même de son entrée à la maison, je ne fus point sans remarquer combien ses allures étaient singulières. Car, dès que tomba la nuit, ses yeux bleus se firent plus sombres, et leur regard devint, de noyé dans la douceur qu'il était pendant le jour, étincelant comme d'un feu intérieur. Et elle fut en proie à une sorte d'exaltation qui se traduisait sur ses traits par une pâleur plus grande encore, et par un léger tremblement des lèvres. Et de temps en temps elle regardait du côté de la porte, comme si elle avait envie de sortir prendre l'air. Mais comme l'heure nocturne n'était guère favorable à la promenade, et que d'ailleurs il était temps de prendre notre repas du soir, je m'assis et la fis s'asseoir à mes côtés.

Et, en attendant qu'on nous servît le repas, je voulus profiter de notre tête-à-tête pour lui faire comprendre combien sa venue m'était une bénédiction, et quels tendres sentiments germaient dans mon cœur à sa vue. Et doucement je la caressai, et essayai de la câliner et d'apprivoiser son âme étrangère. Et doucement je lui pris la main et la portai à mes lèvres et à mon cœur. Et, avec autant de soin que si je touchais quelque très ancienne étoffe prête à se désagréger au moindre contact, je passai légèrement mes doigts sur la soie tentante de sa chevelure. Et ce que j'éprouvai à ce contact, ô mon seigneur, je ne l'oublierai plus. Au lieu de sentir la tiédeur des

cheveux vivants, ce fut comme si les crins jaunes de ses tresses étaient tirés de quelque métal glacé, ou comme si ma main, sur cette toison, avait passé sur de la soie trempée dans la neige fondante. Et je ne doutai pas qu'elle ne fût tout entière nativement tissée en filets de filigrane d'or.

Et je pensai en mon âme à la toute puissance infinie du Maître des créatures, qui, sous nos climats, faisait don à nos adolescentes de leurs chevelures noires et chaudes comme l'aile de la nuit, et couronnait le front des filles claires du Nord de cette couronne de flamme glacée.

Et je ne pus, ô mon seigneur, m'empêcher d'être ému d'une émotion mêlée d'effarement à la fois et de délices, en me sachant l'époux d'une créature si rare et si différente des femmes de nos climats. Et j'eus même le sentiment qu'elle n'était ni de mon sang ni de notre commune extraction. Et je ne fus pas éloigné de lui attribuer soudain des dons surnaturels et des vertus inconnues. Et je la regardai avec admiration et stupeur.

Mais bientôt entrèrent les esclaves avec, sur leur tête, les plateaux qu'ils déposaient chargés de mets devant nous. Et je remarquai qu'aussitôt, à la vue de ces mets, s'était accentuée la gêne de mon épouse, et que des alternances de rougeur et de pâleur passaient sur ses joues de satin mat, tandis que ses yeux, fixant les objets sans les voir, se dilataient.

Et moi, attribuant tout cela à sa timidité et à son ignorance de nos usages, je voulus l'encourager à toucher aux mets servis, et je commençai par un plat de riz gonflé au beurre, dont je me mis à manger,

cemme nous le faisons d'ordinaire, en me servant de mes doigts.

Mais cette vue, au lieu d'inviter l'âme de mon épouse à l'appétit, dut lui occasionner, à n'en pas douter, un sentiment voisin de la répulsion, sinon de la nausée. Et, loin de suivre mon exemple, elle détourna la tête, et regarda autour d'elle comme pour chercher quelque chose. Puis, après un long moment d'hésitation, comme elle voyait que mon regard la suppliait de toucher aux mets, elle prit dans son sein un mince étui taillé dans un os d'enfant, et en tira une très fine tige de chiendent, semblable à ces tiges menues dont nous nous servons comme cure-oreilles. Et elle tint délicatement entre deux doigts cette petite tige pointue et se mit à en piquer le riz lentement et à le porter plus lentement encore et grain par grain à ses lèvres. Et, entre chacune de ces bouchées minuscules, elle laissait s'écouler un assez long intervalle de temps. De telle sorte que j'avais déjà achevé mon repas, qu'elle n'avait pas encore pris plus d'une douzaine de grains de riz, de cette manière. Et ce fut tout ce qu'elle voulut manger ce soir-là. Et je crus comprendre, à un geste vague, qu'elle était rassasiée. Et je ne voulus point augmenter sa gêne ou l'effaroucher en insistant pour lui faire prendre quelque autre nourriture.

Et cela ne fit que me raffermir dans la croyance que mon épouse étrangère était un être différent des habitants de nos pays. Et je pensai en moi-même : « Comment ne serait-elle pas différente des femmes d'ici, cette adolescente qui n'a besoin, pour se nourrir, que de la pitance d'un petit oiseau ? Et s'il

en est ainsi pour les besoins de son corps, que doit-il en être pour les besoins de son âme? » Et je résolus de me consacrer entièrement à essayer de deviner son âme qui me paraissait impénétrable.

Et je m'imaginai, ce soir-là, pour tâcher de me donner à moi-même une explication plausible de sa manière d'agir, qu'elle n'avait pas l'habitude de manger avec les hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avait peut-être enseigné qu'elle devait avoir de la retenue. Et je me dis : « Oui, c'est cela même ! Elle a poussé trop loin la retenue, parce qu'elle est simple et naïve. Ou peut-être qu'elle a déjà dîné ! Ou bien, si elle ne l'a pas encore fait, elle se réserve de manger seule et en liberté. »

Et aussitôt je me levai, et la pris par la main avec des précautions infinies, et la conduisis à la chambre que je lui avais fait préparer. Et là, je la laissai seule, afin qu'elle fût libre d'agir à sa guise. Et je me retirai discrètement.

Et, pour cette nuit-là, je ne voulus point, de peur de la déranger ou de lui paraître importun, entrer dans la chambre de mon épouse, comme font d'ordinaire les hommes lors de la nuit nuptiale ; mais, au contraire, je pensai que je m'attirerais par ma discrétion les bonnes grâces de mon épouse, et que je lui prouverais par là que les hommes de nos pays sont loin d'être des brutaux et des gens dénués de savoir-vivre, et qu'ils savent, quand il le faut, se montrer délicats et réservés. Pourtant, par ta vie, ô émir des Croyants ! ce n'est point que l'envie m'ait manqué cette nuit-là de pénétrer auprès de mon

épouse claire, l'adolescente, fille de ceux du Nord, qui était douce à ma vue, et qui avait su charmer mon cœur par sa grâce étrange et le mystère où elle se mouvait. Mais mon plaisir était trop précieux pour aller se compromettre en brusquant les choses, et je ne pouvais que gagner en préparant le terrain et en laissant le fruit perdre son acidité et arriver à la pleine maturité dans la fraîcheur propice. Toutefois, je passai cette nuit-là dans l'insomnie, en pensant à la beauté blonde de la jeune étrangère qui parfumait ma demeure, et dont le corps lustral me paraissait savoureux comme l'abricot cueilli sous la rosée, et duveté comme lui, et comme lui désirable...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

... en pensant à la beauté blonde de la jeune étrangère qui parfumait ma demeure, et dont le corps lustral me paraissait savoureux comme l'abricot cueilli sous la rosée, et duveté comme lui, et comme lui désirable.

Et le lendemain, quand nous fûmes réunis pour le repas, je l'accueillis avec un visage souriant et en m'inclinant devant elle comme je l'avais vu faire

autrefois aux émirs d'Occident arrivés ici ou envoyés de la part du roi des Francs. Et je la fis s'asseoir à mes côtés devant les plateaux de mets, au nombre desquels il y avait, comme la veille, un plat de riz gonflé au beurre, et dont les grains se détachaient, merveilleusement cuits et parfumés à la cannelle. Mais mon épouse se comporta exactement comme la veille, ne touchant qu'au seul plat de riz, à l'exclusion de tous les autres mets, et piquant les grains un à un avec le cure-oreille, lentement, pour les porter à sa bouche.

Et moi, encore plus surpris que la veille de cette manière de manger, je pensai : « Par Allah ! où a-t-elle bien pu apprendre à manger le riz de cette manière ? Peut-être que c'est dans sa famille, au milieu de son pays. Ou bien fait-elle ainsi parce-qu'elle est une petite mangeuse ? Ou bien veut-elle compter les grains de riz afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Mais si elle agit de la sorte par esprit d'épargne et pour m'apprendre l'économie et m'enseigner à ne pas être prodigue, par Allah ! elle se trompe, car nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, et ce n'est point par cet endroit-là que nous pourrons nous ruiner jamais. Car nous avons, grâce au Rétributeur, de quoi vivre dans une grande aisance et sans nous priver ni du nécessaire ni du superflu. »

Mais mon épouse, qu'elle eût compris ou non mes pensées et ma perplexité, ne continua pas moins à manger toujours de cette manière incompréhensible. Et même, comme si elle eût voulu me faire encore plus de peine, elle ne piqua plus les grains de riz

que de loin en loin, et finit même par essuyer, sans me dire un seul mot ni me regarder, la petite tige pointue et la serrer dans son étui en os. Et ce fut tout ce que je la vis faire ce matin-là. Car, le soir, au souper, ce fut exactement la même chose, ainsi d'ailleurs que le lendemain et toutes les fois que nous nous mettions devant la nappe tendue pour manger ensemble.

Lorsque je vis qu'il n'était pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture que je la voyais prendre, je ne doutai plus qu'il n'y eût là-dessous quelque mystère encore plus étrange que l'existence même de mon épouse. Et cela me fit prendre le parti de patienter encore, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumerait à vivre avec moi comme mon âme le souhaitait. Mais je ne tardai pas à constater que mon espoir était vain, et qu'il fallait me résoudre à trouver coûte que coûte l'explication de cette manière de vivre si dissemblable de la nôtre. Or, l'occasion se présenta d'elle-même, alors que je ne l'attendais pas.

En effet, au bout de quinze jours de patience et de discrétion de ma part, je résolus de tenter une visite dans la chambre nuptiale, pour la première fois. Et donc une nuit que je croyais mon épouse endormie depuis longtemps, je me dirigeai tout doucement vers l'appartement qu'elle occupait du côté opposé au mien, et j'arrivai à la porte de sa chambre, en étouffant mes pas de crainte de la déranger dans son sommeil. Car je voulais ne pas la réveiller trop brusquement, afin de pouvoir à mon aise la contempler endormie, me la figurant, avec ses paupières

fermées et ses longs cils recourbés, aussi belle que les houris du Ciel.

Et voici qu'arrivé à cette porte, j'entendis au-dedans les pas de mon épouse. Et, comme je ne pouvais comprendre le dessein qui la tenait encore éveillée à cette heure tardive de la nuit, je fus poussé par la curiosité à me blottir derrière le rideau de la porte, pour essayer de voir quelle pouvait bien être l'affaire.

Et bientôt la porte s'ouvrit, et mon épouse apparut sur le seuil, vêtue de ses habits de sortie, et glissant sur les dalles de marbre sans faire le moindre bruit. Et je la regardai, comme elle passait devant moi dans le noir, et de stupeur mon sang se figea dans mon cœur. Sa face tout entière apparaissait au milieu des ténèbres éclairée par deux tisons qui étaient ses yeux, semblables aux yeux des tigres qui brûlent, dit-on, dans l'obscurité et éclairent la route à suivre pour le meurtre et le carnage. Et elle était pareille à ces figures d'épouvante que nous envoient les genn malfaisants durant le sommeil, quand ils veulent nous faire prévoir les catastrophes qu'ils trament contre nous. Mais elle-même déjà me semblait une gennia de l'espèce la plus cruelle, avec sa face de pâleur, ses yeux incendiaires, et ses cheveux jaunes qui se hérissaient sur sa tête terriblement!

Et moi, ô mon seigneur, je sentais mes mâchoires se serrer à se briser, et ma salive se dessécher dans ma bouche, et mon souffle s'anéantir. Et d'ailleurs j'eusse été capable de me mouvoir, que je me fusse bien gardé de donner le moindre signe de ma pré-

sence derrière ce rideau, à cette place qui n'était pas la mienne. J'attendis donc qu'elle se fût éloignée pour me lever de ma cachette, en rattrapant mon souffle perdu. Et je me dirigeai vers la fenêtre qui donnait sur la cour de la maison, et regardai à travers le grillage. Et j'eus le temps d'apercevoir, par une fenêtre qui donnait sur la cour, qu'elle ouvrait la porte de la rue et qu'elle sortait, foulant à peine le sol de ses pieds nus.

Et je la laissai s'éloigner quelque peu, et je courus à la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte, et la suivis de loin, en tenant mes sandales à la main.

Et le dehors était éclairé par la lune décroissante, et le ciel tout entier se déployait sublime comme toutes les nuits, avec le tressaillement de ses clartés. Et, malgré mon émotion, j'élevai mon âme vers le Maître des créatures, et mentalement je dis : « O Seigneur, Dieu d'exaltation et de vérité, sois témoin que j'ai agi avec discrétion et honnêteté à l'égard de mon épouse, cette fille des étrangers, bien que tout d'elle me soit inconnu, et qu'elle appartienne peut-être à une race mécréante qui offense Ta face, Seigneur ! Et maintenant je ne sais ce qu'elle va faire, dans cette nuit, sous la clarté bienveillante de Ton ciel. Mais que, de près ou de loin, je ne paraisse pas complice de ses actions. Car je les réprouve d'avance, si elles sont contraires à Ta Loi et à l'enseignement de Ton Envoyé — sur Lui la paix et la prière ! »

Et, ayant apaisé de la sorte mes scrupules, je n'hésitai plus à suivre mon épouse, où qu'elle allât.

Et voici qu'elle traversa toutes les rues de la ville,

se dirigeant avec une sûreté remarquable, comme si elle était née parmi nous et avait grandi dans nos quartiers. Et moi je la suivais de loin au vacillement de sa chevelure, qui fuyait derrière elle sinistrement dans la nuit. Et elle arriva aux dernières maisons, et traversa les portes de la ville, et pénétra dans les champs inhabités qui servent depuis des centaines d'années de demeure aux morts. Et elle laissa derrière elle le premier cimetière, dont les tombes étaient excessivement anciennes, et se hâta vers celui où l'on continuait à enterrer journellement. Et moi je pensai : « Sûrement, elle doit avoir ici une amie ou une sœur morte, de celles qui sont venues avec elle des pays étrangers. Et elle aime à remplir vis-à-vis d'elle ses devoirs, pendant la nuit, à cause de la solitude et du silence. » Mais je me rappelai soudain son air terrible et ses yeux enflammés, et de nouveau mon sang retourna vers mon cœur.

Et voici que d'entre les tombes une forme s'éleva dont je ne pouvais encore deviner l'espèce, et qui vint à la rencontre de mon épouse. Et à l'horreur de sa physionomie et à sa tête d'hyène de proie, je reconnus en cette forme sépulcrale une goule.

Et je tombai à terre, derrière une tombe, mes jambes ayant fui sous moi en tremblant. Et je pus ainsi, grâce à cette circonstance, malgré la surprise épouvantable où j'étais, voir la goule, qui ne me voyait pas, s'approcher de mon épouse et la prendre par la main, pour l'emmener vers le bord d'une fosse. Et elles s'assirent toutes deux, l'une en face de l'autre, sur le bord de cette fosse. Et la goule se baissa vers le sol, et se releva en tenant entre ses

mains un objet rond qu'elle remit en silence à mon épouse. Et je reconnus en cet objet un crâne humain fraîchement coupé sur quelque corps sans vie. Et mon épouse, poussant un cri de bête féroce, enfonça ses dents à même cette chair morte et se mit à grignoter dedans affreusement.

Alors moi, ô mon seigneur, à cette vue, je sentis que le ciel s'effondrait de tout son poids sur ma tête. Et je dus, dans mon épouvante, jeter un cri d'horreur qui trahit ma présence. Car je vis soudain mon épouse debout sur la tombe qui m'abritait. Et elle me regardait avec les yeux de la tigresse affamée, quand elle va fondre sur sa proie. Et je ne doutai plus de ma perte sans recours. Et, avant que j'eusse le temps de faire le moindre mouvement pour me défendre, ou pour prononcer une formule invocatoire qui me prémunît contre les maléfices, je la vis étendre le bras au-dessus de moi, et crier quelques syllabes en une langue inconnue dont les accents étaient semblables aux rugissements que l'on entend dans les déserts. Et à peine eut-elle vomi ces syllabes diaboliques, que tout-à-coup je me vis métamorphosé en chien...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT. SOIXANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... Et à peine eut-elle vomi ces syllabes diaboliques, que tout-à-coup je me vis métamorphosé en chien. Et mon épouse se précipita sur moi, suivie de l'effroyable goule. Et toutes deux tombèrent sur moi à coups de pied, si violemment que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur place. Pourtant, le danger extrême où je me trouvais et l'attachement de l'âme à la vie me donnèrent la force et le courage de sauter sur mes quatre jambes et de m'enfuir, la queue ramenée sous mon ventre, poursuivi avec la même fureur par mon épouse et par la goule. Et ce ne fut que lorsqu'elles m'eurent chassé bien loin du cimetière, qu'elles cessèrent de me maltraiter et qu'elles cessèrent de courir derrière moi, qui, de douleur, aboyais lamentablement et qui roulais sur le dos tous les dix pas. Et je les vis s'en retourner vers le cimetière. Et je me hâtai de franchir les portes de la ville, comme un chien perdu et malheureux.

Et le lendemain, après une nuit passée à rôder en boitant à travers la ville, et à éviter les morsures des chiens de quartier, qui poursuivaient en moi l'intrus, j'eus l'idée, pour échapper à leurs attaques cruelles, de me réfugier dans quelque abri. Et je me jetai vivement dans la première boutique qui s'était ouverte à cette heure matinale. Et j'allai me fourrer dans un coin, où je me dérobai à leur vue.

Or, c'était la boutique d'un vendeur de têtes et de pieds de mouton. Et mon hôte prit d'abord mon parti contre mes agresseurs, qui voulaient pénétrer à ma poursuite jusque dans l'intérieur de la boutique. Et il parvint à les chasser et à les éloigner;

mais ce fut pour revenir de mon côté, dans le but évident de me faire déguerpir. Et, en effet, je vis bien que je ne devais point compter sur l'asile et la protection que j'avais espérés. Car ce tripier était un de ces gens formalistes à outrance et superstitieusement fanatiques, qui considèrent les chiens comme des bêtes immondes, et ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leurs vêtements quand, par hasard, un chien les a touchés en passant près d'eux. Il s'approcha donc de moi,. et m'enjoignit du geste et de la voix d'avoir à déguerpir au plus vite de sa boutique. Mais moi je me roulai encore davantage en rond, geignant d'une voix lamentable, et le regardant par en dessous avec des yeux qui demandaient grâce. Alors, quelque peu apitoyé, il lâcha le bâton dont il me menaçait, et, comme il tenait absolument à débarrasser sa boutique de ma présence, il prit un de ces admirables morceaux odorants de pieds cuits, et, le tenant au bout des doigts de façon à me le montrer ostensiblement, il sortit dans la rue. Et moi, ô mon seigneur, attiré par le fumet de ce bon morceau-là, je me levai de mon coin et suivis le tripier qui, dès qu'il me vit hors de sa boutique, me jeta le morceau et remonta chez lui. Et moi, aussitôt que j'eus avalé cette excellente viande, je voulus rentrer en toute hâte dans mon coin. Mais j'avais calculé sans mon hôte, le vendeur de têtes, qui, prévoyant en effet mon mouvement, se tenait d'un air impitoyable sur le seuil, le terrible bâton noueux à la main. Et moi, en posture de suppliant, je le regardai en remuant la queue, de manière à lui bien marquer que je l'im-

plorais de m'accorder la faveur de ce refuge. Mais il resta inflexible, et se mit même à brandir son bâton, en me criant d'une voix qui ne me laissait plus de doutes sur ses intentions : « Va-t'en, ô proxénète ! »

Alors moi, fort humilié et, d'un autre côté, redoutant les attaques des chiens du quartier qui commençaient déjà à foncer sur moi de tous les points du souk, je livrai mes jambes au vent et détalai en toute hâte vers la boutique ouverte d'un boulanger, toute proche de celle du tripier.

Or, à première vue, ce boulanger, tout au contraire du vendeur de têtes de mouton dévoré de scrupules et hanté par les superstitions, me parut un homme gai et de bon augure. Et il l'était, en effet. Et au moment où j'arrivai devant sa boutique, il était assis sur sa natte en train de déjeuner. Et tout de suite son âme compatissante le poussa, bien que je ne lui eusse donné aucune marque de mon besoin de manger, à me jeter un gros morceau de pain trempé dans de la sauce aux tomates, en me disant d'une voix très bonne : « Tiens, ô pauvre ! mange avec délices ! » Mais moi, loin de me jeter avec avidité et gloutonnerie sur le bien d'Allah, comme font d'ordinaire les autres chiens, je regardai le généreux boulanger en lui faisant un signe de tête et un mouvement de queue, pour bien lui témoigner ma gratitude. Et il dut être touché de ma civilité et m'en savoir quelque gré, car je le vis me sourire avec bonté. Et moi, bien que je ne fusse plus torturé par la faim et que je n'eusse pas besoin de manger, je ne laissai point, uniquement pour lui faire plaisir, de prendre le morceau de pain avec

mes dents, et de le manger assez lentement pour lui faire comprendre que je le faisais par égards pour lui et par honneur. Et il remarqua tout cela, et m'appela et voulut bien me faire signe de m'asseoir près de sa boutique. Et je m'assis, en faisant entendre de petits gémissements de plaisir, et en me tournant du côté de la rue, pour lui marquer que, pour le présent, je ne lui demandais autre chose que sa protection. Et, grâce à Allah qui l'avait doué d'intelligence, il comprit toutes mes intentions, et me fit des caresses qui m'encouragèrent et me donnèrent de l'assurance : j'osai donc m'introduire dans sa maison. Mais je m'y pris d'une manière assez habile pour lui faire sentir que je ne le faisais qu'avec sa permission. Et, loin de s'opposer à mon entrée, il fut, au contraire, plein d'affabilité et me montra un endroit où je pouvais m'installer sans lui être incommode. Et je pris possession de cette place, que je conservai depuis lors pendant tout le temps que je demeurai dans la maison.

Et mon maître, à partir de ce moment, fut pris pour moi d'un grand attachement, et me traita avec une extrême bienveillance. Et il ne pouvait déjeuner, ni dîner, ni souper, que je ne fusse à ses côtés et n'eusse ma part au delà de mon rassasiement. Et, de mon côté, j'avais pour lui toute la fidélité et tout le dévouement dont pouvait être capable la plus belle âme de chien. Et, dans ma reconnaissance pour ses bons soins, j'avais constamment les yeux attachés sur lui, et je ne le laissais pas faire un pas dans la maison ou dans la rue que je ne fusse derrière lui, fidèlement, d'autant plus que j'avais remarqué

que mon attention lui plaisait, et que si, par hasard, il avait dessein de sortir sans que j'eusse été au préalable averti par quelque signe, il ne manquait pas de m'appeler familièrement, en me sifflant. Et, moi, aussitôt je m'élançais de ma place dans la rue ; et je sautais, et je gambadais en faisant mille courses en un instant, et mille allées et venues devant la porte. Et je ne cessais tous ces jeux que lorsqu'il était déjà dans la rue. Et alors je l'accompagnais fort exactement, en le suivant ou en courant devant, et en le regardant de temps en temps, pour lui marquer ma joie et mon contentement.

Or, il y avait déjà un certain temps que j'étais dans la maison de mon maître le boulanger, lorsqu'un jour d'entre les jours entra dans la boutique une femme qui acheta une galette de pain qui venait de sortir toute soufflée du four. Et la femme, ayant payé mon maître, prit le pain et se dirigea vers la porte. Mais mon maître, qui s'aperçut que la pièce de monnaie qu'il venait de recevoir était fausse, rappela la femme et lui dit : « O tante, qu'Allah allonge ta vie ! mais, si cela ne t'offusque pas, je préfère une autre pièce à celle-ci ! » Et, en même temps, mon maître lui tendit la pièce de monnaie en question. Mais la femme, qui était une vieille endurcie, refusa, avec force protestations, de reprendre sa monnaie, prétendant qu'elle était bonne, et disant : « D'ailleurs ce n'est pas moi qui l'ai faite, et dans les monnaies il n'y a pas à choisir entre pastèques et concombres ! » Et mon maître fut loin d'être convaincu par les arguments sans consistance de cette vieille, et lui dit d'une voix calme

et non sans quelque mépris : « Ta pièce est si visiblement fausse, que même mon chien que voici, et qui n'est qu'un animal muet sans discernement, ne s'y tromperait pas. » Et, simplement dans le but d'humilier cette calamiteuse, et sans nullement croire au résultat de l'acte qu'il allait faire, il me cria en m'appelant par mon nom : « Bakht ! Bakht ! viens ! viens ici ! » Et moi, à sa voix, j'accourus vers lui, en remuant la queue. Et aussitôt il prit le tiroir en bois où il mettait son argent et le renversa sur le sol en répandant devant moi toutes les pièces qu'il contenait. Et il me dit : « Ici ! ici ! vois tout cet argent ! Regarde bien toutes ces pièces ! Et dis-moi si dans le nombre il n'y pas une pièce fausse ! » Et moi j'examinai attentivement toutes les pièces d'argent, l'une après l'autre, en les poussant légèrement du bout de ma patte, et je ne tardai pas à tomber sur la pièce fausse. Et je la mis de côté, en la séparant du tas, et en mettant dessus ma patte de façon à bien faire comprendre à mon maître que je l'avais trouvée. Et je le regardai, en poussant de petits cris, et en frétillant.

A cette vue, mon maître, qui était loin de s'attendre à cette preuve de perspicacité chez un animal de mon espèce, fut à l'extrême limite de la surprise et de l'émerveillement, et s'écria : « Allah est le plus grand ! Et il n'y a de toute-puissance qu'en Allah ! » Et la vieille, ne pouvant cette fois contester le témoignage de ses propres yeux, et d'ailleurs épouvantée de ce qu'elle voyait, se hâta de reprendre sa pièce fausse et d'en donner une bonne en échange. Et elle déguerpit en trébuchant dans sa traîne.

Quant à mon maître, encore tout ému de ma perspicacité, il appela ses voisins et tous les boutiquiers du souk...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT SOIXANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

... Quant à mon maître, encore tout ému de ma perspicacité, il appela ses voisins et tous les boutiquiers du souk. Et il leur raconta, avec admiration, ce qui s'était passé, non sans exagérer mon mérite, qui était déjà assez étonnant par lui-même.

A ce récit de mon maître, tous les assistants s'exclamèrent sur mon intelligence en disant qu'ils n'avaient jamais rencontré de chien aussi merveilleux. Et, pour contrôler par eux-mêmes les paroles de mon maître, non point qu'ils soupçonnassent sa bonne foi, mais à seule fin de me louer davantage, ils voulurent faire la preuve de ma sagacité. Et ils allèrent chercher toutes les pièces fausses qu'ils avaient chez eux, et me les montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi. Et moi, voyant cela, je pensai : « Ya Allah ! c'est étonnant ce qu'il y a de pièces fausses chez tous ces gens ! »

Néanmoins, ne voulant pas, par mon abstention,

faire noircir le visage de mon maître devant ses voisins, j'examinai avec attention tous les pièces qu'ils me mirent sous les yeux. Et il ne s'en présenta pas une seule, parmi les fausses, que je ne misse la patte dessus et ne la séparasse d'avec les autres.

Et ma renommée se répandit à travers tous les souks de la ville, et même dans les harems, grâce à la loquacité de l'épouse de mon maître. Et, du matin au soir, la boulangerie fut assiégée par la foule des curieux qui voulaient expérimenter mon habileté à distinguer la fausse monnaie. Et je ne manquais pas ainsi d'occupation, toute la journée, devant contenter les clients qui venaient, plus nombreux de jour en jour, chez mon maître, des quartiers les plus éloignés de la ville. Et, de la sorte, ma réputation procura à mon maître plus de pratiques que n'en avaient tous les boulangers réunis de la ville. Et mon maître ne cessait de bénir ma venue qui lui avait été aussi précieuse qu'un trésor. Et sa fortune, due à ses sentiments pitoyables, ne fut pas sans chagriner le marchand de têtes de moutons, qui se mordit les doigts de désappointement. Et, dans sa jalousie, il ne manqua pas de me dresser des embûches soit pour m'enlever, soit pour m'occasionner des désagréments, en excitant contre moi, dès que je sortais, les chiens du quartier. Mais je n'avais plus rien à craindre ; car, d'un côté, j'étais bien gardé par mon maître, et, de l'autre, j'étais bien défendu par les boutiquiers, admirateurs de mon petit savoir.

Et il y avait déjà quelque temps que je vivais de la sorte, entouré par la considération générale ; et j'eusse été vraiment heureux de ma vie, si, dans ma

mémoire, le souvenir ne me fût revenu sans cesse de mon état ancien de créature humaine. Et ce qui me faisait surtout souffrir, ce n'était pas tant d'être un chien d'entre les chiens, mais c'était d'être privé de l'usage de la parole et d'en être réduit à m'exprimer par le regard seulement et par le jeu des pattes ou par des cris inarticulés. Et, des fois, quand je me souvenais de la nuit terrible du cimetière, mes poils se hérissaient sur mon dos, et je frissonnais.

Or, un jour d'entre les jours, une vieille femme d'aspect respectable vint, comme tout le monde, acheter du pain à la boulangerie, attirée par ma réputation. Et, comme tout le monde, elle ne manqua pas, une fois qu'elle eut pris le pain et qu'il fallut le payer, de jeter devant moi quelques pièces de monnaie parmi lesquelles elle avait mis exprès une pièce fausse, pour tenter l'expérience. Et moi aussitôt je débrouillai la pièce de mauvais aloi d'avec les autres, et je mis la patte dessus, en regardant la vieille dame, comme pour l'inviter à contrôler. Et elle retira la pièce, en disant : « Tu as excellé ! c'est bien la fausse ! » Et elle me considéra avec une grande admiration, paya à mon maître le pain qu'elle avait acheté, et, en se retirant, elle me fit un signe imperceptible qui signifiait clairement : « Suis-moi ! »

Or, moi, ô émir des Croyants, je devinai que cette dame s'intéressait à moi d'une façon toute particulière ; car l'attention avec laquelle elle m'avait examiné était très différente de la manière dont les autres me regardaient. Toutefois, par mesure de prudence, je la laissai s'en aller, me contentant seulement de la regarder. Mais elle, au bout de quelques pas, se

retourna de mon côté, et voyant que je ne faisais que la regarder sans bouger de ma place, me fit un second signe plus pressant que le premier. Alors moi, mû par une curiosité plus forte que ma prudence, je profitai de ce que mon maître était au fond de la boutique, occupé à une cuisson de pain, pour sauter dans la rue et suivre cette dame. Et je marchai derrière elle, en m'arrêtant de temps en temps, pris d'hésitation et remuant la queue. Mais encouragé par elle, je finis par surmonter mon incertitude, et j'arrivai avec elle devant sa maison.

Et elle ouvrit la porte de la maison, entra la première et m'invita d'une voix fort douce à faire comme elle, me disant : « Entre, entre, ô pauvre ! tu ne t'en repentiras pas ! » Et j'entrai derrière elle.

Alors, ayant refermé la porte, elle me mena vers l'appartement intérieur, et ouvrit une chambre où elle m'introduisit. Et je vis, assise sur un divan, une jeune fille comme la lune, qui brodait. Et cette jeune fille se voila vivement à ma vue ; et la vieille dame lui dit : « O ma fille, je t'amène le chien fameux du boulanger, celui-là même qui sait si bien distinguer les pièces bonnes d'avec les pièces fausses. Et tu sais déjà que je t'ai fait part de mes doutes, dès le premier bruit qui s'est répandu à son sujet. Et je suis allée aujourd'hui acheter du pain chez le boulanger, son maître, et j'ai été témoin de la vérité des faits ; et je me suis fait suivre par ce chien si rare qui émerveille Baghdad. Dis-moi donc toute ta pensée, ô ma fille, afin que je sache si je me suis trompée dans mes conjectures! » Et la jeune fille répondit aussitôt : « Par Allah ! ô mère, tu ne t'es pas trom-

pée. Et je vais tout de suite t'en donner la preuve. »

Et la jeune fille se leva à l'heure et à l'instant, prit un bassin de cuivre rouge plein d'eau, marmonna dessus quelques mots que je n'entendis pas, et, m'aspergeant avec quelques gouttes de cette eau, elle dit : « Si tu es né chien, demeure chien, mais si tu es né être humain, secoue-toi et reprends ta forme d'être humain, par la vertu de cette eau ! » Et à l'instant je me secouai. Et l'enchantement fut rompu, et je perdis la forme de chien pour redevenir homme, selon mon état de naissance.

Alors, pénétré de reconnaissance, je me jetai aux pieds de ma libératrice, pour la remercier d'un si grand bienfait ; et je baisai le bas de sa robe ; et je lui dis : « O jeune fille bénie, qu'Allah te rende, par les meilleurs de Ses dons, le bienfait sans égal dont je te suis redevable, et dont tu n'as pas hésité à faire bénéficier un homme inconnu de toi, un étranger à ta maison. Comment pourrais-je trouver des mots pour te remercier et te bénir comme tu le mérites ? Sache du moins que je ne m'appartiens plus, et que tu m'as acheté pour un prix qui dépasse, et de beaucoup, ma valeur. Et afin que tu connaisses exactement l'esclave qui est maintenant ta propriété et ta possession, je vais, sans peser sur tes oreilles et sans fatiguer ton entendement, te raconter en peu de mots mon histoire. »

Et alors je lui dis qui j'étais et comment, de célibataire que j'étais, j'avais subitement décidé de prendre femme, et de choisir, non point parmi les filles des notables de Baghdad, notre ville, mais parmi les étrangères esclaves que l'on vend et que

l'on achète. Et, tandis que ma libératrice et sa mère m'écoutaient avec attention, je leur racontai également comment j'avais été séduit par l'étrange beauté de l'adolescente du Nord, et mon mariage avec elle, et ma complaisance et mes égards pour elle, et ma délicatesse de procédés, et ma patience à supporter ses manières extraordinaires. Et je leur fis le récit de l'épouvantable découverte nocturne, et de tout ce qui s'en suivit, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans leur en cacher un détail. Mais il n'y a point d'utilité à le répéter.

Lorsque ma libératrice et sa mère eurent entendu mon récit, elles furent à la limite de l'indignation contre mon épouse, l'adolescente du Nord. Et la mère de ma libératrice me dit : « O mon fils, quel étrange errement a été ton errement ! Comment ton âme a-t-elle pu se pencher vers la fille des étrangers, quand notre ville est si riche en adolescentes de toutes les couleurs, et quand les bienfaits d'Allah sur la tête de nos jeunes filles sont si choisis et si nombreux ? Certes ! il a fallu que tu fusses ensorcelé pour avoir ainsi choisi sans discernement, et confié ta destinée aux mains d'une personne qui différait de toi par le sang, par la race, par la langue et par l'origine. Et tout cela a été, je le vois bien, l'instigation du Cheitân, du Malin, du Lapidé. Mais rendons grâces à Allah qui, par l'entremise de ma fille, t'a délivré de la méchanceté de l'étrangère, et t'a rendu à ta forme ancienne d'être humain ! » Et moi je répondis, après lui avoir baisé les mains : « O ma mère bénie, je me repens, devant Allah et devant ta face vénérable, de mon action inconsidérée. Et je ne

souhaite rien de plus que d'entrer dans ta famille comme je suis entré dans ta miséricorde. Si donc tu veux bien m'accepter comme époux légitime de ta fille à l'âme noble, tu n'as qu'à prononcer la parole de l'acceptation. » Et elle répondit: « Pour ma part, je ne trouve pas d'inconvénient! Mais toi, ma fille, qu'en penses-tu ? Cet excellent jeune homme, qu'Allah a mis sur notre route, te convient-il ? » Et ma jeune libératrice répondit : « Oui, par Allah ! il me convient, ô mère mienne. Mais ça n'est pas tout ça ! Il faut d'abord que nous le mettions à l'abri désormais des mauvais coups et de la méchanceté de son ancienne épouse. Car ce n'est pas assez que d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle l'avait exclu de la société des êtres humains, il faut que nous la mettions pour toujours dans l'impossibilité de lui nuire ! » Et, ayant ainsi parlé, elle sortit de la chambre où nous nous tenions, mais pour revenir au bout d'un instant avec un flacon entre les doigts. Et elle me remit ce flacon, qui était rempli d'eau, et me dit : « Sidi Némân, mes livres anciens, que je viens de consulter, m'apprennent que la méchante étrangère n'est pas dans ta maison à l'heure qu'il est, mais qu'elle ne va pas tarder à y rentrer. Et ils m'apprennent également que la dissimulée fait semblant, devant tes serviteurs, d'être dans une grande inquiétude de ton absence. Hâte-toi donc, pendant qu'elle est dehors, de retourner à ta maison avec le flacon que je viens de te mettre entre les mains, et de l'attendre dans la cour, de façon qu'à sa rentrée elle se rencontre avec toi brusquement face à face. Et dans la stupeur où elle sera de te revoir, contre son attente,

elle tournera le dos pour prendre la fuite. Et toi, aussitôt, tu l'aspergeras avec l'eau de ce flacon, en lui criant : « Quitte ta forme humaine, et deviens jument ! » Et aussitôt elle se muera en jument d'entre les juments. Et tu sauteras sur son dos, et tu la saisiras au crin et, malgré sa résistance, tu lui feras mettre dans la bouche un double mors à toute épreuve. Et, pour la punir comme elle le mérite, tu la châtieras à grands coups de fouet, aussi longtemps que la lassitude ne t'obligera pas de cesser. Et tous les jours d'Allah tu lui feras subir un pareil traitement. Et de la sorte tu la domineras. Sans quoi, sa méchanceté finira par prendre le dessus. Et tu en pâtirais. »

Et moi, ô émir des Croyants, je répondis par l'ouïe et l'obéissance, et je me hâtai d'aller à ma maison attendre l'arrivée de mon ancienne épouse, en me dissimulant de façon à la voir venir de loin, et à pouvoir me présenter à elle face à face et brusquement. Or, elle ne tarda pas à se montrer. Et moi, malgré le saisissement qui me tint à sa vue et à la vue de sa beauté émouvante, je ne manquai de faire ce pourquoi j'étais venu. Et je réussis pleinement à la changer en jument.

Et depuis lors, m'étant uni par les liens licites avec ma libératrice, qui était de mon sang et de ma race, je ne manquai pas de faire subir à la jument que tu as vue sur le meidân, ô émir des Croyants, le traitement cruel, sans aucun doute, qui a offusqué ta vue, mais qui a sa justification dans la méchanceté si pernicieuse de l'étrangère. Et telle est mon histoire !

Lorsque le khalifat eut entendu ce récit de Sidi

Némân, il s'étonna en son âme grandement, et dit au jeune homme : « Certes, ton histoire est singulière, et le traitement est mérité que tu fais subir à cette jument blanche. J'aimerais toutefois te voir intercéder auprès de ton épouse pour qu'elle consentît à trouver le moyen, tout en conservant à cette jument sa forme de jument, de ne pas la châtier journellement avec tant de rigueur. Mais si la chose n'est pas possible, Allah est le plus grand! »

Et, ayant ainsi parlé, Al-Rachid se tourna vers le second personnage, qui était le beau cavalier rencontré à la tête du cortège sur un cheval qui portait sa race dans son allure, ce cavalier qui caracolait comme un émir ou quelque fils de roi, et dont le cortège était suivi par un palanquin où étaient assises deux adolescentes princières, et par des musiciens qui jouaient des airs indiens et chinois, et lui dit...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT SOIXANTE-SIXIÈME NUIT

La petite Doniazade s'écria : « O ma sœur, de grâce ! hâte-toi de nous dire ce qui se passa lorsque le khalifat se fut tourné vers le jeune cavalier, derrière qui l'on jouait des airs indiens et chinois ! » Et Schahrazade répondit : « De tout cœur amical ! » Et elle continua de la sorte :

... Lorsque le khalifat se fut tourné vers le beau cavalier qui était debout entre ses mains, et qu'il avait rencontré caracolant sur un cheval qui portait sa race dans son allure, il lui dit : « O jeune homme, j'ai jugé à ta mine que tu devais être un noble étranger ; et, pour te faciliter l'accès de mon palais, je t'ai fait venir en ma présence afin que notre ouïe et notre vue se réjouissent de toi. Si donc tu as quelque chose à nous demander, ou quelque chose d'admirable à nous raconter, ne tarde pas davantage. » Et le jeune homme, après avoir embrassé la terre entre les mains du khalifat, s'inclina et répondit : « O émir des Croyants, le motif de ma venue dans Baghdad n'est point un motif d'ambassade ou de députation, pas plus que ce n'est un motif de curiosité, mais simplement le désir de revoir le pays où je suis né, et d'y vivre jusqu'à ma mort. Mais mon histoire est si étonnante, que je ne veux point hésiter à la raconter à notre maître l'émir des Croyants ! »

Et il dit :

HISTOIRE DU CAVALIER DERRIÈRE QUI L'ON JOUAIT DES AIRS INDIENS ET CHINOIS

Sache, ô mon maître et la couronne de notre tête, que, de mon ancien métier, qui était également le métier de mon père et du père de mon père, j'étais

un bûcheron et le plus pauvre d'entre les bûcherons de Baghdad. Et ma misère était grande, et elle était journellement aggravée par la présence, dans ma maison, de la fille de mon oncle, ma propre épouse, une femme acariâtre, avare, querelleuse, douée d'un œil vide et d'un esprit mesquin. Avec cela elle n'était bonne à rien du tout, et le balai de notre cuisine aurait pu lui être comparé en tendreté et en souplesse. Et, comme elle était plus tenace qu'une mouche de cheval et plus criarde qu'une poule offusquée, je m'étais décidé, après bien des disputes et des déboires, à ne jamais lui adresser la parole et à exécuter, sans discuter, tous ses caprices, afin d'avoir quelque repos à ma rentrée du travail fatigant de la journée. Ce qui faisait que lorsque le Donateur rétribuait mes peines par quelques drachmes d'argent, la maudite ne manquait jamais d'accourir s'en emparer, dès le seuil franchi. Et c'est ainsi que s'écoulait ma vie, ô émir des Croyants.

Or, un jour d'entre les jours, ayant eu besoin de m'acheter une corde à lier les fagots, vu que celle que je possédais était tout effilochée, je me décidai, malgré toute la terreur que m'inspirait l'idée d'adresser la parole à mon épouse, à lui faire part du besoin où j'étais de l'achat de cette corde neuve. Et à peine les mots d'achat et de corde furent-ils sortis de ma bouche, ô émir des Croyants, que je crus entendre s'ouvrir sur ma tête toutes les portes des tempêtes. Et ce fut un orage lâché d'injures et de récriminations qu'il n'est point urgent de répéter en présence de notre maître. Et elle mit fin à tout cela, en me disant: « Ah ! le pire des vauriens et des mauvais

sujets ! Sans doute tu ne me réclames cet argent que pour aller le dépenser en compagnie des gueuses de Baghdad. Mais sois tranquille, j'ai l'œil ouvert sur ta conduite. Et si réellement c'est pour une corde que tu réclames cet argent, eh bien, je vais sortir avec toi, afin que tu l'achètes en ma présence. Et d'ailleurs, désormais, tu ne sortiras plus sans moi de la maison ! » Et, ce disant, elle m'entraîna véhémentement dans le souk, et paya elle-même au marchand la corde qui était nécessaire à mon gagne pain. Mais Allah seul sait au prix de quels marchandages et de quels yeux de travers, jetés alternativement de mon côté et du côté du marchand épouvanté, fut conclu cet achat mouvementé.

Mais, ô mon seigneur, tout cela n'était que le commencement de mon infortune, ce jour-là. Car, au sortir du souk, comme je voulais prendre congé de mon épouse, pour aller à mon travail, elle me dit : « Où ça ? où ça ? Je suis avec toi, et je ne te quitte pas ! » Et, sans plus, elle sauta sur le dos de mon âne, et ajouta : « Désormais je t'accompagnerai à la montagne, où tu prétends passer tes journées à fagoter, afin de surveiller ton travail. »

Et moi, à cette nouvelle, ô mon seigneur, je vis le monde entier noircir devant mon visage, et je compris que je n'avais plus qu'à mourir. Et je me dis : « Voici, ô pauvre, que la calamiteuse ne va plus laisser de répit à ta religion ! Du moins, auparavant, tu avais quelque tranquillité tant que tu étais seul à la forêt. Maintenant c'est bien fini ! Meurs dans ta misère et dans ton désespoir ! Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah le Miséricordieux ! De Lui

nous venons, et vers Lui nous retournons ! » Et je résolus, une fois arrivé à la forêt, de me coucher sur le ventre, et de me laisser mourir de la mort noire.

Et, ayant ainsi pensé, sans répondre une parole, je marchai derrière l'âne qui portait sur son dos le poids qui pesait sur mon âme et sur ma vie.

Or, en chemin, l'âme de l'homme, qui est chère à la vie, me suggéra, afin d'éviter la mort, un projet auquel je n'avais point songé jusque-là. Et je ne manquai pas de le mettre aussitôt à exécution.

En effet, dès que nous fûmes arrivés au pied de la montagne, et que mon épouse fut descendue de dessus le dos de l'âne, je lui dis : « Écoute, ô femme ! puisqu'il n'y a plus moyen de te rien cacher, je veux t'avouer que la corde que nous venons d'acheter n'est point destinée, dans mon esprit, à lier mes fagots, mais elle doit servir à nous enrichir à jamais! » Et, pendant que mon épouse était sous le coup de la surprise où la jetait cette déclaration inattendue, je la conduisis vers l'orifice d'un puits ancien, desséché depuis des années, et je lui dis : « Tu vois ce puits ! Eh bien, il contient notre destinée ! Et, avec la corde, je vais aller la recueillir. » Et, comme la fille de l'oncle était de plus en plus perplexe, j'ajoutai : « Eh oui, par Allah ! il y a longtemps que j'ai eu la révélation d'un trésor caché dans ce puits, et qui est écrit sur ma destinée. Et c'est aujourd'hui le jour où il faut que je descende le chercher ! Et c'est pourquoi je me suis décidé à te prier de m'acheter cette corde-là ! »

Or, à peine eus-je prononcé ces mots de trésor et

de descente dans le puits, que ce que j'avais prévu se réalisa pleinement. Car mon épouse s'écria: « Non, par Allah ! c'est moi qui descendrai là-dedans ! Car toi, tu ne sauras jamais ouvrir le trésor et t'en emparer. Et puis je n'ai guère confiance dans ton honnêteté. » Et elle rejeta aussitôt son voile, et me dit: « Allons, hâte-toi de m'attacher à cette corde, et de me faire descendre dans ce puits. » Et moi, ô mon seigneur, après avoir fait quelques difficultés, rien que pour la forme, et essuyé quelques injures pour mon hésitation, je soupirai: « Qu'il soit fait selon la volonté d'Allah et selon ta volonté, ô fille des hommes de bien! » Et je l'attachai solidement avec la corde, la lui ayant fait passer sous les bras, et je la laissai glisser le long du puits. Et quand je sentis qu'elle était arrivée au fond, je lâchai tout, jetant la corde au fond du puits. Et je poussai un soupir de satisfaction comme il ne s'en était exhalé de ma poitrine depuis ma sortie du sein de ma mère. Et je criai à la calamiteuse: « O fille des hommes de bien, aie la complaisance de rester là jusqu'à ce que je vienne t'en tirer! » Et, sans me soucier de sa réponse, je retournai tranquillement à mon travail, et je me mis à fagoter en chantant, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. Et, dans mon bonheur, je croyais qu'il m'avait poussé des ailes, tant je me sentais léger comme les oiseaux.

Et, délivré ainsi de la cause de mes tribulations, je pus enfin goûter la saveur de la tranquillité et de la paix. Mais, au bout de deux jours, je pensai en mon âme: « Ya Ahmad, la loi d'Allah et de Son Envoyé — sur Lui la prière et les bénédictions! —

ne permet pas à la créature d'ôter la vie à une créature à son image. Et toi, ayant abandonné la fille de ton oncle au fond du puits, tu risques de la laisser mourir d'inanition. Certes ! une pareille créature mérite le pire des traitements. Mais toi, ne va pas charger ta conscience de sa mort, et retire-la du puits. Et d'ailleurs il y a des chances pour que cette leçon l'ait corrigée à jamais de son mauvais caractère ! »

Et, ne pouvant résister à cet avis de ma conscience, je me dirigeai vers le puits, et je criai à la fille de mon oncle, en glissant vers elle une nouvelle corde : « Allons, hâte-toi de t'attacher, que je te retire. J'espère que cette leçon t'aura corrigée. » Et, comme je sentais que la corde venait d'être saisie au fond du puits, j'attendis un moment pour donner le temps à mon épouse de s'y attacher solidement. Après quoi, sentant qu'elle imprimait des secousses à la corde pour me signifier qu'elle était prête, je la hissai à grand'peine, tant le poids était lourd qui était au bout de cette corde. Et quelle ne fut pas mon épouvante, ô émir des Croyants, en voyant attaché à cette corde, au lieu de la fille de l'oncle, un genni géant d'aspect peu rassurant...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT SOIXANTE-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

... Et quelle ne fut pas mon épouvante, ô émir des Croyants, en voyant attaché à cette corde, au lieu de la fille de l'oncle, un genni géant d'aspect peu rassurant, qui, aussitôt qu'il eut touché terre, s'inclina devant moi et me dit : « Que j'ai de remerciements à te faire, ya Sidi Ahmad, pour le service que tu viens de me rendre ! Sache, en effet, que je suis du nombre des genn qui n'ont pas la faculté de voler dans les airs, et qui ne peuvent que ramper sur terre, bien que de cette manière leur vitesse soit très grande et leur permette d'aller aussi vite que les genn aériens. Et donc, moi, un genni terrien, j'avais, depuis des années, élu ce puits ancien pour en faire ma demeure. Et j'y vivais en toute paix quand, il y a deux jours, est descendue chez moi la plus méchante femme de l'univers. Elle n'a cessé de me tourmenter depuis que je l'ai eue pour compagne, et m'a obligé, durant tout ce temps, à œuvrer en elle sans répit, moi qui depuis des années vivais dans le célibat et avais perdu l'habitude de la copulation. Ya Allah ! ce que je te sais bon gré de m'avoir délivré de cette calamiteuse. Ah, certes ! un service aussi important ne restera pas sans récom-

pense, car il est tombé dans l'âme de qui en connaît le prix. Voici donc ce que je peux et veux faire pour toi ! ».

Et il s'arrêta un moment, pour reprendre haleine, tandis que moi, rassuré par ses bonnes intentions à mon égard, je pensais : « Par Allah ! cette femme est une chose effroyable, qui a réussi à effrayer les genn eux-mêmes, et les plus géants d'entre les genn. Comment ai-je pu résister si longtemps à sa malice et à sa méchanceté ! » Et, plein de commisération pour moi-même et pour mon semblable en malheur, je l'écoutai alors que déjà il continuait : « Oui, ya Sidi Ahmad, de bûcheron que tu es, je veux faire de toi l'égal des plus puissants rois. Et voici comment. Je sais que le sultan de l'Inde a une fille unique, qui est une adolescente comme la lune à son quatorzième jour. Et elle est précisément pubère, âgée de quatorze ans et quart, et vierge comme la perle dans sa nacre. Et moi je veux te la faire donner en mariage par le sultan de l'Inde, son père, qui l'aime plus que sa propre vie. Et, pour réussir dans ce projet, je vais aller de ce pas, à ma plus grande vitesse, au palais du sultan, dans l'Inde, et j'entrerai dans le corps de l'adolescente princière et prendrai momentanément possession de son esprit. Et de la sorte, devenue possédée, elle paraîtra folle à tout son entourage, et le sultan son père cherchera à la faire guérir par les médecins les plus habiles de l'Inde. Mais aucun d'eux ne pourra deviner la cause réelle de son mal, qui sera ma présence dans son corps ; et tous leurs soins échoueront sous mon souffle et de par ma volonté. Et c'est

alors que toi tu surviendras, et tu seras le guérisseur de la princesse. Et, pour cela, je vais t'en indiquer les moyens ! » Et, ayant ainsi parlé, le genni tira de sa poitrine quelques feuilles d'un arbre inconnu qu'il me remit, en ajoutant : « Une fois que tu auras été introduit auprès de la jeune princesse malade, tu l'examineras comme si son mal t'était complètement inconnu, tu prendras des airs penchés et pensifs, pour en imposer à l'entourage, et tu finiras par prendre une de ces feuilles que tu tremperas dans l'eau, et dont tu frotteras le visage de la jeune fille. Et moi, aussitôt, je serai forcé de sortir de son corps ; et, à l'heure et à l'instant, elle recouvrera la raison et reviendra à son état premier. Et du coup, pour récompense de la guérison opérée, tu deviendras l'époux de l'adolescente, fille du roi. Et telle est, ya Sidi Ahmad, la manière dont je veux reconnaître le service capital que tu m'as rendu, en me délivrant de cette femme effrayante qui est venue me rendre impossible le séjour de mon puits, de cet excellent endroit tranquille où j'espérais couler mes jours dans la retraite. Et qu'Allah maudisse la calamiteuse ! »

Et, ayant ainsi parlé, le genni prit congé de moi, en me pressant de me mettre aussitôt en route pour le pays de l'Inde, me souhaita bon voyage, et disparut à mes yeux, en courant à la surface de la terre, comme un navire poussé par la tempête.

Alors moi, ô mon seigneur, sachant que ma destinée m'attendait dans l'Inde, je n'hésitai pas à suivre les instructions du genni, et à me mettre aussitôt en route pour ce pays lointain. Et Allah

m'écrivit la sécurité et, après un long voyage plein de fatigues, de privations et de dangers, qu'il est sans aucune utilité de narrer à notre maître, j'arrivai sans encombre dans le pays de l'Inde, là où régnait le sultan, père de la princesse, ma future épouse.

Et arrivé de la sorte au terme de mon voyage, j'appris qu'en effet la folie de la princesse avait été déclarée depuis déjà un certain temps, qu'elle avait jeté la cour et tout le pays dans la plus grande consternation, et qu'après avoir vainement employé la science des plus habiles médecins, le sultan avait promis la princesse en mariage à celui qui la guérirait.

Alors moi, ô émir des Croyants, fort des instructions que m'avait données le genni, et sans aucune inquiétude sur la réussite, je me présentai à l'audience qu'une fois par jour le sultan accordait à ceux qui voulaient essayer une cure sur l'esprit de la princesse. Et j'entrai en toute confiance dans la chambre où la jeune fille était enfermée, et je ne manquai pas de mettre en pratique la leçon du genni, en prenant toutes sortes d'airs importants, pour que l'on me prît tout à fait au sérieux. Puis, une fois que j'en eus bien imposé à tout l'entourage, et sans avoir posé aucune question sur l'état de la malade, je mouillai l'une des feuilles que je possédais, et j'en frottai le visage de la princesse.

Et, à l'instant, la jeune fille fut prise de convulsions, jeta un grand cri et tomba évanouie. Or, c'était le genni qui, par l'impétuosité de sa sortie du corps de la jeune fille, avait produit cet état, qui aurait pu ef-

frayer tout autre que moi. Mais, loin de me montrer ému, j'aspergeai d'eau de roses le visage de la jeune fille, et la fis revenir à elle-même. Et elle se réveilla avec toute sa raison, et se mit à parler à tout le monde avec sagesse, douceur et pondération, en reconnaissant ceux qui l'entouraient, et en appelant chacun par son nom.

Et la joie fut immense au palais et dans toute la ville. Et le sultan de l'Inde, reconnaissant du service rendu, ne renia pas sa promesse, et m'accorda sa fille. Et nos noces furent célébrées le jour même avec la plus grande pompe, au milieu des réjouissances et du bonheur de tout un peuple.

Et voilà comment je devins l'époux de la princesse, fille du roi de l'Inde.

Quant à la seconde princesse, que tu as vue assise sur le côté gauche du palanquin, ô émir des Croyants, voici!

Lorsque le genni géant eut quitté le corps de la princesse de l'Inde, grâce au pacte conclu entre nous, il chercha dans son esprit pour savoir où il irait habiter désormais, puisqu'il n'avait plus de logis, et que le puits était toujours occupé par la calamiteuse, fille de mon oncle. D'ailleurs, pendant son séjour dans le corps de l'adolescente, il avait fini par prendre goût à cette sorte de retraite, et il s'était promis qu'à sa sortie de là il irait choisir un autre corps d'adolescente. Ayant donc réfléchi un instant, il prit son élan, et se dirigea à toute vitesse vers le royaume de la Chine, comme un grand navire chassé par la tempête.

Et il ne trouva rien de mieux que d'aller se loger

dans le corps de la fille du sultan de la Chine, une jeune princesse de quatorze ans et quart, belle comme la lune à son quatorzième jour, et vierge comme la perle dans sa nacre. Et, du coup, la princesse possédée se livra à une série de contorsions, de mouvements désordonnés, et à un débordement de paroles incohérentes, qui firent croire à sa folie. Et le malheureux sultan de la Chine eut beau appeler auprès de sa fille les plus habiles médecins chinois, il ne réussit guère à faire revenir sa fille à son état premier. Et il fut plongé, avec son palais et son royaume, dans la désolation et le désespoir, vu que la princesse était sa fille unique et qu'elle était aimable autant que charmante et belle. Mais enfin Allah l'eut en pitié, et fit parvenir jusqu'à ses oreilles le bruit de la guérison merveilleuse, grâce à mes soins, de la princesse indienne qui était devenue mon épouse. Et il envoya aussitôt un ambassadeur auprès du père de mon épouse, pour qu'il me priât d'aller guérir sa fille, la princesse de Chine, me la promettant en mariage, en cas de succès.

Alors moi, j'allai trouver ma jeune épouse, fille du sultan de l'Inde, et la mis au courant de la demande et de la proposition qu'on me faisait. Et je réussis à la convaincre qu'elle pouvait fort bien accepter pour sœur la princesse de la Chine qu'on m'offrait, en cas de guérison, pour épouse. Et je partis pour la Chine,

Or, ô émir des Croyants, tout ce que je viens de te raconter au sujet de la possession par le genni de la princesse chinoise, je ne l'appris qu'en arrivant en Chine, et de la bouche même du genni en ques-

tion. Car jusque-là je ne connaissais pas exactement la nature du mal dont souffrait la princesse chinoise, et je me disais que mes feuilles arriveraient à la guérir de n'importe quoi. C'est pourquoi j'étais parti plein de confiance, sans me douter que c'était mon ancien ami, le genni géant, qui, ayant élu domicile dans le corps de la fille du sultan, était la cause du mal.

Aussi, mon étonnement fut-il extrême, une fois entré dans la chambre de la princesse chinoise, où j'avais demandé à être laissé seul avec la malade, de reconnaître la voix de mon ami le genni géant, qui me disait par la bouche de la princesse : « Comment, c'est toi, ya Sidi Ahmad ! C'est toi que j'ai comblé de mes bienfaits, qui viens me chasser de la demeure que j'ai choisie pour mon retour d'âge ? N'as-tu pas honte de reconnaître le bien par le mal ? Et n'as-tu pas peur, si tu me forces à sortir d'ici, que j'aille en droite ligne aux Indes, pendant ton absence, me livrer à diverses copulations extrêmes sur la personne de ton épouse indienne, et que je la tue ensuite ? »

Et, comme je n'étais pas médiocrement effrayé de cette menace, il en profita pour me raconter son histoire à partir du jour où il était sorti du corps de mon épouse indienne, et m'adjura, pour mon bien, de le laisser vivre tranquillement dans le nouveau logement qu'il avait choisi.

Alors moi, bien perplexe, et ne voulant pas manquer de gratitude à l'égard de cet excellent genni qui, en somme, avait été la cause de ma fortune, j'allais déjà me décider à retourner auprès du sultan de la

Chine pour lui déclarer que j'étais incapable, de par ma science, de débarrasser la princesse de son mal, quand Allah souffla dans mon esprit un stratagème. Je me tournai donc vers le genni, et je lui dis : « O chef des genn et leur couronne, ô excellent, ce n'est pas pour guérir la princesse de Chine que je suis venu ici, mais j'ai fait tout ce voyage pour te prier, au contraire, de venir à mon secours. Tu te rappelles sans doute cette femme avec laquelle tu as passé dans le puits quelques vilains moments. Eh bien, cette femme était mon épouse, la fille de mon oncle. Et c'était moi qui l'avais jetée dans ce puits, pour avoir la paix. Or, la calamité me poursuit, car je ne sais qui a pu tirer de là cette fille de chien. Mais enfin elle est libre, et s'attache à mes pas. Elle me suit partout, et, ô notre malheur ! dans un instant, elle sera ici même. Et je l'entends déjà qui crie de sa voix abhorrée dans la cour du palais. De grâce, ô mon ami, aide-moi ! Je viens implorer ton assistance...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Et je l'entends déjà qui crie de sa voix abhorrée

dans la cour du palais. De grâce, ô mon ami, aide-moi ! Je viens implorer ton assistance ! »

Lorsque le genni eut entendu mes paroles, il fut pris d'une terreur inexprimable, et s'écria : « Mon assistance ! ya Allah ! mon assistance ! Que mes frères les genn me préservent de me retrouver jamais face à face avec une pareille femme ! Mon ami Ahmad, tire-t'en comme tu pourras ! Quant à moi, je n'y saurais rien faire. Et je me sauve à l'instant. »

Il dit, et sortit avec fracas du corps de la princesse, pour livrer ses jambes au vent et anéantir sous ses pas la distance : tel, sur la mer, un grand navire chassé par la tempête.

Et la princesse chinoise revint à la raison. Et elle devint ma seconde épouse.

Et depuis lors je vécus avec les deux adolescentes royales dans les délices de toutes sortes et les plaisirs délicats.

Et je songeai alors, avant de devenir sultan de l'Inde ou de la Chine, et d'être dans l'impossibilité de voyager, à revoir le pays où je suis né, et où je vécus en bûcheron, cette ville de Baghdad, la cité de paix.

Et voilà comment, ô émir des Croyants, tu m'as rencontré sur le pont de Baghdad, à la tête de mon cortège, suivi du palanquin qui portait mes deux épouses, les princesses de l'Inde et de la Chine, en l'honneur desquelles les musiciens jouaient sur leurs instruments des airs indiens et chinois.

Et telle est mon histoire.

Mais Allah est plus savant !

Lorsque le khalifat eut entendu le récit du noble cavalier, il se leva en son honneur, et l'invita à venir s'asseoir auprès de lui, sur le lit du trône. Et il le félicita d'avoir été choisi par les décrets du Tout-Puissant pour devenir, de pauvre bûcheron qu'il était, l'héritier du trône de l'Inde et du trône de la Chine. Et il ajouta : « Qu'Allah scelle notre amitié, et te garde et te conserve pour le bonheur de tes futurs royaumes ! »

Après quoi, Al-Rachid se tourna vers le troisième personnage, qui était le vénérable cheikh à la paume généreuse, et lui dit : « O cheikh, je t'ai rencontré hier sur le pont de Baghdad, et ce que j'ai vu de ta générosité, de ta modestie et de ton humilité devant Allah m'a incité à te connaître de plus près. Et je suis persuadé que les voies, dont il a plu au Rétributeur de se servir pour te gratifier de Ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux à l'extrême de les apprendre de toi-même ; et c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connaissance. Et sois assuré que, quoi que tu puisses dire, tu es d'avance couvert par le mouchoir de ma protection et de ma sauvegarde ! »

Et le cheikh à la paume généreuse répondit, après avoir embrassé la terre entre les mains du khalifat : « O émir des Croyants, je te ferai le récit fidèle de ce qui mérite d'être raconté dans ma vie. Et si mon histoire est étonnante, la puissance et la munificence du Maître de l'univers est plus étonnante encore ! »

Et il raconta comme suit son histoire :

HISTOIRE DU CHEIKH A LA PAUME GÉNÉREUSE

Sache, ô mon seigneur et le seigneur de toute bienfaisance, que j'ai exercé toute ma vie le métier de pauvre cordier, travaillant dans le chanvre, comme avaient travaillé avant moi mon père et mes ancêtres. Et ce que je gagnais de ce métier suffisait à peine à me faire subsister avec mon épouse et mes enfants. Mais, faute de capacités pour exercer une autre profession, je me contentais, sans trop murmurer, du peu que nous octroyait le Rétributeur, et je n'attribuais ma misère qu'à mon manque de savoir et à la lourdeur de mon esprit. Et en cela je ne me trompais pas, je dois l'avouer en toute humilité devant le Maître de l'intelligence. Mais, ô mon seigneur, l'intelligence n'a jamais été l'apanage des cordiers, travaillant dans le chanvre, et sa place d'élection ne pouvait être sous le turban d'un cordier, travaillant dans le chanvre. C'est pourquoi, de toutes manières, je n'avais qu'à manger le pain d'Allah sans émettre des souhaits plus irréalisables que d'enjamber d'un bond le sommet de la montagne Kaf.

Or, un jour d'entre les jours, comme j'étais assis dans ma boutique, avec une corde de chanvre attachée à mon orteil et que j'achevais de confectionner, je vis s'avancer deux riches habitants de mon

quartier, qui avaient coutume de venir s'asseoir sur le devant de ma boutique, pour s'entretenir de choses et d'autres, en respirant l'air du soir. Et ces deux notables de mon quartier étaient liés d'amitié, et aimaient à discuter entre eux tantôt sur un point, tantôt sur un autre, en égrenant leur chapelet d'ambre. Mais jamais il ne leur était arrivé, dans l'animation de leurs entretiens, de prononcer un mot plus haut que l'autre ou de se départir de l'aménité que, dans les rapports de la vie, les amis doivent aux amis. Bien au contraire ! Quand l'un parlait, l'autre écoutait, et réciproquement. Ce qui faisait que leurs discours étaient toujours sensés, et que moi-même, malgré mon peu d'intelligence, je pouvais faire mon profit de si belles paroles.

Et ce jour-là, une fois qu'ils m'eurent donné le salam, et que je le leur eus rendu comme il fallait, ils prirent leur place habituelle, devant ma boutique, et continuèrent un entretien qu'ils avaient déjà commencé durant leur promenade. Et l'un d'eux, qui s'appelait Si Saâd, dit à l'autre, qui s'appelait Si Saâdi : « O mon ami Saâdi, ce n'est pas pour te contredire, mais par Allah ! un homme ne peut être heureux en ce monde qu'autant qu'il a des biens et de grandes richesses pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit. Et d'ailleurs les pauvres ne sont pauvres que parce qu'ils sont nés dans la pauvreté, de père en fils, ou que, nés avec des richesses, ils les ont perdues par prodigalité, par débauche, par quelque mauvaise affaire ou simplement par une de ces fatalités contre lesquelles est impuissante la créature. En tout cas, ô Saâdi, mon opinion

est que les pauvres ne sont pauvres que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse qui leur permette, par quelque affaire commerciale entreprise au bon moment, de s'enrichir définitivement. Et mon sentiment est que si, devenus riches de la sorte, ils font un usage convenable de leur richesse, ils ne resteront pas seulement riches, mais ils deviendront fort opulents avec le temps. »

Ce à quoi Si Saâdi répondit, disant : « O mon ami Saâd, ce n'est pas pour te contredire, mais, par Allah ! je suis fâché de n'être pas de ton avis. Et d'abord il est certain qu'il vaut mieux, généralement, être dans l'aisance que dans la pauvreté. Mais la richesse, par elle-même, n'a rien qui puisse tenter une âme sans ambition. Elle est tout au plus utile pour faire des libéralités autour de nous. Mais qu'elle a d'inconvénients ! N'en savons-nous pas nous-mêmes quelque chose, nous qui avons journellement tant de tracas et tant d'ennuis? Et le sort de notre ami Hassân le cordier, que voici, n'est-il point préférable au nôtre, en somme ? Et puis, ô Saâd, le moyen que tu proposes pour faire qu'un pauvre devienne riche ne me paraît pas aussi certain qu'à toi. Considère, en effet, que ce moyen est fort aléatoire, car il dépend d'une quantité de circonstances et de chances aussi aléatoires que lui-même, et qu'il serait trop long de discuter. Pour ma part, je crois qu'un pauvre dénué de tout argent préalable a, pour le moins, autant de chances de devenir riche que s'il en avait un peu ; je veux dire qu'il peut, sans première mise de fonds, devenir immensément riche du jour au lendemain, sans se

donner la moindre peine, simplement parce cela est dans sa destinée. C'est pourquoi je trouve qu'il est fort inutile de faire des économies en prévision des mauvais jours, car les mauvais jours comme les bons nous viennent d'Allah, et c'est fort mal calculer que de lésiner sur les biens que nous octroie le Rétributeur au jour le jour, en essayant de mettre le surplus de côté. Le surplus, ô Saâd, s'il existe, doit aller aux pauvres d'Allah; et le garder pour soi-même c'est manquer de confiance dans la générosité du Rétributeur. Quant à moi, ô mon ami, il n'y a pas de jour que je ne me réveille en me disant : « Réjouis-toi, ya Si Saâdi, car qui sait ce que va être aujourd'hui le bienfait de ton Seigneur ! » Et jamais ma foi dans le Rétributeur n'a été trompée. Et c'est pourquoi, de ma vie, je n'ai jamais travaillé, ni ne me suis jamais préoccupé du lendemain. Et tel est mon sentiment. »

En entendant ces paroles de son ami, le notable Si Saâd répondit : « O Saâdi, je vois bien que, pour aujourd'hui, il serait vraiment inutile de persister à soutenir mon opinion contre la tienne. C'est pourquoi, au lieu de discuter sans espoir, je préfère tenter une expérience qui puisse te convaincre de l'excellence de ma façon de considérer la vie. Je veux, en effet, sans retard, aller à la recherche d'un homme vraiment pauvre, né d'un père aussi gueux que lui, à qui je donnerai, en pur don, une somme importante qui lui servira de première mise de fonds. Et, comme l'homme que je choisirai devra avoir fait ses preuves d'honnêteté, l'expérience nous prouvera qui de nous deux a raison : si c'est toi, qui attends

tout de la destinée, ou si c'est moi, qui pense qu'il faut bâtir soi-même sa propre maison. »

Et Si Saâdi répondit : « C'est cela même, ô mon ami ! Et, pour trouver l'homme pauvre et honnête dont tu parles, nous n'avons pas besoin d'aller bien loin. Voici notre ami Hassân le cordier, qui est vraiment dans les conditions requises. Et ta libéralité ne saurait tomber sur une tête plus digne...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Voici notre ami Hassân le cordier, qui est vraiment dans les conditions requises. Et ta libéralité ne saurait tomber sur une tête plus digne ! »

Et Si Saâd répondit : « Par Allah ! tu dis vrai. Et c'est un simple oubli de ma part que d'avoir voulu chercher ailleurs ce que nous avons sous la main. »

Puis il se tourna vers moi, et me dit : « Ya Hassân, je sais que tu as une nombreuse famille, qui a elle-même des bouches nombreuses et des dents nombreuses, et que pas un des cinq enfants dont t'a gratifié le Donateur n'est encore en âge de t'aider en la moindre chose. Je sais, d'autre part, que bien que le chanvre brut ne soit pas trop cher, au cours actuel

du souk, il faut tout de même avoir quelque argent pour en acheter. Et, pour avoir de l'argent, il faut avoir fait des économies. Et les économies ne sont guère possibles dans un ménage comme le tien, où l'apport est plus faible que la dépense. Donc, ya Hassân, pour t'aider à sortir de la misère, je veux te faire don d'une somme de deux cents dinars d'or, qui te servira de mise de fonds pour élargir ton commerce de cordier. Dis-moi donc si tu penses pouvoir, avec cette somme de deux cents dinars, te tirer d'affaire en faisant fructifier l'argent avec habileté et sagacité ! »

Et moi, ô émir des Croyants, je répondis : « O mon maître, qu'Allah allonge ta vie et te fasse récupérer au centuple ce que m'offre ta munificence ! Et, puisque tu condescends à m'interroger, j'ose te dire que le grain, dans ma terre, tombe sur une couche de fertilité, et que, sans trop présumer de mes moyens, une somme beaucoup moindre suffirait, entre mes mains, non seulement pour que je devienne aussi riche que les principaux cordiers de ma profession, mais même pour que je devienne plus opulent, à moi seul, que ne le sont tous les cordiers réunis de cette ville de Baghdad, toute peuplée et toute grande qu'elle est, — si toutefois Allah me favorise — inschallah ! »

Et Si Saâd, fort satisfait de ma réponse, me dit : « Tu m'inspires grandement confiance, ya Hassân ! » Et il tira de son sein une bourse qu'il me mit entre es mains, et me dit : « Prends cette bourse. Elle contient les deux cents dinars en question. Et puisses-tu en faire un usage heureux et judicieux et y

trouver le germe de la richesse! Et sache bien que, moi et mon ami Si Saâdi, nous serons extrêmement réjouis d'apprendre un jour que tu es devenu, dans la prospérité, plus heureux que tu ne l'es dans les privations! »

Alors moi, ô mon seigneur, ayant pris la bourse, je fus à la limite des transports de joie. Et mon émotion était telle que je fus incapable de faire dire à ma langue les paroles de gratitude qu'il était séant de prononcer en une pareille circonstance ; et c'est tout juste si je pus arriver à avoir assez de présence d'esprit pour m'incliner jusqu'à terre et prendre le bord de la robe de mon bienfaiteur, que je portai à mes lèvres et sur mon front. Mais il se hâta de la retirer avec modestie et prit congé de moi. Et, accompagné de son ami Si Saâdi, il se leva pour continuer sa promenade interrompue.

Quant à moi, lorsqu'ils se furent éloignés, la première pensée qui se présenta naturellement à mon esprit, fut de chercher où je pourrais bien mettre la bourse de deux cents dinars, pour qu'elle fût tout à fait en sûreté. Et comme, dans ma pauvre petite maison, composée d'une unique pièce, je n'avais ni armoire, ni odeur d'armoire, ni tiroir, ni coffre, ni rien de semblable, où cacher un objet à cacher, je fus extrêmement perplexe, et pensai un moment à aller enterrer cet argent dans quelque endroit désert, hors de la ville, en attendant de trouver le moyen de le faire fructifier. Mais je me ravisai, en songeant que ma cachette pourrait, par malechance, être découverte ou que moi-même je pourrais être aperçu par quelque laboureur . Et aussitôt l'idée me

vint que ce que j'avais encore de mieux à faire, c'était de cacher cette bourse dans les plis de mon turban. Et, à l'heure et à l'instant, je me levai, je fermai sur moi la porte de la boutique, et déroulai mon turban dans toute sa longeur. Et je commençai par tirer de la bourse dix pièces d'or que je mis à part pour les dépenses, et j'enveloppai le reste, avec la bourse, dans les plis de la toile, en la prenant par son bout extrême. Et, appliquant ce bout, noué sur la bourse, contre mon bonnet, je disposai de nouveau mon turban sur quatre tours parfaitement combinés. Et je pus alors respirer plus à mon aise.

Or, ce travail achevé, je rouvris la porte de ma boutique, et me hâtai d'aller au souk pour m'approvisionner de tout ce dont j'avais besoin. Je commençai d'abord par m'acheter une bonne quantité de chanvre, que je portai à ma boutique. Après quoi, comme il y avait longtemps qu'on n'avait vu de viande dans ma maison, j'allai à la boucherie, et j'achetai une épaule d'agneau. Et je pris le chemin de la maison, pour porter à ma femme cette épaule d'agneau, afin qu'elle nous l'accommodât aux tomates. Et d'avance je me réjouissais de la joie des enfants à la vue de ce mets succulent.

Mais, ô mon seigneur, ma présomption était trop notoire pour qu'elle restât sans châtiment. Car cette épaule, je l'avais posée sur ma tête, et je m'acheminais les bras ballants, l'esprit perdu dans mes rêves d'opulence. Et voici qu'un épervier affamé fondit soudain sur l'épaule d'agneau et, avant que je pusse lever le bras ou faire le moindre mouvement, il me l'enleva, ainsi que mon turban avec ce qu'il conte-

nait, et s'envola en tenant l'épaule dans son bec et le turban dans ses griffes.

Et moi, à cette vue, je me mis à pousser des cris si affreux que les hommes, femmes et enfants du voisinage en furent émus, et joignirent leurs cris aux miens pour effrayer le voleur et lui faire lâcher prise. Mais nos cris, au lieu de produire cet effet, ne firent qu'exciter l'épervier à accélérer ses battements d'ailes. Et il disparut bientôt dans les airs, avec mon bien et mes chances.

Et moi, fort dépité et attristé, je dus me résoudre à acheter un autre turban, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix dinars d'or que j'avais pris soin de tirer de la bourse, et qui étaient maintenant tout mon avoir. Or, comme j'en avais déjà dépensé une bonne partie pour l'achat de mes provisions de chanvre, ce qui me restait était loin de suffire à me faire concevoir désormais de solides espérances sur mon avenir d'opulence. Mais, certes ! ce qui me causa le plus de peine et assombrit le monde devant mes yeux fut la pensée que mon bienfaiteur Si Saâd aurait une piètre satisfaction d'avoir si mal choisi l'homme à qui confier le placement de son argent et la réussite de l'expérience projetée. Et je me disais, en outre, que lorsqu'il apprendrait la malheureuse aventure, il la regarderait peut-être comme une invention de ma part, et m'accablerait de son mépris.

Quoi qu'il en soit, ô mon seigneur, tant que durèrent les quelques dinars qui me restaient, après le rapt de l'épervier, nous ne fûmes pas trop à plaindre à la maison. Mais quand les dernières petites

monnaies en furent épuisées, nous retombâmes bientôt dans la même misère qu'auparavant, et je fus dans la même impuissance de me tirer de mon état. Pourtant je me gardai bien de murmurer contre les décrets du Très-Haut, et je pensai : « O pauvre, le Rétributeur t'a donné du bien dans le temps que tu t'y attendais le moins, et Il te l'a ôté presque dans le même temps, parce qu'Il lui a plu ainsi, et que ce bien était à Lui ! Résigne-toi devant Ses décrets, et soumets-toi à Sa volonté ! » Et pendant que moi j'étais dans ces sentiments, ma femme, à qui je n'avais pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avais faite, et par quel endroit elle m'était venue, était tout à fait inconsolable. Et pour comble d'infortune, comme il m'était également échappé, dans le trouble où j'étais, de dire à mes voisins qu'en perdant mon turban je perdais la valeur de cent quatre-vingt-dix dinars d'or, mes voisins, à qui ma pauvreté était dès longtemps connue, ne firent que rire de mes paroles, avec leurs enfants, persuadés que la perte de mon turban m'avait rendu fou. Et les femmes, sur mon passage, disaient en riant : « Voilà celui qui laissa s'envoler sa raison avec son turban ! »

Tout cela !

Or, ô émir des Croyants, il y avait environ dix mois que l'épervier m'avait causé ce malheur, lorsque les deux seigneurs amis Si Saâd et Si Saâdi songèrent à venir me demander des nouvelles de l'usage que j'avais fait de la bourse de deux cents dinars. Et, tout en s'en venant de mon côté, Si Saâd disait à Si Saâdi : « Il y a déjà quelques jours que je pensais à notre ami Hassân, en me faisant un grand

plaisir de la satisfaction que je vais avoir en te rendant témoin de la réussite de notre expérience! Tu vas voir en lui un si grand changement, que nous aurons de la peine à le reconnaître. » Et, comme ils étaient déjà tout proches de la boutique, Si Saâdi répondit en souriant : « Il me semble, par Allah! ô mon ami Saâd, que tu manges le concombre avant sa maturité. Quant à moi, avec mon propre œil, je vois déjà Hassân assis comme à l'ordinaire, avec du chanvre attaché à son orteil, mais aucun changement notable n'étonne ma vue en sa personne. Car le voici aussi pauvrement vêtu que par le passé, et la seule différence que je vois en lui, c'est que son turban est un peu moins dégoûtant et crasseux qu'il y a six mois. D'ailleurs regarde par toi-même, et tu verras que ce que je dis ne peut être contredit. »

Là-dessus Si Saâd, qui était déjà devant la boutique, m'examina et vit, lui aussi, que mon état était sans altération, et mon aspect sans amélioration. Et les deux amis entrèrent chez moi et, après les salams d'usage, Si Saâdi me dit : « Eh bien, Hassân, pourquoi cette mine défaite et ce visage de travers? Sans doute, tes affaires te donnent du tracas, et le changement de vie t'attriste quelque peu! » Et moi, les yeux baissés, je répondis : « O mes maîtres, qu'Allah prolonge votre vie, mais le destin est toujours mon ennemi, et les tribulations du présent sont pires que celles du passé. Quant à la confiance que mon maître Si Saâd a placée en son esclave, elle est trahie, non point il est vrai du fait de son esclave, mais du fait de l'hostilité du destin! » Et je leur racontai mon aventure dans tous ses détails,

telle que je te l'ai racontée, ô émir des Croyants. Mais il n'y a point d'utilité à la répéter.

Lorsque j'eus terminé mon récit, je vis que Si Saâdi souriait avec malice, en regardant Si Saâd, fort désappointé. Et il y eut un moment de silence, au bout duquel Si Saâd me dit : « Certes, le succès n'est pas tel que je l'attendais. Mais je ne te ferai point de reproches, bien que cette histoire d'épervier soit quelque peu étrange, et que je puisse, à bon droit, la contester et te soupçonner de t'être diverti, de t'être régalé et d'avoir fait bonne chère avec l'argent que je t'ai donné pour un tout autre usage. Quoi qu'il en soit, je veux, encore une fois, tenter l'expérience avec toi, et te remettre une seconde somme, égale à la première. Car je ne veux pas que mon ami Saâdi ait gain de cause sur une seule tentative de ma part ! »

Et, ayant ainsi parlé, il me compta deux cents dinars, en me disant : « J'aime à croire que cette fois tu ne cacheras pas cette somme dans ton turban...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DIXIÈME NUIT

Elle dit :

» ... J'aime à croire que cette fois tu ne cacheras

pas cette somme dans ton turban. » Et, comme déjà je lui prenais les mains pour les porter à mes lèvres, il me quitta et s'en alla avec son ami.

Or, moi, je ne repris pas mon travail après leur départ, et je me hâtai de fermer la boutique et de rentrer à la maison, sachant qu'à cette heure je ne risquais pas d'y rencontrer ma femme et les enfants. Et je mis à part dix dinars d'or, sur les deux cents, et j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Et il ne s'agissait plus que de trouver le lieu sûr où cacher ce dépôt. Aussi, après y avoir longtemps réfléchi, je m'avisai de le mettre au fond d'une jarre pleine de son, où je m'imaginais bien que personne ne songerait à aller le chercher. Et, ayant replacé la jarre dans son coin, je sortis, tandis que ma femme rentrait pour préparer le repas. Et je lui dis, en la quittant, que j'allais faire une emplette de chanvre, mais que je serais rentré pour l'heure du repas.

Or, pendant que j'étais dans le souk pour faire cette emplette, un vendeur de cette terre à décrasser les cheveux dont les femmes se servent au hammam, vint à passer par la rue et se fit annoncer par son cri. Et ma femme, qui depuis longtemps ne s'était décrassé les cheveux, appela le vendeur. Mais comme elle n'avait point d'argent sur elle, elle ne savait comment faire pour le payer, et elle pensa, se disant en elle-même : « Cette jarre de son, qui est ici depuis longtemps, ne nous est pour le moment d'aucune nécessité. Je vais donc la donner au vendeur en échange de sa terre à décrasser les cheveux. » Et il en fut ainsi. Et le vendeur, ayant consenti à ce

troc, le marché fut conclu. Et il emporta la jarre, avec son contenu.

Quant à moi, à l'heure du repas, je revins chargé de chanvre, autant que j'en pouvais porter, et je le mis dans la soupente que j'avais ménagée à cet effet dans la maison. Puis je me hâtai d'aller, sans en avoir l'air, jeter un coup d'œil du côté de la jarre qui contenait mes chances. Et je vis ce que je vis. Et je demandai avec précipitation à ma femme pourquoi elle avait enlevé la jarre de sa place habituelle. Et elle me répondit tranquillement en me racontant le troc en question. Et, du coup, la mort rouge entra dans mon âme. Et je m'affalai sur le sol comme un homme pris de vertige. Et je m'écriai : « Éloigné soit le Lapidé, ô femme ! Tu viens d'échanger ma destinée, ta destinée et la destinée de nos enfants contre un peu de terre à décrasser les cheveux. Nous sommes, cette fois, perdus sans recours ! » Et, en peu de mots, je la mis au courant de l'affaire. Et, dans son désespoir, elle se mit à se lamenter, à se frapper la poitrine, à s'arracher les cheveux et à se déchirer les habits. Et elle s'écriait : « O notre malheur par ma faute ! J'ai vendu la chance des enfants à ce vendeur de terre à décrasser, que je ne connais pas. C'est la première fois qu'il passe par notre rue, et je ne pourrai jamais plus le trouver, surtout maintenant qu'il aura fait la découverte de la bourse. » Puis, avec la réflexion, elle se mit à me reprocher mon manque de confiance en elle, dans une affaire de cette importance, en me disant que ce malheur aurait été sûrement évité si je lui avais fait part de mon secret. Et d'ailleurs il serait trop

long de te rapporter, ô mon seigneur, toi qui n'ignores point combien les femmes sont éloquentes dans l'affliction, tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Et je ne savais comment faire pour la calmer. Je lui disais : « O fille de l'oncle, modère-toi, de grâce ! Tu ne vois pas que tu vas attirer tous les voisins par tes cris et par tes pleurs, et il n'est vraiment pas besoin qu'ils soient informés de cette seconde disgrâce, alors que déjà ils n'ont pas assez de paroles moqueuses et de sourires pour nous tourner en dérision et nous humilier, à cause de l'épervier. Et, cette fois, à nous railler de notre simplicité, ils doubleront leur plaisir. Aussi est-il préférable pour nous, qui avons goûté déjà à leurs railleries, de dissimuler cette perte, et de la supporter patiemment, en nous soumettant aux décrets du Très-Haut. D'ailleurs bénissons-le de ce qu'Il a bien voulu ne retirer de Ses dons que deux cent quatre-vingt-dix pièces en nous laissant ces dix dont l'emploi ne laissera pas de nous apporter quelque soulagement. » Mais, quelque bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à s'y rendre. Et ce ne fut que peu à peu que je réussis à la consoler, en lui disant : « Nous sommes des pauvres, c'est vrai. Mais, en somme, les riches, qu'ont-ils dans la vie de plus que nous ? Ne respirons-nous pas le même air? Ne jouissons-nous pas du même ciel et de la même lumière? Et ne meurent-ils pas, en fin de compte, comme nous-mêmes? » Et, de parler ainsi, ô mon seigneur, je finis, non seulement par la convaincre, mais par me convaincre moi-même. Et je continuai mon travail, avec un esprit aussi libre que

si ces deux affligeantes aventures ne nous étaient pas arrivées.

Pourtant une seule chose restait qui continuait à me chagriner : j'étais inquiet quand je me demandais à moi-même comment je pourrais soutenir la présence de Si Saâd, mon bienfaiteur, lorsqu'il viendrait me demander compte de l'emploi des deux cents dinars d'or. Et cette idée noircissait le monde et la vie devant mon visage.

Enfin, le jour tant redouté arriva, qui me mit en présence des deux amis. Et Si Saâd, d'avoir ainsi tardé à venir prendre de mes nouvelles, devait sans aucun doute dire à Si Saâdi : « Ne nous pressons pas d'aller trouver Hassân le cordier. Car plus nous différerons notre visite, plus il se sera enrichi, et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande. » Et Si Saâdi devait, je suppose, lui répondre en souriant : « Par Allah ! je ne demande pas mieux que d'être de ton avis. Seulement je crois fort que le pauvre Hassân aura encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'arriver à l'endroit où l'attend l'opulence. Mais nous voici arrivés. Et il va lui-même nous dire où en sont ses affaires ! »

Et moi, ô émir des Croyants, j'étais si confus que je n'avais qu'une envie, et c'était d'aller me cacher à leur vue ; et je souhaitais de toutes mes forces voir la terre s'entr'ouvrir et m'avaler. Aussi, quand ils furent devant la boutique, je fis semblant de ne pas les apercevoir, et je continuai à avoir l'air d'être fort attaché à mon travail de cordier. Et je ne levai les yeux, pour les regarder, que lorsqu'ils m'eurent donné le salam et que je fus obligé de le leur rendre.

Et, pour que mon supplice et ma gêne ne durassent pas longtemps, je ne voulus même pas attendre qu'ils me questionnassent, et je me tournai résolument vers Si Saâd et lui racontai, tout d'une haleine, le second malheur qui m'était arrivé, à savoir le troc fait par ma femme de la jarre de son, où j'avais caché la bourse, contre un peu de terre à décrasser les cheveux. Et, m'étant soulagé quelque peu de la sorte, je baissai les yeux, regagnai ma place et repris mon travail en attachant de nouveau l'écheveau de chanvre à mon orteil gauche. Et je pensai : « J'ai dit ce que j'avais à dire. Et Allah seul sait ce qui arrivera ! »

Or, loin de se fâcher contre moi ou de m'injurier, en me traitant de menteur et d'homme de mauvaise foi, Si Saâd sut se contenir, sans rien trahir du dépit où il était de voir que la destinée lui donnait tort avec une telle persistance. Et il se contenta de me dire : « Après tout, Hassân, il est possible que tout ce que tu me racontes là soit la vérité, et que véritablement la seconde bourse soit partie, comme était partie sa sœur. Pourtant, en vérité, il est quelque peu étonnant que l'épervier et le vendeur de terre à décrasser se soient trouvés là juste au moment précis où tu étais distrait ou absent, pour enlever ce qui était si bien caché. Quoi qu'il en soit, je renonce désormais à tenter de nouvelles expériences ! » Puis il se tourna vers Si Saâdi, et lui dit : « Mais, ô Saâdi, je ne persiste pas moins à penser que sans argent rien n'est possible, et qu'un pauvre restera pauvre tant qu'il n'a pas, par son travail, forcé le destin à lui être favorable. »

Mais Si Saâdi répondit : « Quelle erreur est la

tienne, ô généreux Saâd ! Tu n'as pas hésité, pour faire triompher ton opinion, à jeter quatre cents dinars moitié à un épervier et moitié à un vendeur de terre à décrasser les cheveux. Eh bien, pour ma part, je ne serai pas aussi généreux que tu l'as été. Mais je veux seulement, à mon tour, essayer de te prouver que le jeu du destin est la seule règle de notre vie, et que les décrets du destin sont les seuls éléments de chance ou de malechance sur lesquels nous puissions compter. » Puis il se tourna vers moi et, me montrant un gros morceau de plomb qu'il venait de ramasser à terre, il me dit : « O Hassân que la chance a fui jusqu'à présent, je voudrais bien te venir en aide, comme l'a fait mon généreux ami Si Saâd. Mais Allah ne m'a pas favorisé d'autant de richesses, et tout ce que je puis te donner c'est ce morceau de plomb, qu'a sans doute perdu quelque pêcheur en traînant à terre ses filets. »

A ces paroles de Si Saâdi, son ami Si Saâd se mit à rire aux éclats, croyant qu'il voulait me faire quelque plaisanterie. Mais Si Saâdi n'y prêta pas attention, et me tendit, d'un air grave, le morceau de plomb, en me disant : « Prends-le, et laisse rire Si Saâd. Car un jour viendra où ce morceau de plomb, si tel est le décret du destin, te sera plus utile que tout l'argent des mines. »

Et moi, sachant quel homme de bien était Si Saâdi, et combien grande était sa sagesse, je ne voulus point le froisser en faisant la moindre observation. Et je pris le morceau de plomb qu'il me tendait, et le serrai soigneusement dans ma ceinture vide de toute monnaie. Et je ne manquai pas de le remercier cha-

heureusement et pour ses bons souhaits et pour ses bonnes intentions. Et là-dessus les deux amis me quittèrent pour continuer leur promenade, tandis que je me remettais à mon travail.

Et lorsque, le soir, je fus rentré à la maison, et qu'après le repas je me déshabillai pour me coucher, je sentis soudain quelque chose rouler à terre. Et, l'ayant cherché et ramassé, je trouvai que c'était le morceau de plomb qui avait glissé de ma ceinture. Et, sans y attacher la moindre importance, je le mis dans le premier endroit venu, et m'étendis sur le matelas, où je ne tardai pas à m'endormir...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-ONZIÈME NUIT

Elle dit :

... sur le matelas, où je ne tardai pas à m'endormir.

Or cette nuit-là, en se réveillant de fort bonne heure selon son habitude, un pêcheur de mes voisins s'aperçut, en inspectant ses filets avant de les charger sur son dos, qu'il y manquait un morceau de plomb, juste à une place où l'absence de plomb était un grave défaut pour le bon fonctionnement de son gagne-pain. Et, comme il n'en avait pas de

rechange sous la main, et que ce n'était guère l'heure d'aller en acheter au souk, vu que toutes les boutiques étaient fermées, il fut dans une grande perplexité en songeant que s'il ne partait pas à la pêche deux heures avant le jour, il n'aurait pas de quoi nourrir sa famille le lendemain. Et il se décida alors à dire à sa femme d'aller, malgré l'heure inopportune et le dérangement, réveiller ses plus proches voisins, et leur exposer la situation en les priant de lui trouver un morceau de plomb qui suppléât à celui qui manquait à son filet.

Et comme nous étions précisément les plus proches voisins du pêcheur, la femme vint frapper à notre porte, tout en pensant, sans doute : « Je veux bien essayer de demander du plomb à Hassân le cordier, bien que je sache par expérience que c'est justement chez lui qu'il faut aller quand on n'a besoin de rien. » Et elle continua à frapper à la porte, jusqu'à ce que je fusse réveillé. Et je criai : « Qui est à la porte ? » Elle répondit : « C'est moi, la fille de l'oncle du pêcheur un tel, ton voisin ! O Hassân, mon visage est noirci de te déranger de la sorte dans ton sommeil, mais il s'agit du gagne-pain du père des enfants, et j'ai contraint mon âme à cet acte d'incivilité. Excuse-nous, de grâce ! et dis-moi, afin que je ne te retienne pas plus longtemps hors de ton lit, si tu n'as pas un morceau de plomb à prêter à mon époux pour qu'il en accommode ses filets. »

Et aussitôt je me rappelai le morceau de plomb que m'avait donné Si Saâdi, et je pensai : « Par Allah ! je ne saurais mieux l'utiliser qu'en rendant service à mon voisin, le père des enfants. » Et je

répondis à la voisine que j'en avais précisement un morceau qui pourrait faire l'affaire, et j'allai chercher à tâtons le morceau en question, et le remis à ma femme afin qu'elle le donnât elle-même à la voisine.

Et la pauvre femme, ravie de n'être pas venue en vain et de ne pas rentrer sans résultat à sa maison, dit à ma femme : « O notre voisine, c'est là un bien grand service que le cheikh Hassân nous rend cette nuit. Aussi, en retour, tout le poisson que mon époux amènera du premier jet de ses filets sera écrit à votre chance, et nous vous l'apporterons demain sur notre tête ! » Et elle se hâta d'aller remettre le morceau de plomb à notre voisin le pêcheur qui en accommoda aussitôt ses filets, et partit pour la pêche deux heures avant le jour, selon la coutume.

Or, le premier coup de filet, à notre chance, n'amena qu'un seul poisson. Mais ce poisson était long de plus d'une coudée, et gros à proportion. Et il nous le mit de côté dans son panier, et continua sa pêche. Mais de tout le poisson qu'il amena pas un n'égalait le premier en beauté et en grosseur. Aussi, quand il eut achevé sa pêche, son premier soin, avant d'aller vendre au souk le produit de sa pêche, fut de mettre le poisson réservé sur une couche de feuillage odorant et de nous l'apporter, en nous disant : « Qu'Allah vous le rende délicieux et réjouissant ! » Et il ajouta : « Je vous prie d'agréer ce don, bien qu'il ne soit pas suffisant et convenable. Et excusez-nous du peu, ô voisins ! Car c'est là votre chance, et c'est là tout mon premier coup de filet. » Et moi je répondis : « C'est là un marché où tu es notre dupe,

ô voisin ! Car c'est la première fois qu'on vend un poisson de cette beauté et de ce prix pour un morceau de plomb qui vaut à peine une petite monnaie de cuivre. Mais nous recevons cela en cadeau de ta part, pour ne pas te faire de déplaisir, et parce que tu le fais d'un cœur amical et généreux. » Et nous échangeâmes encore quelques civilités, et il s'en alla.

Et moi je remis à mon épouse le poisson du pêcheur, en lui disant : « Tu vois, ô femme, que Si Saâdi n'avait pas tort, qui m'avait dit qu'un morceau de plomb pourrait m'être plus utile, si Allah veut, que tout l'or du Soudan. Voici un poisson comme jamais n'en ont eu sur leurs plateaux les émirs et les rois. » Et mon épouse, bien que fort réjouie à la vue de ce poisson, ne laissa pas néanmoins de me répondre : « Oui, par Allah ! mais comment m'y prendrai-je pour l'accommoder? Nous n'avons pas de gril, et nous n'avons pas, non plus, de vase assez grand pour le faire cuire en son entier. » Et je répondis : « Qu'à cela ne tienne, nous le mangerons bien, qu'il soit entier ou en morceaux ! N'aie donc pas de scrupules pour sacrifier sa vue extérieure, et ne crains pas de le couper en morceaux pour nous le faire cuire en ragoût. » Et ma femme, l'ayant fendu par le milieu, retira les entrailles, et vit au milieu de ces entrailles quelque chose qui brillait d'un vif éclat. Elle le retira, le lava dans le seau, et nous vîmes que c'était un morceau de verre, gros comme un œuf de pigeon, et transparent comme l'eau du rocher. Et, après que nous l'eûmes regardé quelque temps, nous le donnâmes à nos enfants, pour qu'ils s'en fissent un

jouet, et qu'ils ne gênassent pas leur mère qui préparait l'excellent poisson.

Or, le soir, au moment du repas, ma femme s'aperçut que bien qu'elle n'eût pas encore allumé sa lampe à huile, une lumière, qu'elle n'avait pas elle-même produite, éclairait la chambre. Et elle regarda de tous côtés pour voir d'où venait cette lumière, et elle vit qu'elle était projetée par l'œuf de verre laissé à terre par les enfants. Et elle prit cet œuf, et le posa sur le bord de l'étagère, à la place ordinaire de la lampe. Et nous fûmes à la limite de l'étonnement en voyant la vivacité de la lumière qui en sortait, et je m'écriai : « Par Allah! ô fille de l'oncle, voici que le morceau de plomb de Si Saâdi non seulement nous nourrit, mais nous éclaire, et nous épargnera désormais l'achat de l'huile à brûler. »

Et, à la clarté merveilleuse de cet œuf de verre, nous mangeâmes le délectable poisson, en nous entretenant de notre double aubaine en ce jour béni, et en glorifiant le Rétributeur pour Ses bienfaits. Et nous nous couchâmes, cette nuit-là, satisfaits de notre sort, et ne souhaitant rien de mieux que la continuation d'un tel état de choses.

Or, le lendemain, le bruit de notre découverte de ce verre lumineux dans le ventre du poisson, ne tarda pas, grâce à la longue langue de la fille de l'oncle, à se répandre dans le quartier. Et bientôt ma femme reçut la visite d'une juive de nos voisines, dont le mari était joaillier dans le souk. Et, après les salams et salutations de part et d'autre, la juive, après avoir longtemps considéré l'œuf de verre, dit

à mon épouse : « O ma voisine Aischah, remercie Allah qui m'a conduite aujourd'hui chez toi. Car, comme ce morceau de verre me plaît, et que j'ai un morceau de verre à peu près semblable dont je me pare quelquefois et qui ferait la paire avec celui-ci, j'aimerais te l'acheter, et je t'en offre, sans marchander, l'énorme somme de dix dinars en or neuf ! » Mais nos enfants, qui entendirent parler de vendre leur jouet, se mirent à pleurer, en priant leur mère de le leur garder. Et pour les apaiser, et parce qu'aussi cet œuf nous tenait lieu de lampe, elle éluda l'offre si tentante, au grand dépit de la juive qui s'en alla fort marrie.

Sur ces entrefaites, je rentrai de mon travail, et ma femme me mit au courant de ce qui venait de se passer. Et je lui répondis : « Certes, ô fille de l'oncle, si cet œuf de verre n'avait pas quelque valeur, cette fille des juifs ne nous aurait pas offert cette somme de dix dinars. Je prévois donc qu'elle reviendra à la charge, pour nous en offrir davantage. Mais, suivant ce que je verrai, je tiendrai bon, afin de faire monter l'offre. » Et cela me fit aussitôt penser aux paroles de Si Saâdi qui m'avait prédit qu'un morceau de plomb pouvait faire sûrement la fortune d'un homme, si telle était sa destinée. Et j'attendis en toute confiance que ma destinée se montrât enfin, après m'avoir fui si longtemps.

Or, le soir même, selon mes prévisions, la juive, épouse du joaillier, vint faire une seconde visite à mon épouse ; et, après les salams et salutations d'usage, elle lui dit : « O ma voisine Aischah, comment peux-tu mépriser les dons du Rétributeur ? Et

n'est-ce point les mépriser que de repousser le pain que je t'offre pour un morceau de verre ! Mais, puisque c'est pour le bien de tes enfants, sache que j'ai parlé à mon mari de cet œuf-là, et il a consenti, parce que je suis enceinte et qu'il ne faut pas que le désir des femmes enceintes rentre en elle inexaucé, à me laisser t'offrir vingt dinars d'or, en or neuf, en échange de ton morceau de verre ! »

Mais ma femme, qui avait reçu mes instructions à ce sujet, répondit : « Eh, ouallah ! ô voisine, tu me fais rentrer en moi-même. Mais moi je n'ai point de parole à la maison, c'est le fils de mon oncle qui est le maître de la maison et de son contenu, et c'est à lui qu'il faut s'adresser. Attends donc son retour pour lui faire ton offre ! »

Et donc, lorsque je fus rentré, la juive me répéta ce qu'elle avait dit à mon épouse, et ajouta : « Je t'apporte le pain de tes enfants, ô homme, pour un morceau de verre. Mais mon désir de femme enceinte doit être satisfait, et mon époux ne veut pas charger sa conscience de la rentrée du désir des femmes enceintes. C'est pourquoi il a consenti à me laisser te proposer cet échange et cette vente, avec une si grande perte pour lui ! »

Et moi, ô mon seigneur, ayant laissé cette juive me débiter tout ce qu'elle voulait me débiter, je pris mon temps pour lui répondre, et je finis, pour toute réponse, par la regarder sans dire un mot, en hochant simplement la tête.

A cette vue, la fille des juifs devint bien jaune de teint, me regarda avec des yeux pleins de défiance et me dit : « Prie sur ton Prophète, ô musulman ! »

Et je répondis aussi : « Sur Lui la prière et la paix, ô mécréante, et les plus choisies des bénédictions du Dieu unique ! » Et elle reprit : « Pourquoi cet œil vide, ô père des enfants, et ce hochement de la négation devant les bienfaits du Rétributeur sur ta maison, par notre entremise ! » Je répondis : « Les bienfaits d'Allah sur Ses croyants, ô fille des mécréants, sont déjà incalculables ! Qu'Il soit glorifié, sans l'entremise de ceux qui errent hors de la voie droite ! » Et elle me dit : « Alors, tu refuses les vingt dinars d'or ? » Et moi ayant fait de nouveau le signe du refus, elle me dit : « Eh bien, ô voisin, je t'offre pour ton verre cinquante dinars d'or ! Es-tu satisfait ? » Et, de nouveau, de mon air le plus détaché, je fis un hochement négatif de tête. Et je regardai ailleurs...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

... Et de nouveau, de mon air le plus détaché, je fis un hochement négatif de tête. Et je regardai ailleurs.

Alors la femme du joaillier ramassa ses voiles, comme pour s'en aller, se dirigea vers la porte, fit

le geste de l'ouvrir et, comme se ravisant tout d'un coup, se tourna vers moi et me dit : « La dernière parole ! Cent dinars d'or ! Et encore je ne sais si mon mari voudra m'accorder cette formidable somme ! »

Et moi je condescendis alors à répondre et je lui dis, non sans un air de profond détachement : « Ce n'est pas pour te voir t'en aller mécontente, ô voisine, mais tu es bien loin de compte. Car cet œuf de verre, dont tu m'offres ce prix dérisoire de cent dinars, est une chose merveilleuse, et son histoire est aussi merveilleuse que lui-même. C'est pourquoi, et uniquement pour te faire plaisir à toi et à notre voisin, et ne point faire rentrer le désir d'une femme enceinte, je me bornerai à réclamer, comme prix de cet œuf lumineux, la somme de cent mille dinars d'or, pas un de plus, pas un de moins. Et c'est à prendre ou à laisser, car d'autres joailliers m'en offriront davantage, qui sont plus au courant que ton mari de la valeur réelle des belles choses uniques ! Quant à moi, je jure devant Allah l'Omniscient que je ne reviendrai point sur cette estimation, soit pour l'augmenter, soit pour la diminuer. Ouassalam ! »

Lorsque la femme du juif eut entendu ces paroles et qu'elle en eut compris la signification, elle ne trouva rien à répliquer, et me dit, en s'en allant : « Moi, je ne vends point ni n'achète. Mais c'est mon mari qui est la tête. Si la chose lui convient, il t'en parlera. Promets-moi seulement d'avoir la patience, avant d'engager avec d'autres des pourparlers, d'attendre qu'il ait vu lui-même cet œuf de verre ! »

Et je lui en fis la promesse. Et elle s'en alla.

Or, moi, ô émir des Croyants, après ce débat, je ne doutai plus que cet œuf que je croyais être de verre ne fût une gemme d'entre les gemmes de la mer, tombée de la couronne de quelque roi marin. Et d'ailleurs je savais, comme tout le monde, quels trésors gisent dans les profondeurs, dont se parent les filles de la mer et les reines de la mer. Et cette trouvaille était pour me confirmer dans ma croyance. Et je glorifiai le Rétributeur qui, par l'entremise du poisson du pêcheur, avait mis entre mes mains ce merveilleux échantillon des parures des adolescentes marines. Et je résolus de ne point démordre du chiffre de cent mille dinars, que j'avais fixé à la femme du juif, tout en pensant que j'aurais mieux fait de ne point me hâter de fixer de la sorte mon estimation, alors que j'aurais pu, peut-être, en obtenir davantage du joaillier juif. Mais comme j'avais fixé ce chiffre solennellement, je ne voulus point me dédire, et me promis de m'en tenir à ce que j'avais indiqué.

Et, comme je l'avais prévu, le joaillier juif, en personne, ne tarda pas à se présenter chez moi. Et il avait un air retors qui ne m'annonçait vraiment rien de bon, et m'avertissait plutôt que le fils des cochons allait se servir de toute sa rouerie pour me subtiliser la gemme, comme si de rien n'était. Et moi, de mon côté, je me mis sur mes gardes, tout en prenant l'air le plus souriant et le plus accueillant, et je le priai de prendre place sur la natte. Et, après les salams et salutations d'usage, il me dit : « J'espère, ô voisin, que le chanvre n'est pas trop cher, ces temps-ci, et que les affaires de ta boutique sont bé-

nies ! » Et moi, sur le même ton, je répondis : « La bénédiction d'Allah ne fait point défaut à Ses Croyants, ô voisin. Mais j'espère que les affaires dans le souk des joailliers te sont favorables. » Et il me dit : « Par la vie d'Ibrahim et de Yacoub, ô voisin, elles périclitent ! elles périclitent ! Et c'est à peine si nous avons de quoi manger du pain et du fromage. » Et nous continuâmes à parler de la sorte, pendant un bon moment, sans aborder la question qui seule nous intéressait, jusqu'à ce que le juif, voyant qu'il n'obtenait rien de moi par ce moyen, finît par me dire, le premier : « La fille de mon oncle, ô voisin, m'a parlé d'un certain œuf de verre, d'ailleurs sans grande valeur, qui sert de jouet à tes enfants, et tu sais que lorsqu'une femme est enceinte, comme l'est la mienne, des désirs lui viennent qui sont étranges et bizarres. Mais malheureusement il nous faut satisfaire ces désirs, même s'ils sont irréalisables, faute de quoi l'objet désiré pourrait s'imprimer sur le corps de l'enfant et le déformer. Et, dans le cas actuel, comme le désir de ma femme s'est porté sur cet œuf de verre, je crains beaucoup, si je ne la satisfais pas, de voir cet œuf se reproduire avec toute sa grosseur sur le nez de notre enfant, à sa naissance, ou sur telle autre partie plus délicate encore et que la décence m'empêche de nommer. Je te prie donc, ô voisin, de me montrer d'abord cet œuf de verre, et, au cas où je verrais qu'il m'est impossible d'en acquérir un pareil au souk, de vouloir bien me le céder, moyennant tel prix raisonnable que tu m'indiquerais, sans trop profiter de la situation. »

Et moi, à ces paroles du juif, je répondis : « J'é-

coute et j'obéis. » Et je me levai et allai vers mes enfants, qui jouaient dans la cour avec l'œuf en question, et le pris d'entre leurs mains, malgré leurs cris et leurs protestations. Puis je revins dans la chambre, où le juif m'attendait assis sur la natte, et j'en fermai la porte et les fenêtres de façon à y faire l'obscurité complète, tout en m'excusant du procédé. Et, cela fait, je tirai l'œuf de mon sein, et le posai, bien en vue, sur un tabouret, devant le juif.

Et aussitôt la chambre fut illuminée, comme si quarante flambeaux y eussent brûlé. Et le juif, à cette vue, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est la gemme de Soleïmân ben Daoud, une de celles qui ornent sa couronne ! » Et, s'étant exclamé de la sorte, il s'aperçut qu'il en avait trop dit, et se rattrapa, en ajoutant : « Mais j'en ai déjà eu de semblables entre les mains. Et, comme elles n'étaient pas de vente courante, je m'étais hâté de les revendre, avec perte ! Hélas, pourquoi faut-il maintenant que la fille de l'oncle soit enceinte et m'oblige à acquérir une chose invendable ? » Puis il me dit : « Combien, ô voisin, demandes-tu pour la vente de cet œuf marin ? » Et je répondis : « Il n'est pas à vendre, ô voisin ! mais je pourrais te le donner, pour ne point faire rentrer le désir de la fille de ton oncle ! Et j'ai déjà fixé le prix de cette cession. Je ne me dédirai pas, Allah m'est témoin ! » Et il me dit : « Sois raisonnable, ô fils des gens de bien, et ne ruine pas ma maison ! Si je vendais ma boutique et ma maison, et si je me vendais moi-même au souk des crieurs, avec ma femme et mes enfants, je ne pourrais arriver à réaliser le chiffre exorbitant que tu as fixé; par

manière de plaisanterie, sans aucun doute! Cent mille dinars d'or, ya Allah! cent mille dinars d'or, ô cheikh, pas un de plus, pas un de moins! C'est ma mort que tu réclames! » Et moi, ayant rouvert la porte et les fenêtres, je répondis tranquillement : « Cent mille dinars, pas un de plus! l'augmentation serait illicite. Mais pas un de moins! C'est à prendre ou à laisser! » Et j'ajoutai : « Et encore! si j'avais su que cet œuf merveilleux était une gemme d'entre les gemmes marines de la couronne de Soleïmân ben Daoud — sur eux deux la prière et la paix! — ce n'est point cent mille dinars que j'eusse demandés, mais dix fois cent mille, et, en outre, quelques colliers et bijoux de ta boutique comme présent à ma femme qui a amorcé l'affaire en ébruitant notre découverte. Estime-toi donc bien heureux d'en être quitte à ce prix dérisoire, ô homme, et va chercher ton or. »

Et le joaillier juif, le nez bien allongé, voyant qu'il n'y avait rien à faire, se recueillit un instant, puis me regarda avec résolution, et dit, en poussant un grand soupir : « L'or est à la porte! Donne la gemme! » Et, ce disant, il mit la tête à la fenêtre, et cria à un esclave nègre qui stationnait dans la rue et tenait par la bride un mulet chargé de plusieurs sacs : « Ho! Moubarak, monte ici les sacs et la balance! »

Et le nègre monta chez moi les sacs remplis de dinars, et le juif les éventra l'un après l'autre et me pesa les cent mille dinars, comme je les avais demandés, pas un de plus et pas un de moins. Et la fille de mon oncle vida notre grand coffre en bois,

le seul que nous possédions, de toutes les hardes qu'il contenait, et nous le remplîmes avec l'or du juif. Et alors seulement je tirai de mon sein, où je l'avais mise en sûreté, la gemme salomonique, et la remis au juif en lui disant : « Puisses-tu la revendre dix fois plus cher que tu ne viens de l'acheter ! » Et il se mit à rire jusqu'aux oreilles, en me disant : « Par Allah ! ô cheikh, elle n'est pas à vendre. Elle est destinée à satisfaire le désir de ma femme enceinte. » Et il prit congé de moi et me fit voir la largeur de ses épaules.

Et voilà pour lui !

Mais pour ce qui est de Si Saâd, de Si Saâdi et de ma destinée par l'entremise du poisson, voici...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-TREIZIÈME NUIT

Elle dit :

... Mais pour ce qui est de Si Saâd, de Si Saâdi et de ma destinée par l'entremise du poisson, voici !

Lorsque je me vis ainsi, du jour au lendemain, riche bien plus que ne l'eût souhaité mon âme, et enfoui dans l'or et l'opulence, je n'oubliai point que je n'étais en somme qu'un ancien pauvre cordier, fils de cordier, et je remerciai le Rétributeur pour

Ses bienfaits, et je réfléchis à l'usage que je devais faire désormais de mes richesses. Mais j'eusse voulu d'abord aller embrasser la terre entre les mains de Si Saâdi, pour lui témoigner ma gratitude, et en user de même à l'égard de Si Saâd, à qui, en fin de compte, et bien qu'il n'eût pas réussi comme Si Saâdi dans les bonnes intentions qu'il avait eues pour moi, je devais d'être ce que j'étais. Mais la timidité m'en empêcha; et, d'ailleurs, je ne savais pas exactement où ils demeuraient tous les deux. C'est pourquoi je préférai attendre qu'ils vinssent de leur propre mouvement demander des nouvelles du pauvre cordier Hassân, — qu'Allah l'ait en Sa compassion, celui-là, puisqu'il est déjà trépassé et que sa jeunesse fut misérable !

Et, en attendant, je résolus de faire le meilleur usage possible de la fortune qui m'avait été écrite. Et mon premier acte fut, non point de m'acheter de riches habits ou des affaires somptueuses, mais d'aller trouver tous les pauvres cordiers de Baghdad, qui vivaient dans le même état de misère que celui dans lequel j'avais si longtemps vécu, et, les ayant assemblés, je leur dis : « Voici que le Rétributeur m'a écrit l'aisance et m'a envoyé Ses bienfaits alors que j'étais le dernier à les mériter. Et c'est pourquoi, ô frères musulmans, je tiens à ce que les faveurs du Très-Haut ne restent point accumulées sur la même tête, et que vous puissiez en bénéficier selon vos besoins. Aussi, dès aujourd'hui, je vous prends tous à mon service, en vous engageant à travailler pour moi aux ouvrages de corderie, avec la certitude d'être largement payés, selon votre habileté, à

la fin de votre journée. De cette manière, vous avez la certitude de gagner largement le pain de votre famille, sans jamais être en peine du lendemain. Et voilà pourquoi je vous ai assemblés dans ce local. Et c'est là ce que j'avais à vous dire. Mais Allah est plus généreux et plus magnanime! »

Et les cordiers me remercièrent et me louèrent pour mes bonnes intentions à leur égard, et acceptèrent ce que je leur proposais. Et depuis lors ils continuèrent à travailler pour mon compte, dans la tranquillité, heureux d'assurer leur vie et celle de leurs enfants. Et moi-même, grâce à cette organisation, je ne fis qu'accroître mes revenus et consolider ma situation.

Or, il y avait déjà quelque temps que j'avais abandonné mon ancienne pauvre maison pour m'établir dans une autre que j'avais fait bâtir à grands frais, au milieu des jardins, quand Si Saâd et Si Saâdi pensèrent enfin à venir prendre des nouvelles du pauvre cordier Hassân qu'ils connaissaient. Et leur étonnement fut extrême quand nos anciens voisins, qu'ils interrogèrent en voyant ma boutique fermée comme si j'étais mort, leur eurent annoncé que non seulement j'étais encore vivant mais que j'étais devenu l'un des marchands les plus riches de Baghdad, que j'habitais un merveilleux palais au milieu des jardins, et qu'on ne m'appelait plus Hassân le cordier, mais Si Hassân le Magnifique.

Alors, s'étant fait donner des indications précises sur le lieu où se trouvait mon palais, ils s'y dirigèrent et ne tardèrent pas à arriver devant le grand portail qui donnait accès aux jardins. Et le portier

leur fit traverser une forêt d'orangers et de citronniers chargés de fruits et dont les racines se rafraîchissaient à une eau vive qui coulait perpétuellement dans une rigole prenant sa source à la rivière. Et quand ils arrivèrent à la salle de réception, ils étaient déjà sous l'enchantement de la fraîcheur, de l'ombrage, du murmure de l'eau et du chant des oiseaux.

Et moi, dès que l'un de mes esclaves m'eut annoncé leur arrivée, je vins à leur rencontre avec empressement et voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Mais ils m'en empêchèrent, et m'embrassèrent comme si j'étais leur frère, et je les invitai à prendre place dans le kiosque qui avançait sur le jardin, en les priant de s'asseoir à la place d'honneur, qui leur était due. Et je m'assis un peu plus loin, comme il fallait.

Et, après leur avoir fait servir les sorbets et les rafraîchissements, je leur racontai tout ce qui m'était arrivé, de point en point, sans oublier le moindre détail. Mais il n'y a point d'utilité à le répéter. Et Si Saâdi, à la limite de l'épanouissement, se tourna vers son ami et lui dit : « Tu vois, ô Si Saâd ! » Et il ne lui dit rien de plus.

Et ils n'étaient pas encore revenus de l'émerveillement où les avait jetés mon histoire, que deux de mes enfants, qui s'amusaient dans le jardin, entrèrent soudain en tenant entre leurs mains un grand nid d'oiseau que venait de dénicher à leur intention, au haut d'un dattier, l'esclave qui surveillait leurs jeux. Et nous fûmes fort étonnés de voir que ce nid, qui contenait quelques jeunes éperviers, était installé dans un turban. Et moi, ayant examiné de plus près ce

turban, je reconnus, à n'en pouvoir douter, qu'il était celui même que m'avait enlevé autrefois l'épervier voleur. Et je me tournai vers mes hôtes, et leur dis : « O mes maîtres, vous souvenez-vous encore du turban que je portais le jour que Si Saâd me fit don des premiers deux cents dinars ? » Et ils répondirent : « Non, par Allah ! nous ne nous en souvenons pas exactement. » Et Si Saâd ajouta : « Mais je le reconnaîtrais certainement si les cent quatre-vingt-dix dinars s'y trouvaient ! » Et je répondis : « O mes maîtres, n'en doutez pas ! » Et j'enlevai les petits oiseaux, que je donnai aux enfants, et défis le nid, et déroulai le turban dans toute sa longueur. Et, tout au bout, intacte et nouée comme je l'avais nouée, pendait la bourse de Si Saâd avec les dinars qu'elle contenait.

Et mes deux hôtes n'étaient pas encore revenus de leur étonnement, qu'un de mes palefreniers entra en tenant entre les mains un vase de son, que je reconnus aussitôt pour celui que ma femme avait autrefois cédé au marchand de terre à décrasser les cheveux. Et il me dit : « O mon maître, ce vase, que j'ai acheté aujourd'hui au souk, car j'avais oublié de prendre avec moi la pitance du cheval que je montais, contient un sac noué que j'apporte entre tes mains. » Et nous reconnûmes la seconde bourse de Si Saâd.

Et, depuis ce temps-là, ô émir des Croyants, nous vécûmes tous trois en amis, convaincus désormais de la puissance de la destinée et émerveillés des voies dont elle se sert pour accomplir ses décrets.

Et, comme les biens d'Allah doivent revenir à

Ses pauvres, je ne manquai point d'en user pour faire les largesses et les aumônes prescrites. Et c'est pourquoi tu m'as vu donner cette aumône au mendiant, sur le pont de Baghdad.

Et telle est mon histoire !

Lorsque le khalifat eut entendu ce récit du cheikh généreux, il lui dit: « Certes, ô cheikh Hassân, les voies de la destinée sont merveilleuses, et, comme preuve à l'appui de ce que tu m'as raconté, je vais te montrer quelque chose ! » Et il se tourna vers le vizir du Trésor et lui dit quelques mots à l'oreille. Et le vizir sortit, mais pour rentrer au bout de quelques instants, avec un petit étui à la main. Et le khalifat le prit, l'ouvrit, et en montra le contenu au cheikh, qui reconnut aussitôt la gemme salomonique cédée au joaillier juif. Et Al-Rachid lui dit: « Elle est entrée dans mon trésor, le jour même que tu l'as vendue au juif. »

Puis il se tourna vers le quatrième personnage, qui était le maître d'école estropié à la bouche fendue, et lui dit: « Raconte ce que tu as à nous raconter. »

Et l'homme, après avoir embrassé la terre entre les mains du khalifat, dit :

HISTOIRE DU MAITRE D'ÉCOLE ESTROPIÉ A LA BOUCHE FENDUE

Sache, ô émir des Croyants, que pour ma part je débutai dans la vie comme maître d'école, et j'avais sous ma main quelque quatre-vingts jeunes garçons. Et mon histoire avec ces garçons-là est prodigieuse.

Je dois commencer par te dire, ô mon seigneur, que j'étais sévère à leur égard à la limite de la sévérité, et strict et rigoureux, au point que, même pendant les heures de récréation, j'exigeais qu'ils continuassent à travailler, et je ne les renvoyais à leurs maisons qu'une heure après le coucher du soleil. Et, même alors, je ne manquais pas de les surveiller, en les suivant à travers les souks et les quartiers, pour les empêcher de jouer avec les jeunes vauriens qui les eussent débauchés.

Or, ce fut précisément ma rigueur qui attira sur ma tête les calamités, comme tu vas le voir, ô émir des Croyants!

En effet, étant entré un jour d'entre les jours dans la salle de lecture, au moment où tous mes élèves étaient assemblés, je les vis soudain se lever tous sur leurs deux jambes et s'écrier d'une seule voix : « O notre maître, que ton visage est jaune aujourd'hui! » Et moi je fus bien surpris de cela; mais comme je ne me sentais aucun mal intérieur qui pût

Hh. k-2.7

jaunir de la sorte mon visage, je ne fus point affecté outre mesure de cette nouvelle, et j'ouvris la classe comme d'habitude, en leur criant : « Commencez, ô vauriens ! c'est l'heure du travail. » Mais voici que l'élève moniteur s'avança vers moi, avec un air fort soucieux, et me dit : « Par Allah ! ô maître, tu es bien jaune de visage aujourd'hui, et qu'Allah éloigne tout mal ! Je ferais bien la classe à ta place aujourd'hui, si tu es trop malade. » Et en même temps, tous les élèves, l'air empreint d'une grande inquiétude, me regardaient avec commisération, comme si j'étais déjà sur le point de rendre l'âme. Et moi je finis par être fort impressionné, et je dis en moi-même : « O un tel, tu dois certes aller très mal sans t'en rendre compte. Et les pires maladies sont celles qui entrent dans le corps subrepticement, sans que leur présence se révèle par des malaises trop marqués. » Et je me levai à l'heure et à l'instant, confiai la direction à l'élève moniteur, et entrai dans mon harem où je me couchai tout de mon long, en disant à mon épouse : « Prépare-moi ce qu'il y a à préparer pour me garantir des atteintes de la jaunisse ! » Et je dis cela en poussant force soupirs et en geignant, tout comme si j'étais déjà sous la puissance de toutes les pestes et rouges maladies.

Sur ces entrefaites, l'élève moniteur frappa à la porte et demanda la permission d'entrer. Et il me remit la somme de quatre-vingts drachmes, en me disant : « O notre maître, tes bons élèves viennent de se cotiser entre eux pour te faire ce présent, afin que notre maîtresse puisse te soigner tout à son aise, sans se préoccuper de la dépense. »

Et moi, je fus bien sensible à ce procédé de mes élèves, et pour leur montrer ma satisfaction, je leur donnai un jour de congé, sans me douter que tout cela n'avait été combiné qu'à cette seule fin. Mais qui peut jamais deviner toute la malice qui se cache dans la poitrine des enfants?

Quant à moi, je passai toute cette journée-là dans les transes, bien que la vue de l'argent qui m'était venu d'une manière si inattendue me donnât quelque plaisir. Et le lendemain, l'élève moniteur revint me voir, et, en m'apercevant, il s'écria : « Qu'Allah éloigne de toi tout mal, ô notre maître! Mais tu es encore bien plus jaune de teint que dans la journée d'hier! Repose-toi! repose-toi! Et ne te préoccupe pas du reste...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Qu'Allah éloigne de toi tout mal, ô notre maître! Mais tu es encore bien plus jaune de teint que dans la journée d'hier. Repose-toi, repose-toi! Et ne te préoccupe pas du reste! » Et moi, fort impressionné des paroles du malin garçon, je dis en moi-même : « Soigne-toi bien, ô maître, soigne-toi bien aux frais

de tes élèves. » Et, pensant ainsi, je dis au moniteur : « Tu feras la classe, comme si j'étais là ! » Et je me mis à geindre et à me lamenter sur moi-même. Et le garçon, me laissant dans cet état, se hâta d'aller rejoindre les autres élèves, pour les mettre au courant de la situation.

Et cet état de choses dura une semaine entière, au bout de laquelle l'élève moniteur m'apporta encore une somme de quatre-vingt drachmes, en me disant : « C'est la cotisation de tes bons élèves, afin que notre maîtresse te puisse bien soigner. » Et moi je fus encore bien plus touché que la première fois, et je dis en moi-même : « O un tel, ta maladie est une maladie bénie, en vérité, qui te rapporte tant d'argent sans peine ni efforts, et qui, en somme, ne te fait guère souffrir. Puisse-t-elle durer longtemps encore, pour ton plus grand bien ! »

Et, dès ce moment, je résolus de feindre la maladie, persuadé à la longue que mon intérieur n'était pas réellement atteint, et me disant : « Jamais tes leçons ne te rapporteront autant que ta maladie. » Et, à partir de ce moment, ce fut à mon tour de faire croire à ce qui n'était pas. Et, chaque fois que l'élève moniteur revenait me voir, je lui disais : « Je vais mourir d'inanition, car mon estomac refuse la nourriture ! » Or, cela n'était pas vrai, car jamais je n'avais mangé avec autant d'appétit et ne m'étais mieux porté.

Et je continuai à vivre de la sorte pendant un certain temps, quand un jour l'élève entra juste au moment où je m'apprêtais à manger un œuf. Et mon premier mouvement, en le voyant, fut de cacher

l'œuf dans ma bouche, dans la crainte que, me trouvant en état de manger, il ne soupçonnât la vérité et s'aperçût de ma duplicité. Et l'œuf qui était brûlant me faisait éprouver des douleurs intolérables. Et le mauvais sujet, qui devait, sans aucun doute, savoir à quoi s'en tenir sur la situation, au lieu de s'en aller, persista à me regarder avec un air de compassion, et en me disant : « O notre maître, que tes joues sont enflées et que tu dois souffrir ! Ce doit être sûrement un abcès malin. » Puis, comme mes yeux me sortaient de la tête, dans ma torture, et que je ne répondais pas, il me dit : « Il faut le crever ! il faut le crever ! » Et il s'avança vivement de mon côté, et voulut m'enfoncer une grosse aiguille dans la joue. Mais alors je sautai vivement sur mes deux pieds, et je courus à la cuisine, où je crachai l'œuf, qui déjà m'avait gravement brûlé les joues. Et c'est à la suite de cette brûlure, ô émir des Croyants, qu'un véritable abcès se déclara dans ma joue et me fit voir la mort rouge. Et on fit venir le barbier, qui me taillada la joue, pour vider l'abcès. Et c'est à la suite de cette opération que ma bouche resta fendue et déformée.

Et voilà pour ce qui est de la fente et de la déformation de ma bouche. Mais pour ce qui est de mon estropiement, voici !

Lorsque je fus quelque peu reposé des suites de ma brûlure, je revins à l'école, où, plus que jamais, je fus rigoureux et sévère à l'égard de mes élèves, dont la turbulence devait être réprimée. Et, quand la conduite de l'un d'eux laissait quelque peu à désirer, je ne manquais pas de le corriger à coups de

trique. Aussi avais-je fini par leur enseigner à me respecter tellement, que lorsqu'il m'arrivait d'éternuer, ils quittaient à l'instant leurs livres et leurs cahiers, se mettaient debout sur leurs deux pieds, les bras croisés, et s'inclinaient devant moi jusqu'à terre, en s'écriant d'un commun accord : « La bénédiction ! la bénédiction ! » Et moi je répondais, comme de raison : » Et sur vous le pardon ! et sur vous le pardon ! » Et je leur enseignais également mille autres choses, plus profitables les unes que les autres et aussi instructives. Car je ne voulais pas que l'argent fût dépensé en vain, que me donnaient leurs parents pour leur éducation. Et j'espérais de la sorte en faire d'excellents sujets et des commerçants respectables.

Or, un jour je les menai à la promenade, le jour de la sortie, un peu plus loin que de coutume. Et d'avoir longtemps marché, nous fûmes tous grandement altérés. Et comme nous étions précisément arrivés devant un puits, je résolus d'y descendre pour étancher ma soif à l'eau fraîche qu'il contenait, et en rapporter un seau, si je le pouvais, pour les élèves.

Et donc, comme il n'y avait pas de corde, je pris tous les turbans des élèves et, en ayant fait une corde assez longue, je m'y attachai par le milieu du corps, et ordonnai à mes élèves de me descendre dans le puits. Et ils m'obéirent aussitôt. Et je me vis suspendu à l'orifice du puits. Et ils me descendirent avec précaution, de peur que ma tête ne se heurtât à la pierre. Et voici que le passage de la chaleur à la fraîcheur et de la lumière à l'obscurité me

fit éternuer. Et je ne pus réprimer mon éternuement. Et mes écoliers, soit involontairement, soit par habitude, soit par malice, d'un même mouvement lâchèrent la corde et, ainsi qu'ils le faisaient à l'école, croisèrent leurs bras et s'écrièrent tous à la fois : « La bénédiction ! la bénédiction ! » Mais je ne pus guère leur répondre, en l'occurrence, car je tombai lourdement au fond du puits. Et, comme l'eau n'était guère profonde, je ne me noyai pas, mais me cassai les deux jambes et l'épaule, tandis que les élèves, épouvantés de leur méfait ou de leur étourderie, je ne sais, s'enfuyaient livrant leurs jambes au vent. Et je jetai de tels cris de douleur que quelques passants, attirés de ce côté-là, me retirèrent du puits. Et, comme j'étais dans un état pitoyable, ils me placèrent sur un âne, et me ramenèrent à la maison, où je languis pendant un temps considérable. Mais jamais je ne guéris de mon accident. Et je ne pus guère me remettre à exercer ma profession de maître d'école.

Et c'est pourquoi, ô émir des Croyants, je fus obligé de mendier pour faire subsister ma femme et mes enfants.

Et c'est ainsi que tu as pu me voir et me secourir généreusement sur le pont de Baghdad.

Et telle est mon histoire !

Et lorsque le maître d'école estropié à la bouche fendue, eut fini de raconter de la sorte la cause de son estropiement et de son infirmité, Massrour le porte-glaive le fit rentrer dans le rang. Et l'aveugle qui se faisait souffleter sur le pont s'avança, en tâ-

tonnant, entre les mains du khalifat, et, sur l'ordre qui lui en fut donné, raconta ainsi ce qu'il avait à raconter. Il dit :

HISTOIRE DE L'AVEUGLE QUI SE FAISAIT SOUFFLETER SUR LE PONT

Sache, ô émir des Croyants, que pour ma part, au temps de ma jeunesse, j'étais conducteur de chameaux. Et, grâce à mon travail et à ma persévérance, j'avais fini par être propriétaire de quatre-vingts chameaux, en bien propre. Et je les louais aux caravanes, pour les affaires commerciales entre les pays, et pour le temps du pèlerinage, ce qui me valait de gros bénéfices, et faisait augmenter, d'année en année, mon capital et mes intérêts. Et, de jour en jour, mon désir de devenir encore plus riche augmentait avec mes bénéfices, et je ne pensais à rien moins qu'à devenir le plus riche des conducteurs de chameaux de l'Irak.

Or, un jour d'entre les jours, comme je revenais de Bassra à vide, avec mes quatre-vingts chameaux que j'avais conduits dans cette ville chargés de marchandises à destination de l'Inde, et comme j'avais fait halte près d'un réservoir d'eau, pour leur donner à boire et les laisser paître dans le voisinage, je vis s'avancer de mon côté un derviche. Et ce derviche m'aborda d'un air cordial et, après les salams

de part et d'autre, s'assit auprès de moi. Et nous mîmes nos provisions en commun, et, selon les habitudes du désert, nous prîmes ensemble notre repas. Après quoi nous nous mîmes à nous entretenir de choses et d'autres, et nous nous interrogeâmes mutuellement sur notre voyage et sa destination. Et il me dit qu'il se dirigeait vers Bassra, et je lui dis que j'allais à Baghdad. Et, l'intimité ayant régné entre nous, je lui parlai de mes affaires et de mes gains, et je lui fis part de mes projets de richesse et d'opulence.

Et le derviche, m'ayant laissé parler jusqu'au bout, me regarda en souriant et me dit: « O mon maître Baba-Abdallah que de peines tu prends pour arriver à un résultat si peu proportionné, quand il suffit quelquefois d'un tournant de chemin pour que la destinée vous rende, en un clin d'œil, non seulement plus riche que tous les conducteurs de chameaux de l'Irak mais plus puissant que tous les rois réunis de la terre. » Puis il ajouta: « O mon maître Baba-Abdallah, as-tu jamais entendu parler de trésors cachés et de richesses souterraines ? » Et je répondis : « Certes, ô derviche, j'ai souvent entendu parler de trésors cachés et de richesses souterraines. Et nous savons tous que chacun de nous peut un jour, si tel est le décret du destin, se réveiller plus opulent que tous les rois. Et il n'y a pas un laboureur qui, en labourant sa terre, ne songe qu'un jour doit venir où il tombera sur la pierre scellée de quelque trésor merveilleux, et il n'y a pas un pêcheur qui ne sache, en jetant à l'eau ses filets, qu'un jour viendra où il retirera la perle ou

la gemme marine qui le fera parvenir à la limite de l'opulence. Donc, ô derviche, je ne suis point un ignorant, et je suis persuadé, d'ailleurs, que les hommes de ta corporation connaissent des secrets et des mots d'une grande puissance ! »

Et le derviche, à ces paroles, cessa de remuer le sable avec son bâton, me regarda de nouveau et me dit : « O mon maître Baba-Abdallah, je pense bien qu'aujourd'hui tu n'as point fait de mauvaise rencontre, en me rencontrant, et je crois que ce jour-ci est précisément pour toi le jour du tournant de la route où tu seras en face de ta destinée. » Et je lui dis : « Par Allah ! ô derviche, je l'accueillerai avec fermeté et d'un œil plein, et, quoi qu'elle puisse m'apporter, je l'accepterai d'un cœur reconnaissant ! » Et il me dit : « Alors, lève-toi, ô pauvre, et suis-moi. »

Et il se leva sur ses deux pieds, et marcha devant moi. Et je le suivis, en pensant : « Certes, c'est bien aujourd'hui le jour de ma destinée, depuis le temps que je suis dans son attente ! » Et nous arrivâmes, au bout d'une heure de marche, dans un vallon assez spacieux, dont l'entrée était si étroite que mes chameaux pouvaient à peine y passer un à un. Mais bientôt le terrain s'élargit avec la vallée, et nous fûmes au pied d'une montagne si impraticable qu'il n'y avait pas à craindre qu'une créature humaine pût jamais, de ce côté-là, arriver jusqu'à nous. Et le derviche me dit : « Nous voici arrivés là où il fallait arriver. Pour toi, arrête tes chameaux, et fais-les se coucher sur le ventre, afin que, lorsque le moment sera venu de les charger avec ce

que tu vas voir, nous n'ayons pas de peine à le faire.» Et je répondis par l'ouïe et l'obéissance, et me mis en devoir de faire se coucher tous mes chameaux sur le ventre, l'un après l'autre, dans le large espace qui s'étendait au pied de cette montagne.

Après quoi je rejoignis le derviche et je le trouvai un briquet à la main qui mettait le feu à un amas de bois sec. Et, dès que la flamme eut jailli du tas de bois, le derviche y jeta une poignée d'encens mâle, en prononçant des paroles dont je ne compris point la signification. Et aussitôt une colonne de fumée s'éleva en l'air, que le derviche coupa en deux avec son bâton. Et aussitôt un grand rocher, en face duquel nous nous trouvions, se sépara en deux, et nous laissa voir une large ouverture là où, l'instant d'auparavant, il y avait une muraille lisse et verticale...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut :

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

... Et aussitôt un grand rocher, en face duquel nous nous trouvions, se sépara en deux, et nous laissa voir une large ouverture là où, l'instant d'auparavant, il y avait une muraille lisse et verticale.

Et, là-dedans, des monceaux s'étendaient d'or monnayé et de pierreries, comme ces tas de sel qu'on voit sur le bord de la mer. Et moi, à la vue de ce trésor, je me jetai sur le premier tas d'or, avec la rapidité du faucon qui fond sur le pigeon, et je commençai par en remplir un sac dont je m'étais déjà saisi. Mais le derviche se mit à rire et me dit: « O pauvre, tu fais là un travail peu rémunérateur! Ne vois-tu pas qu'en remplissant tes sacs d'or monnayé, tu les rendras trop lourds pour la charge de tes chameaux? Remplis-les plutôt de ces pierreries en tas, que tu vois un peu plus loin, et dont une seule vaut à elle seule plus que chacun de ces monceaux d'or, tout en étant cent fois plus légère qu'une pièce de ce métal. »

Et moi je répondis: « Il n'y a point d'inconvénient, ô derviche! » Car je vis combien juste était son observation. Et, l'un après l'autre, je remplis mes sacs de ces pierreries, et les chargeai deux par deux sur le dos de mes chameaux. Et lorsque j'eus chargé de la sorte mes quatre-vingts chameaux, le derviche qui m'avait regardé faire en souriant, sans bouger de sa place, se leva et me dit: « Il n'y a plus qu'à fermer le trésor et à nous en aller. » Et, ayant ainsi parlé, il entra dans le rocher, et je le vis qui se dirigeait vers une grande jarre en orfèvrerie qui était sur un socle en bois de sandal. Et en moi-même je me disais: « Par Allah! quel dommage de n'avoir pas avec moi quatre-vingt mille chameaux à charger de ces pierreries-là et de ces monnaies et de ces orfèvreries, au lieu des quatre-vingts seulement qui sont ma propriété! »

Or donc, je vis le derviche s'approcher de la jarre précieuse en question, et en soulever le couvercle. Et il y prit un petit pot en or qu'il mit dans son sein. Et comme je le regardais avec une sorte d'interrogation dans les yeux, il me dit : « Ce n'est rien, cela ! Un peu de pommade pour les yeux ! » Et il ne m'en dit pas davantage. Et comme, poussé par la curiosité, je voulais à mon tour m'avancer pour prendre de cette pommade bonne pour les yeux, il m'en empêcha, disant : « C'est assez pour aujourd'hui, et il est temps que nous sortions d'ici. » Et il me poussa vers la sortie, et prononça certaines paroles que je ne compris pas. Et aussitôt les deux parties du rocher se rejoignirent, et, à la place de l'ouverture béante, une muraille se fit qui était aussi lisse que si elle venait d'être taillée à même la pierre de la montagne.

Et le derviche se tourna alors de mon côté et me dit : « O Baba-Abdallah, nous allons maintenant sortir de ce vallon. Et une fois que nous serons arrivés à l'endroit où nous nous sommes rencontrés, nous diviserons notre butin en toute équité, et nous nous le partagerons en partage amical. »

Et là-dessus, je fis se lever mes chameaux. Et nous défilâmes en bon ordre par où nous étions entrés dans le vallon, et nous marchâmes ensemble jusqu'au chemin des caravanes, où nous devions nous séparer pour aller chacun en sa voie, moi vers Baghdad et le derviche vers Bassra. Mais en route je m'étais dit, en songeant au partage en question : « Par Allah ! ce derviche en demande bien trop pour ce qu'il a fait. Il est vrai que c'est lui qui m'a révélé

le trésor, et qui l'a ouvert, grâce à sa science de la sorcellerie, que le Livre Saint réprouve ! Mais, sans mes chameaux, qu'aurait-il pu faire ? Et même peut-être que sans ma présence la chose n'eût pas réussi, puisque le trésor doit certainement être écrit en mon nom, sur ma chance et ma destinée ! Je pense donc qu'en lui donnant quarante chameaux chargés de ces pierreries, je suis frustré de mon gain, moi qui me suis fatigué à charger les sacs, tandis qu'il se reposait en souriant; et que je suis, en somme, le maître des chameaux. Il ne faut donc pas que je le laisse agir à sa guise, lors de ce partage. Et je saurai bien lui faire entendre raison. »

Aussi quand vint le moment du partage, je dis au derviche : « O saint homme, toi qui, de par les principes mêmes de ta corporation, dois te soucier fort peu des biens du monde, que vas-tu faire des quarante chameaux avec leur charge, que tu me réclames bien injustement pour prix de tes indications ? » Et le derviche, loin de se scandaliser de mes paroles ou de se fâcher, comme je m'y attendais, me répondit d'une voix calme : « Baba-Abdallah, tu es dans la vérité quand tu dis que je dois être un homme qui se soucie fort peu des biens de ce monde. Aussi n'est-ce point pour moi que je réclame la part qui doit me revenir selon un partage équitable, mais c'est pour la distribuer, à travers le monde, à tous les pauvres et à tous les déshérités. Quant à ce que tu appelles de l'injustice, songe, ya Baba-Abdallah, qu'avec cent fois moins que ce que je t'ai donné tu serais déjà le plus riche d'entre les habitants de Baghdad. Et tu oublies que rien ne m'obligeait à te

parler de ce trésor, et que je pouvais garder pour moi seul le secret. Laisse donc de côté l'avidité, et contente-toi de ce qu'Allah t'a donné, sans chercher à revenir sur notre entente ! »

Alors moi, bien que convaincu de la mauvaise qualité de mes prétentions et certain de mon mauvais droit, je changeai la question de face et de forme, et je répondis : « O derviche, tu m'as convaincu de mes torts. Mais permets-moi de te rappeler que tu es un excellent derviche qui ignore l'art de conduire les chameaux, et ne sait que servir le Très-Haut. Tu oublies donc à quel embarras tu t'exposes en voulant conduire tant de chameaux accoutumés à la voix de leur maître. Si tu m'en crois, tu en prendras le moins possible, quitte à revenir plus tard au trésor les recharger de pierreries, puisque tu peux ouvrir et fermer à ta guise l'entrée de la grotte. Écoute donc mon conseil, et n'expose pas ton âme à des ennuis et à des préoccupations auxquels elle n'est pas habituée. » Et le derviche, comme s'il ne se voyait pas en état de pouvoir me rien refuser, répondit : « J'avoue, ô Bāba-Abdallah que je n'avais point d'abord réfléchi à ce que tu viens de me rappeler ; et me voici déjà extrêmement inquiet sur les suites de ce voyage, seul avec tous ces chameaux. Choisis donc, sur les quarante chameaux qui me reviennent, les vingt qu'il te plaira de choisir, et laisse-moi les vingt qui restent. Puis va sous la sauvegarde d'Allah ! »

Et moi, fort surpris de trouver chez le derviche une si grande facilité à se laisser persuader, je me hâtai néanmoins de choisir d'abord les quarante qui

me revenaient en partage, puis les vingt autres que le derviche me concédait. Et, après l'avoir remercié pour ses bons offices, je pris congé de lui, et me mis en route du côté de Baghdad, tandis qu'il poussait ses vingt chameaux du côté de Bassra.

Or, je n'avais pas fait quelques pas sur la route de Baghdad, que le Cheitân souffla l'envie et l'ingratitude dans mon cœur. Et je me mis à déplorer la perte de mes vingt chameaux, et encore plus les richesses qu'ils avaient en charge sur leur dos. Et je me dis : « Pourquoi me frustre-t-il de mes vingt chameaux, ce derviche maudit, alors qu'il est le maître du trésor et qu'il peut en tirer toutes les richesses qu'il veut? » Et, du coup, j'arrêtai mes bêtes, et je courus après le derviche, en l'appelant de toutes mes forces, et en lui faisant signe d'arrêter ses bêtes et de m'attendre. Et il entendit ma voix et s'arrêta. Et, lorsque je l'eus rejoint, je lui dis : « O mon frère le derviche ! je ne t'ai pas eu plus tôt quitté que j'ai été préoccupé grandement à ton sujet, à cause de l'intérêt que je prends à ton repos. Et je n'ai point voulu me résoudre à me séparer de toi sans te prier de considérer encore une fois combien vingt chameaux chargés sont difficiles à mener, surtout quand on est, comme toi, ô mon frère derviche, un homme qui n'est pas accoutumé à ce métier et à ce genre d'occupation. Crois-moi, tu te trouveras beaucoup mieux si tu ne gardes avec toi que, tout au plus, dix chameaux, en te soulageant des dix autres sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul ! » Et mes paroles produisirent l'effet que je sou-

haitais, car le derviche me céda, sans aucune résistance, les dix chameaux que je lui demandais, de manière qu'il ne lui en resta plus que dix, et que je me vis maître de soixante-dix chameaux avec leurs charges, dont la valeur surpassait les richesses de tous les rois réunis de la terre.

Or, après cela, il semble, ô émir des Croyants, que je devais avoir lieu d'être satisfait. Eh bien, pas du tout! Et mon œil resta vide comme auparavant, sinon davantage, et mon avidité ne fit que croître avec mes acquisitions. Et je me mis à redoubler mes sollicitations, mes prières et mes importunités, pour décider le derviche à mettre le comble à sa générosité en condescendant à me céder les dix chameaux qui lui restaient. Et je l'embrassai et lui baisai les mains et fis tant et tant qu'il n'eut pas la force de me les refuser, et m'annonça qu'ils m'appartenaient, en me disant : « O mon frère Baba-Abdallah, fais un bon usage des richesses qui te viennent du Rétributeur, et souviens-toi du derviche qui t'a rencontré sur le tournant de ta destinée...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-SEIZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... O mon frère Baba-Abdallah, fais un bon usage

des richesses qui te viennent du Rétributeur, et souviens-toi du derviche qui t'a rencontré sur le tournant de ta destinée. »

Or, moi, ô mon seigneur, au lieu d'être à la limite de la satisfaction d'être devenu le propriétaire de toute la cargaison de pierreries, je fus poussé par l'avidité de mon œil à demander autre chose encore. Et c'est cela qui devait occasionner ma perte. Il me vint en effet à l'esprit que le petit pot en or qui contenait la pommade, et que le derviche, avant de sortir de la grotte, avait retiré de la jarre précieuse, devait également me revenir comme le reste. Car je me disais : « Qui sait ce que doivent être les vertus de cette pommade! Et puis, j'ai bien le droit de prendre ce pot, puisque le derviche peut s'en procurer à la grotte de semblables, quand il lui plaira. » Et cette pensée me détermina à lui en parler. Aussi, comme il venait de m'embrasser en prenant congé de moi, je lui dis : « Par Allah sur toi! ô mon frère le derviche, que veux-tu faire de ce petit pot de pommade que tu as caché dans ton sein? Et que peut bien faire de cette pommade un derviche qui d'ordinaire ne se sert ni de pommades ni d'odeur de pommade ni d'ombre de pommade? Donne-moi plutôt ce petit pot, afin que je l'emporte avec le reste, en souvenir de toi! »

Or, cette fois, je m'attendais à ce que le derviche, irrité de mon insistance, me refusât tout simplement le pot en question. Et moi j'étais disposé à me baser sur son refus pour le lui enlever de force, puisque j'étais, et de beaucoup, le plus fort et, au cas où il résisterait, à l'assommer sur place, en cet endroit désert. Mais, contre toute attente, le derviche

me sourit avec bonté, tira le pot de son sein, et me le présenta gracieusement, en me disant : « Tiens, voici le pot, ô mon frère Baba-Abdallah, et puisse-t-il satisfaire le dernier de tes désirs ! D'ailleurs si tu penses que je puis faire davantage pour toi, tu n'as qu'à parler, et me voici prêt à te satisfaire. »

Or, moi, quand j'eus le pot entre les mains, je l'ouvris et, en considérant le contenu, je dis au derviche : « Par Allah sur toi, ô mon frère le derviche, complète tes bontés en me disant quels sont les usages et les vertus de cette pommade que je ne connais pas ! » Et le derviche répondit : « De tout cœur amical ! » Et il ajouta : « Sache donc, puisque tu le demandes, que cette pommade a été triturée par les doigts des genn souterrains qui y ont mis un effet merveilleux. Si, en effet, on en applique un peu autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fait paraître devant celui qui s'en est servi les cachettes où se trouvent les trésors de la terre. Mais si l'application de cette pommade a été, par malheur, faite sur l'œil droit, du coup on devient aveugle des deux yeux à la fois. Et telle est la vertu et tel est l'usage de cette pommade, ô mon frère Baba-Abdallah ! Ouassalam ! »

Et, ayant ainsi parlé, il voulut de nouveau prendre congé de moi. Mais je le retins par la manche, et lui dis : « Par ta vie ! rends-moi un dernier service, en m'appliquant toi-même de cette pommade sur l'œil gauche, car tu sauras faire cela bien mieux que moi, et je suis à la limite de l'impatience d'expérimenter la vertu de cette pommade dont je suis devenu le possesseur. » Et le derviche ne voulut

point se faire trop prier, et, toujours amène et tranquille, il prit un peu de la pommade sur la pulpe de son doigt et me l'appliqua autour de mon œil gauche et sur ma paupière gauche, en me disant : « Ouvre maintenant cet œil gauche, et ferme le droit ! »

Et j'ouvris mon œil gauche, l'empommadé, ô émir des Croyants, et je fermai mon œil droit. Et aussitôt toutes les choses visibles à mes yeux habituels disparurent, pour faire place à des plans superposés de grottes souterraines et marines, de troncs d'arbres géants creusés à leur base, de chambres creusées dans le roc, et de cachettes de toutes sortes. Et tout cela était rempli de trésors en pierreries, en orfèvreries, en joailleries, en bijouteries, en argenteries, de toutes les couleurs et de toutes les formes. Et je vis les métaux dans leurs mines, l'argent vierge et l'or naturel, les pierres cristallisées dans leur gangue et les filons précieux dont la terre est enceinte. Et je ne cessai de regarder et de m'émerveiller que lorsque je sentis que mon œil droit, que j'étais obligé de tenir fermé, était fatigué et demandait à s'ouvrir. Alors je l'ouvris, et aussitôt les objets du paysage d'alentour vinrent d'eux-mêmes se remettre à leur place habituelle, et tous les plans dus à l'effet de la pommade magique disparurent en s'éloignant.

Et, de la sorte, m'étant assuré de la vérité au sujet de l'effet réel de cette pommade, au cas où elle serait appliquée sur l'œil gauche, je ne pus m'empêcher d'avoir des doutes au sujet de l'effet de son application sur l'œil droit. Et je me dis en moi-même : « Je crois bien que le derviche est plein d'astuce et

de duplicité, et qu'il n'a été si coulant avec moi et si affable que pour me tromper à la fin. Car il n'est pas possible que la même pommade produise deux effets si contraires, dans les mêmes conditions, simplement par suite de la différence d'endroit. » Et je dis au derviche, en riant : « Hé, ouallah ! ô père de l'astuce, je crois bien que tu te ris de moi présentement ! Car il n'est pas possible qu'une même pommade produise des effets si opposés l'un à l'autre. Mais je pense plutôt, puisque tu ne l'as pas essayée sur toi-même, qu'appliquée sur l'œil droit, cette pommade aura la vertu de mettre à ma disposition les trésors que m'aura montrés mon œil gauche. Qu'en dis-tu ? Tu peux parler sans réticence ! Et d'ailleurs, que tu me donnes tort ou raison, je veux expérimenter sur mon propre œil l'effet droitier de cette pommade, afin de n'être plus dans l'incertitude. Je te prie donc de m'en appliquer sur l'œil droit, sans retard ; car il faut que je me mette en route avant le coucher du soleil. »

Mais, pour la première fois depuis notre rencontre, le derviche eut un mouvement d'impatience, et me dit : « Baba-Abdallah, ta demande est déraisonnable et nuisible, et je ne puis me résoudre à te faire du mal, après t'avoir fait du bien. Ne m'oblige donc pas, par ton opiniâtreté, à t'obéir pour une chose dont tu te repentirais toute ta vie ! » Et il ajouta : « Séparons-nous donc en frères, et que chacun aille en sa voie. » Mais moi, ô mon seigneur, je ne le lâchai pas, et fus de plus en plus persuadé que les difficultés qu'il faisait n'avaient pour but que m'empêcher d'avoir sous ma main, en ma pleine possession, les trésors que je pouvais voir avec mon

œil gauche. Et je lui dis : « Par Allah ! ô derviche, si tu ne veux pas que je me sépare de toi le cœur mal satisfait, et cela pour une chose si futile, après tout ce que tu m'as accordé d'important, tu n'as qu'à m'enduire l'œil droit avec cette pommade ; car moi je ne saurais pas. Et d'ailleurs je ne te lâcherai qu'à cette condition. »

Alors le derviche devint bien pâle, et son visage prit un air de dureté que je ne lui connaissais pas, et il me dit : « Tu te rends aveugle de tes propres mains. » Et il prit un peu de la pommade et me l'appliqua autour de l'œil droit et sur la paupière droite. Et je ne vis plus que ténèbres avec mes deux yeux, et je devins l'aveugle que tu me vois, ô émir des Croyants !

Et moi, en me sentant dans cet état affreux, je rentrai soudain en moi-même et m'écriai, en tendant les bras vers le derviche : « Sauve-moi de l'aveuglement, ô mon frère ! » mais je n'obtins aucune réponse. Et il fut sourd à mes supplications et à mes cris, et je l'entendis qui mettait les chameaux en marche, et qui s'éloignait, emportant ce qui avait été mon lot et ma destinée.

Alors moi, je me laissai tomber sur le sol, et restai anéanti pendant un long espace de temps. Et je serais certainement mort de douleur et de confusion, à cette place, si une caravane qui, le lendemain, revenait de Bassra ne m'eût recueilli et ramené à Baghdad.

Et depuis lors, après avoir vu passer à portée de ma main la fortune et la puissance, je me vis réduit à cet état de mendiant sur les routes de la généro-

sité. Et le repentir de mon avidité et de mon abus des bienfaits du Rétributeur entra dans mon cœur, et, pour me punir moi-même, je m'imposai ce traitement d'un soufflet de la main de toute personne qui me ferait l'aumône.

Et telle est mon histoire, ô émir des Croyants. Et je te l'ai racontée, sans rien cacher de mon impiété et de la bassesse de mes sentiments. Et me voici prêt à recevoir un soufflet de la main de chacun des honorables assistants, bien que cela ne soit point un châtiment suffisant. Mais Allah est miséricordieux infiniment!

Lorsque le khalifat eut entendu cette histoire de l'aveugle, il lui dit : « O Baba-Abdallah, certes! ton crime est un grand crime, et l'avidité de ton œil est une impardonnable avidité! Mais je pense que ton repentir et ton humilité devant le Miséricordieux t'ont déjà valu la rémission. Et c'est pourquoi je veux que désormais, pour ne point te voir subir ce traitement public que tu t'es imposé, ta vie soit assurée sur mon trésor. Et, en conséquence, le vizir du trésor te donnera chaque jour dix drachmes de ma monnaie, pour ta subsistance. Et qu'Allah t'ait en Sa miséricorde! » Et il ordonna que la même somme fût également versée au maître d'école estropié à la bouche fendue. Et il garda auprès de lui, pour les traiter suivant leur rang, avec toute la magnificence dont il était coutumier, le jeune homme maître de la jument blanche, le cheikh Hassân et le cavalier derrière qui on jouait des airs indiens et chinois.

— Mais ne crois point, ô Roi fortuné, continua Schahrazade, que cette histoire soit comparable de près ou de loin à celle de LA PRINCESSE SULEIKA ! » Et, le roi Schahriar ne connaissant pas cette histoire, Schahrazade dit :

HISTOIRE DE LA PRINCESSE SULEIKA

Il m'est revenu, ô Roi du temps, qu'il y avait sur le trône des khalifats, à Damas, un roi d'entre les Ommiades qui avait comme vizir un homme doué de sagesse, de savoir et d'éloquence, lequel, ayant lu les livres des anciens et les annales et les œuvres des poètes, avait retenu ce qu'il avait lu et savait, quand il fallait, raconter à son maître les histoires qui rendent la vie agréable et le temps délectable. Or, un jour d'entre les jours, comme il voyait que le roi, son maître, avait quelque ennui, il résolut de le distraire, et lui dit : « O mon seigneur, tu m'as souvent interrogé sur les événements de ma vie, et sur ce qui m'était arrivé avant que je devinsse ton esclave et le vizir de ta puissance. Et jusqu'à présent je me suis toujours récusé, dans la crainte de paraître importun ou atteint de suffisance, et j'ai préféré te raconter ce qui était arrivé à d'autres que moi. Mais aujourd'hui je veux, bien que la bienséance nous interdise de nous citer nous-mêmes, te parler de l'aventure singulière qui marqua toute ma vie,

et grâce à laquelle je dois d'être parvenu jusqu'au seuil de ta grandeur. » Et, voyant que son maître était déjà plein d'attention, il raconta ainsi son histoire, disant :

« Je suis né, ô mon seigneur et la couronne sur ma tête, dans cette ville bienheureuse de Damas, d'un père qui se nommait Abdallah, et qui était l'un des marchands les plus estimables de tout le pays de Scham. Et rien ne fut épargné pour mon éducation, car je reçus les leçons des maîtres les plus versés dans l'étude de la théologie, de la jurisprudence, de l'algèbre, de la poésie, de l'astronomie, de la calligraphie, de l'arithmétique et des traditions de notre foi. Et l'on m'apprit également toutes les langues qui se parlent dans le domaine de ta souveraineté, d'une mer à l'autre mer, afin que si je parcourais un jour le monde, par amour du voyage, cela pût me servir dans les pays des hommes. Et c'est ainsi que j'appris, outre tous les dialectes de notre langue, le parler des Persans, des Grecs, des Tatars, des Kurdes, des Indiens et des Chinois. Et mes maîtres surent m'enseigner tout cela d'une telle manière que je retins tout ce que j'appris, et que l'on me citait en exemple aux écoliers rétifs...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME NUIT

La petite Doniazade se leya du tapis où elle était blottie et embrassa sa sœur et lui dit : « O Schahrazade, de grâce ! hâte-toi de nous raconter l'histoire que tu as commencée, et qui est celle de la princesse Suleika. » Et Schahrazade dit : « De tout cœur amical et comme hommage dû à ce Roi doué de bonnes manières. » Et elle dit :

Le vizir du roi de Damas continua de la sorte l'histoire qu'il racontait à son maître :

Lorsque, ô mon seigneur, j'eus appris, grâce aux leçons de mes maîtres, toutes les sciences de mon temps, ainsi que les dialectes de notre langue et le parler des Persans, des Grecs, des Tatars, des Kurdes, des Indiens et des Chinois, et que, grâce à la méthode excellente de mes maîtres, j'eus retenu tout ce que j'avais appris, mon père, tranquillisé sur mon sort, vit sans amertume s'approcher pour lui le moment écrit pour le terme de la vie de chaque créature. Et, avant que de trépasser dans la miséricorde de son Seigneur, il m'appela près de lui et me dit : « O mon fils, voici que la Séparatrice va couper le lien de ma vie, et tu vas demeurer sans tête directrice dans la mer des événements. Mais je me console de te laisser seul, en songeant que tu sauras, grâce à l'éducation que tu as reçue, hâter l'approche de la destinée favo-

rable. Toutefois, ô mon enfant, nul d'entre les fils d'Adam ne peut savoir ce que lui réserve le sort, et nulle précaution ne peut prévaloir contre les arrêts du Livre de la Destinée. Si donc, ô mon fils, un jour vient où le temps se tourne contre toi et que ta vie devienne noire, tu n'as qu'à aller dans le jardin de cette maison, et à te suspendre à la branche maîtresse du vieil arbre que tu connais. Et cela te délivrera ! »

Et mon père, ayant prononcé ces paroles étranges, mourut dans la paix du Seigneur, sans avoir eu le temps de m'en dire plus long ou de revenir sur un tel conseil. Et moi, pendant toute la durée des funérailles et des jours de deuil, je ne manquai pas de réfléchir sur ces paroles si singulières de la part de l'homme sage et craignant Allah qu'avait été mon père durant toute sa vie. Et je me demandais sans cesse : « Comment se fait-il que mon père m'ait conseillé, contre les préceptes du Saint Livre, de me donner la mort par pendaison, en cas de revers, plutôt que de me fier à la sollicitude du Maître des créatures? C'est là une chose qui dépasse l'entendement. »

Puis, peu à peu, le souvenir de ces paroles s'effaça en moi, et, comme j'aimais le plaisir et la dépense, je ne tardai pas, dès que je me vis à la tête de l'héritage considérable qui était mon lot, à me livrer à tous mes penchants. Et je vécus plusieurs années au sein de la folie et des prodigalités, si bien que je finis par manger tout mon patrimoine, et qu'un jour je me réveillai nu comme au sortir du sein de ma mère. Et je me dis, en me mordant les doigts : « O

Hassân, fils d'Abdallah, te voilà réduit à la misère par ta faute et non par la traîtrise du temps. Et il ne te reste plus, pour tout bien, que cette maison avec ce jardin. Et tu vas être obligé de les vendre, pour subsister quelque temps encore. Après quoi tu seras réduit à la mendicité, car tes amis t'abandonneront, et nul n'accordera de crédit à quelqu'un qui a ruiné sa maison avec ses propres mains ! »

Et je me souvins alors des paroles dernières de mon père, que je trouvai, cette fois, judicieuses, en me disant : « Certes ! il vaut mieux mourir par pendaison que de demander l'aumône sur les chemins ! »

Et, pensant ainsi, je pris une grosse corde, et descendis au jardin. Et, résolu à me pendre, je me dirigeai vers l'arbre en question, je cherchai la branche maîtresse, et l'ayant atteinte, en mettant deux grosses pierres au pied du vieil arbre, j'y attachai la corde par un bout. Et je fis avec l'autre bout un nœud coulant que je me passai au cou ; et, demandant pardon à Allah de mon acte, je m'élançai en l'air de dessus les deux pierres. Et déjà je me balançais étranglé, quand la branche, cédant sous mon poids, craqua et se détacha du tronc. Et je tombai sur le sol avec elle, avant que la vie eût quitté mon corps.

Et, lorsque je fus revenu de la sorte d'évanouissement où j'étais, et que j'eus compris que je n'étais pas mort, je fus très mortifié d'avoir dépensé un tel effort de volonté pour aboutir à cet échec final. Et déjà je me levais pour répéter mon acte criminel, quand je vis un caillou tomber de l'arbre, et je m'aperçus que ce caillou brûlait sur le sol comme un charbon ardent. Et, à ma grande surprise, je

remarquai que, là où ma chute venait d'avoir lieu, le sol était jonché de ces cailloux brillants, et qu'il en tombait encore de l'arbre, précisément de l'endroit même d'où la branche s'était détachée. Et je remontai sur les deux grosses pierres, et je regardai de plus près la cassure. Et je vis, qu'à cet endroit, il y avait, non point un plein mais un creux, et que du creux s'échappaient de ces cailloux qui étaient des diamants, des émeraudes et d'autres pierres de toutes les couleurs.

A cette vue, ô mon seigneur, je compris la véritable signification des paroles de mon père, et je me les rappelai dans leur vraie valeur, en me souvenant que mon père, loin de m'avoir conseillé de me pendre, m'avait conseillé simplement de me suspendre à cette branche maîtresse de l'arbre, sachant par avance qu'elle céderait sous mon poids et mettrait à découvert le trésor qu'il avait lui-même enfoui à mon intention, en prévision des mauvais jours, dans le tronc évidé du vieil arbre.

Et, le cœur dilaté de joie, je courus chercher une hache dans la maison, et j'agrandis la cassure. Et je trouvai que tout le tronc immense du vieil arbre était creusé, et qu'il était rempli jusqu'à la base de rubis, de diamants, de turquoises, de perles, d'émeraudes, et de toutes les espèces de gemmes terrestres et marines.

Alors, moi, après avoir glorifié Allah pour ses bienfaits et béni en mon cœur la mémoire de mon père, dont la sagesse avait prévu mes folies et m'avait réservé ce salut inespéré, je détestai ma vie ancienne et mes habitudes de débauche et de prodigalité, et je résolus de devenir un homme de dignité et de pon-

dération. Et, pour commencer, je ne voulus point vivre plus longtemps dans une ville qui avait été témoin de mes extravagances, et résolus de m'en aller vers le royaume de Perse, où m'attirait d'une attraction invincible la fameuse ville de Schiraz, dont j'avais souvent entendu mon père s'entretenir comme d'une ville où étaient réunies toutes les élégances de l'esprit et toutes les douceurs de la vie. Et je me dis : « O Hassân, dans cette ville de Schiraz, tu t'installeras comme marchand de pierreries, et tu feras la connaissance des hommes les plus délicieux de la terre. Et, comme tu sais parler le persan, cela ne te sera d'aucune difficulté ! »

Et je fis immédiatement ce que j'avais résolu de faire. Et Allah m'écrivit la sécurité, et, après un long voyage, j'arrivai sans encombre dans la ville de Schiraz, où régnait alors le grand roi Sabour-Schah.

Et je descendis dans le khân le mieux tenu de la ville, où je louai une belle chambre. Et, sans prendre le temps de me reposer, je changeai mes habits de voyage contre des vêtements neufs et fort beaux, et allai me promener à travers les rues et les souks de cette ville splendide.

Or, comme je venais de sortir de la grande mosquée en porcelaine, dont la beauté avait ému mon cœur et m'avait jeté dans l'extase de la prière, j'aperçus un vizir d'entre les vizirs du roi Sabour-Schah qui venait de mon côté. Et il m'aperçut également, et s'arrêta devant moi, me contemplant comme si j'étais un ange. Puis il m'aborda et me dit : « O le plus beau des adolescents, de quel pays es-tu ? Car je vois, à ton habit que tu es étranger à

notre ville ! » Et je répondis, en m'inclinant : « Je suis de Damas, ô mon maître, et je suis venu à Schiraz pour m'éduquer auprès de ses habitants ! » Et le vizir, en entendant mes paroles, se dilata considérablement, et me serra dans ses bras, et me dit : « O les belles paroles de ta bouche, ô mon fils ! Quel âge as-tu ? » Et je répondis : « Ton esclave est dans sa seizième année ! » Et il se dilata encore davantage, car il descendait des compagnons de Loth, et me dit : « C'est le bel âge, ô mon enfant ! c'est le bel âge. Et si tu n'as rien de mieux à faire, viens avec moi au palais, et je te présenterai à notre roi qui aime les beaux visages, et qui te nommera parmi ses chambellans. Et certes ! tu seras la gloire des chambellans et leur couronne. » Et je lui dis : « Sur ma tête et sur mon œil, et j'écoute et j'obéis ! »

Alors il me prit par la main. Et nous fîmes route ensemble, en nous entretenant de choses et d'autres. Et il s'étonnait énormément de m'entendre parler le persan, langue qui n'était pas la mienne, avec aisance et pureté. Et il s'émerveillait de ma mine et de mon élégance. Et il me disait : « Par Allah ! si tous les jeunes gens de Damas sont comme toi, cette ville est une région du paradis, et la portion du ciel au-dessus de Damas est le paradis même ! » Et nous arrivâmes de la sorte au palais du roi Sabour-Schah, auprès duquel il m'introduisit, et qui, en effet, sourit à mon visage, et me dit : « Que le visage de Damas soit le bienvenu dans mon palais ! » Et il me dit : « Comment t'appelles-tu, ô bel adolescent ? » Et je répondis : « Ton esclave Hassân, ô roi du temps ! » Et, de m'avoir entendu parler de la

sorte, il se dilata et s'épanouit, et me dit : « Nul nom n'a jamais mieux convenu à un pareil visage, ô Hassân ! » Et il ajouta ; « Je te nomme mon chambellan, afin que mes yeux se réjouissent chaque matin de ta vue ! » Et moi je baisai la main du roi, et le remerciai de la bonté qu'il me témoignait. Et le vizir m'emmena et me fit quitter mes habits, et me revêtit lui-même d'un habillement de page. Et il me donna la première leçon de tenue, dans nos fonctions de chambellan. Et je ne savais comment lui exprimer ma gratitude pour toutes ses attentions. Et il me prit sous sa protection. Et je devins son ami. Et, de leur côté, tous les autres chambellans, qui étaient jeunes et fort beaux, devinrent mes amis. Et ma vie s'annonçait délicieuse dans ce palais, qui déjà me donnait tant de joie et me promettait tant de plaisirs délicats.

Or, jusqu'à présent, ô mon seigneur, la femme n'avait été pour rien du tout dans ma vie. Mais elle devait bientôt y faire son apparition. Et, avec elle, dans ma vie devait entrer la complication...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Or, jusqu'à présent, ô mon seigneur, la femme

n'avait été pour rien du tout dans ma vie. Mais elle devait bientôt y faire son apparition. Et, avec elle, dans ma vie devait entrer la complication.

En effet, je dois me hâter de te dire, ô mon seigneur, que mon protecteur m'avait dit, dès le premier jour : « Sache, ô mon chéri, qu'il est défendu à tous les chambellans des douze chambres, de même qu'à tous les dignitaires du palais, officiers et gardes, de se promener la nuit dans les jardins du palais après une certaine heure. Car, à partir de cette heure, les jardins sont réservés aux seules femmes du harem, afin qu'elles puissent y venir respirer l'air et causer entre elles. Et si quelqu'un, pour son malheur, est surpris dans le jardin, à cette heure-là, il risque sa tête. » Et moi, je m'étais bien promis de ne jamais courir ce risque-là.

Or, un soir, la fraîcheur aidant et la douceur de l'air, je me laissai gagner par le sommeil, sur un banc des jardins. Et je ne sais combien de temps je demeurai assoupi. Et, dans mon sommeil, j'entendais des voix de femmes qui disaient : « O ! c'est un ange ! c'est un ange ! c'est un ange ! O ! qu'il est beau ! qu'il est beau ! qu'il est beau ! » Et je me réveillai soudain. Et je ne vis rien que l'obscurité. Et je compris que je venais de faire un rêve. Et je compris également que si j'étais surpris à cette heure dans les jardins, je risquais fort de perdre ma tête, malgré tout l'intérêt que j'inspirais au roi et à son vizir. Et, affolé à cette idée, je me levai vivement sur mes deux pieds pour courir au palais avant qu'on m'eût aperçu en ces lieux prohibés. Mais voici qu'une voix de femme sortit tout à coup de l'ombre

et du silence, qui me disait, toute rieuse de timbre : « Pour où? pour où, ô beau réveillé? » Et moi, plus ému que si j'étais poursuivi par tous les gardes du harem, je voulus livrer mes jambes au vent, ne songeant qu'à arriver au palais. Mais avant que j'eusse fait quelques pas, je vis, au détour d'une allée, apparue sous la lune qui sortait de dessous un nuage, une dame de beauté et de blancheur, debout devant moi et souriante, avec deux grands yeux de gazelle amoureuse. Et son port était majestueux, comme royale était son attitude. Et la lune qui brillait dans le ciel d'Allah était moins brillante que son visage.

Et moi, devant cette apparition descendue sans doute du paradis, je ne pus faire autrement que de m'arrêter. Et, plein de confusion, je baissai les yeux, et me tins dans l'attitude de la déférence. Et elle me dit de sa voix gentille : « Où allais-tu si vite, ô lumière de l'œil? Et qui peut t'obliger à courir ainsi? » Et je répondis : « O dame! si tu es de ce palais, tu ne peux ignorer les raisons qui me poussent à m'éloigner si précipitamment de ces lieux. Tu dois savoir, en effet, qu'il est défendu aux hommes de s'attarder dans les jardins, passé une certaine heure, et qu'il y va de la perte de la tête de contrevenir à cette défense. Laisse-moi donc, de grâce! m'éloigner avant que les gardes m'aperçoivent. » Et la jeune dame, continuant à rire, me dit : « O brise du cœur, tu t'avises un peu tard de te retirer! L'heure dont tu parles est passée depuis longtemps. Et tu ferais bien mieux, au lieu de chercher à te sauver, de passer ici le reste de ta nuit, qui sera pour toi une nuit bénie, une nuit de blancheur! » Mais moi, plus ému

et plus tremblant que jamais, je ne songeais qu'à la fuite, et je me lamentais, disant : « O ma perte sans recours ! O fille des gens de bien, ô ma maîtresse, qui que tu sois, n'occasionne pas ma mort par l'attrait de tes charmes ! » Et je voulus m'échapper. Mais elle m'en empêcha, en étendant le bras gauche, et, de sa main droite, elle rejeta complètement son voile, et me dit, en cessant de rire : « Regarde-moi donc, jeune insensé, et dis-moi si, tous les soirs, tu en peux rencontrer de plus belles ou de plus jeunes que moi ? J'ai à peine dix-huit ans, et nul homme ne m'a touchée. Quant à mon visage, qui n'est point laid à regarder, nul jusqu'à toi n'a pu se flatter de l'avoir entrevu. Tu m'outragerais donc violemment si tu cherchais davantage à me fuir. » Et je lui dis : « O ma souveraine, certes ! tu es la pleine lune de la beauté, et quoique la nuit jalouse dérobe à mes yeux une partie de tes charmes, ce que j'en découvre suffit pour mon enchantement ! Mais, je t'en supplie, mets-toi un instant dans ma situation, et tu verras combien triste elle est et délicate. » Et elle répondit : « Je conviens avec toi, ô noyau du cœur, que délicate est, en effet, ta situation, mais sa délicatesse ne provient point du danger que tu cours, mais de l'objet même qui l'occasionne. Car tu ne sais point qui je suis, ni quel est mon rang dans le palais ! Et pour ce qui est du danger que tu cours, il serait réel pour tout autre que pour toi, puisque je te prends sous ma sauvegarde et ma protection. Dis-moi donc ton nom, qui tu es, et quelles sont tes fonctions au palais. » Et je répondis : « O ma maîtresse, je suis Hassân de Damas, le nouveau chambellan du roi

Sabour-Schah et le favori du vizir du roi Sabour-Schah. » Et elle s'écria : « Ah ! c'est toi le bel Hassân qui a renversé la cervelle du descendant de Loth ! O mon bonheur de t'avoir cette nuit, pour moi seule, ô mon chéri ! Viens, mon cœur, viens ! Et cesse d'empoisonner des moments de douceur et de grâce par de pénibles réflexions ! »

Et, ayant ainsi parlé, la belle adolescente m'attira de force contre elle, et frotta son visage contre le mien, et appliqua ses lèvres sur mes lèvres, avec passion. Et moi, ô mon seigneur, bien que ce fût là première fois qu'une telle aventure m'arrivât, je sentis à ce contact vivre furieusement en moi l'enfant de son père, et, ayant embrassé avec transport l'adolescente en pâmoison, je retirai l'enfant et le présentai vers le nid. Mais, à sa vue, au lieu de se mouvementer en s'allumant, l'adolescente se désenlaça soudain et me repoussa rudement, en jetant un cri d'alarme. Et j'avais à peine eu le temps de rentrer l'enfant, qu'aussitôt je vis sortir d'un bosquet de roses dix adolescentes qui coururent à nous, en riant à mourir.

Et, à leur vue, ô mon seigneur, je compris qu'elles avaient tout vu et tout entendu, et que la jeune personne en question s'était amusée à mes dépens, et qu'elle ne s'était servie de moi que par moquerie, dans le but évident de faire rire ses compagnes. Et d'ailleurs, en un clin d'œil, toutes les jeunes filles étaient déjà autour de moi, rieuses, et bondissantes comme des biches apprivoisées. Et, au milieu de leurs éclats de rire, elles me regardaient avec des yeux allumés de malice et de curiosité, et disaient à celle qui m'avait

abordé : « O notre sœur Kaïria, que tu as excellé ! O que tu as excellé ! Qu'il était beau l'enfant ! et vif ! » Et une autre dit : « Et rapide ! » Et une autre dit : « Et irritable ! » Et une autre dit : « Et galant ! » Et une autre dit : « Et charmant ! » Et une autre dit : « Et grand ! » Et une autre dit : « Et bien portant ! » Et une autre dit : « Et véhément ! » Et une autre dit : « Et surprenant ! » Et une autre dit : « Un sultan ! »

Et là-dessus, elles se mirent à faire de longs éclats de rire, tandis que moi j'étais à la limite de la gêne et de la confusion. Car, de ma vie, ô mon seigneur, je n'avais regardé une femme au visage, ni ne m'étais trouvé dans la société des femmes. Et celles-là étaient d'une effronterie et d'une audace qui n'avaient point d'exemple dans les annales de l'impudicité. Et je restai là, au milieu de leur délire, déconcerté, honteux et le nez allongé jusqu'à mes pieds, comme un sot.

Mais soudain, du bosquet des roses, sortit, comme la lune à son lever, une douzième adolescente, dont l'apparition fit subitement cesser tous les rires et toutes les railleries. Et sa beauté était souveraine et faisait s'incliner sur son passage les tiges des fleurs. Et elle s'avança vers notre groupe, qui s'ouvrit à son approche ; et elle me regarda longuement et me dit : « Certes, ô Hassân de Damas, ton audace est une grande audace, et ton attentat sur la jeune dame que voici mérite le châtiment. Et, par ma vie ! quel dommage pour ta jeunesse et ta beauté ! »

Alors l'adolescente qui avait été la cause de toute cette aventure, et qui se nommait Kaïria, s'avança et

baisa la main de celle qui venait de parler ainsi, et lui dit : « O notre maîtresse Suleika, par ta vie précieuse ! pardonne-lui son mouvement de tout à l'heure, qui n'est que la preuve de son impétuosité. Et son sort est entre tes mains ! Nous faut-il donc l'abandonner ou lui porter secours, à ce bel assaillant, à ce perpétrateur d'attentats contre les jeunes filles vierges ! » Et celle qu'on nommait Suleika réfléchit un instant et répondit : « Eh bien, pour cette fois, nous lui pardonnons, puisque toi-même, qui as subi son attentat, intercèdes en sa faveur. Que sa tête soit sauve, et qu'il soit délivré du danger où il se trouve ! Et il faut même, pour qu'il se souvienne des jeunes filles qui l'ont délivré, que nous tâchions de lui rendre un peu plus agréable son aventure de cette nuit. Emmenons-le donc avec nous et faisons-le entrer dans nos appartements privés, qu'aucun homme jusqu'ici n'a violés de sa présence. » Et, ayant ainsi parlé, elle fit un signe à l'une des jeunes filles, ses compagnes, qui aussitôt disparut, légère, sous les cyprès, pour revenir au bout d'un instant, portant sur les bras un flot de soieries. Et elle développa à mes pieds ces soieries, qui composaient une robe charmante de femme ; et, à elles toutes, elles m'aidèrent à la passer par-dessus mes vêtements. Et, déguisé de la sorte, je me mêlai intimement à leur groupe. Et, à travers les arbres, nous gagnâmes les appartements privés.

Or, en entrant dans la salle des réceptions réservée au harem et tout en marbre ajouré et incrusté de perles et de turquoises, les jeunes filles me dirent à l'oreille que cette salle était celle où la fille

unique du roi avait pour habitude de recevoir ses visiteuses et ses amies. Et elles me révélèrent également que la fille unique du roi n'était autre que la princesse Suleika elle-même.

Et je remarquai qu'il y avait, au milieu de cette salle si belle et si nue, vingt grands carreaux de brocart disposés en rond sur le grand tapis. Et toutes les jeunes filles, qui n'avaient pas cessé un instant de me faire subrepticement des agaceries et de me jeter des coups d'œil flambants, allèrent s'asseoir en bon ordre sur ces carreaux de brocart, en m'obligeant à m'asseoir au milieu d'elles, tout contre la princesse Suleika elle-même, qui me regardait avec des yeux dont mon âme était transpercée.

Alors Suleika commanda les rafraîchissements, et six nouvelles esclaves, non moins belles et richement vêtues, parurent à l'instant, et commencèrent par nous offrir, sur des plateaux d'or, des serviettes de soie, tandis que dix autres les suivaient avec de grandes porcelaines, dont la vue à elle seule était déjà un rafraîchissement...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

... tandis que six autres les suivaient avec de

grandes porcelaines, dont la vue à elle seule était déjà un rafraîchissement. Et elles nous servirent les porcelaines qui contenaient des sorbets à la neige, du lait caillé, des confitures de cédrat, des tranches de concombre et des limons. Et la princesse Suleika se servit la première, et, avec la même cuiller d'or qu'elle avait portée à ses lèvres, elle m'offrit un peu de confiture et une tranche de cédrat, puis une nouvelle cuillerée de lait caillé. Puis la même cuiller circula plusieurs fois de main en main, si bien que toutes les jeunes filles se servirent de ces excellentes choses à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien dans les porcelaines. Et alors les esclaves nous présentèrent de fort belle eau dans des coupes de cristal.

Et l'entretien ne manqua pas de devenir aussi vif que si nous avions bu tous les ferments des vins. Et je m'étonnais de la hardiesse des discours sur les lèvres de ces jeunes filles, qui riaient aux éclats chaque fois que l'une d'elles avançait une plaisanterie forte et consistante sur le compte de l'enfant de son père, dont la vue les préoccupait outre mesure. Et la charmante Kaïria, contre qui avait été dirigé mon attentat, puisqu'il y avait attentat, ne me gardait plus aucune rancune, et s'était placée vis-à-vis de moi. Et elle me regardait en souriant, et me faisait comprendre par le langage des yeux qu'elle me pardonnait ma vivacité du jardin. Et moi, de mon côté, je levais les yeux sur elle de temps en temps, puis je les baissais vivement dès que je remarquais qu'elle avait la vue sur moi ; car, malgré tous les efforts que je faisais pour faire paraître quelque

assurance sur mon visage, je continuais à avoir, au milieu de ces extraordinaires jeunes filles, une contenance fort embarrassée. Et la princesse Suleika et ses compagnes, qui s'en apercevaient bien, tâchaient, de leur côté, par toutes sortes de moyens, de m'inspirer de la hardiesse. Et Suleika finit par me dire : « Quand donc, ô notre ami Hassân, ô Damasquin, vas-tu prendre un air libre et de l'aisance? Crois-tu que ces jeunes filles innocentes soient des mangeuses de chair humaine? Et ne sais-tu que tu ne cours aucun risque dans les appartements de la fille du roi, où jamais un eunuque n'osera pénétrer sans permission ? Oublie donc, pour un instant, que tu parles avec la princesse Suleika, et suppose-toi en séance de causerie avec de simples filles de petits marchands de Schiraz. Lève donc la tête, ô Hassân, et regarde au visage toutes ces jeunes et charmantes personnes. Et, les ayant examinées avec la plus grande attention, hâte-toi de nous dire, en toute franchise et sans craindre de nous offusquer, quelle est celle d'entre nous qui te plaît davantage ! »

Or, ces paroles de la princesse Suleika, ô roi du temps, au lieu de me donner du courage et de l'assurance, ne firent qu'augmenter mon trouble et mon embarras, et je ne sus que balbutier des paroles incohérentes, en sentant la rougeur de l'émotion me monter au visage. Et j'eusse voulu, à ce moment-là, que la terre s'entr'ouvrît et me dévorât. Et Suleika, voyant ma perplexité, me dit : « Je vois, ô Hassân, que je te demande là une chose qui te met dans l'embarras. Car, sans doute, tu crains qu'en

déclarant ta préférence pour l'une, tu ne déplaises à toutes les autres et les indisposes contre toi. Eh bien, tu as tort, si une telle crainte te noircit l'entendement. Sache, en effet, que moi et mes compagnes nous sommes tellement unies, et nous avons entre nous de tels liens de tendresse, qu'un homme, quoi qu'il fasse avec l'une de nous, ne saurait altérer nos sentiments mutuels. Chasse donc de ton cœur les craintes qui le font si prudent, examine-nous tout à ton aise, et si même tu désires que nous nous mettions toutes nues devant toi, dis-le sans réticence, et nous nous exécuterons sur nos têtes et nos yeux. Mais hâte-toi seulement de nous dire quelle est l'élue de ton choix. »

Alors moi, ô mon seigneur, je fis appel à ce qui m'était revenu de courage devant tous ces encouragements, et, quoique les compagnes de Suleika fussent parfaitement belles, et qu'il eût été bien difficile à l'œil le plus expert de faire la différence, et quoique, d'autre part, la princesse Suleika fût elle-même pour le moins aussi merveilleuse que ses jeunes filles, mon cœur désira ardemment celle qui, la première, l'avait fait battre si violemment dans le jardin, la sémillante et délicieuse Kaïria, la bien-aimée de l'enfant-de-son-père. Mais je me gardai bien, malgré tout le désir, de révéler ces sentiments qui, en dépit des paroles rassurantes de Suleika, risquaient fort d'attirer sur ma tête les ressentiments de toutes ces vierges. Et je me contentai, après les avoir examinées toutes avec la plus grande attention, de me tourner vers la princesse Suleika et de lui dire : « O ma maîtresse, je dois commencer

par te dire que je ne saurais comparer tes charmes à ceux de tes compagnes, car on ne compare point l'éclat de la lune avec le scintillement des étoiles. Et telle est ta beauté que les yeux ne sauraient avoir que pour elle des regards. » Et, en disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil d'intelligence à la délectable Kaïria, de façon à lui faire comprendre que seule la bienséance me dictait cette flatterie à l'égard de la princesse.

Et, lorsqu'elle eut entendu ma réponse, Suleika me dit, en souriant : « Tu as excellé, ô Hassân, bien que la flatterie soit apparente. Hâte-toi donc, maintenant que tu es plus libre de parler, de nous découvrir le fond de ton cœur, en nous disant quelle est celle, parmi toutes ces jeunes filles, qui te captive le plus ! » Et, de leur côté, les jeunes filles unirent leurs prières à celle de la princesse, pour me presser de leur révéler ma préférence. Et c'était, entre toutes, Kaïria qui se montrait la plus ardente à vouloir me faire parler, ayant déjà deviné mes secrètes pensées.

Alors moi, ô mon seigneur, ayant banni le reste de ma timidité, je cédai à toutes ces instances réitérées des jeunes filles et de leur maîtresse, je me tournai vers Suleika, et lui dis, en montrant d'un geste de ma main la jeune Kaïria : « O ma souveraine, c'est celle-ci même que je veux ! Oui, par Allah ! c'est vers l'aimable Kaïria que va mon plus grand désir. »

Or, je n'avais pas encore achevé de prononcer ces mots, que toutes les jeunes filles poussèrent ensemble de longs éclats de rire, sans que sur leurs visages épanouis parût le moindre indice de dépit. Et

je pensai en mon âme, en les regardant se pousser du coude et mourir de rire : « Quelle affaire prodigieuse est cette affaire ! Sont-ce là des femmes d'entre les femmes et des jeunes filles d'entre les jeunes filles ? Car depuis quand les créatures de ce sexe ont-elles acquis ce détachement et tant de vertu, pour ne pas se jalouser et se griffer le visage devant le succès de l'une de leurs semblables ! Par Allah ! les sœurs n'agiraient pas avec tant d'aménité et de désintéressement envers leurs sœurs. Voilà qui dépasse l'entendement. »

Mais la princesse Suleika ne me laissa pas longtemps plongé dans cette perplexité, et me dit : « La félicitation ! la félicitation, ô Hassân de Damas ! Par ma vie ! les jeunes gens de ton pays ont bon goût, œil fin et sagacité. Et je suis bien aise, ô Hassân, que tu aies donné la préférence à ma favorite Kaïria. C'est la préférée de mon cœur et la plus aimée. Et tu ne te repentiras pas de ton choix, ô vaurien ! D'ailleurs tu es loin de connaître tout le prix et toute la valeur de l'élue, car nous toutes, telles que nous sommes, nous ne pouvons guère prétendre à lui être, de près ou de loin, comparées pour les charmes, les perfections du corps et l'attrait de l'esprit. Et, en vérité, nous sommes ses esclaves, quoique les apparences pussent être trompeuses. »

Puis toutes, l'une après l'autre, se mirent à féliciter la charmante Kaïria, et à la plaisanter sur le triomphe qu'elle venait de remporter. Et elle fut loin d'être à court de répliques, et à chacune de ses compagnes elle fit la réponse qu'il fallait, tandis que j'étais à la limite de l'étonnement.

Après quoi, Suleïka ramassa près d'elle un luth, et le mit entre les mains de sa favorite Kaïria, en lui disant : « Ame de mon âme, il convient que tu fasses voir à ton amoureux un peu de ce que tu sais, afin qu'il ne pense pas que nous avons exagéré tes mérites. » Et la délectable Kaïria prit le luth des mains de Suleika, l'accorda et, après un prélude ravissant, chanta en sourdine, en s'accompagnant :

« *Je suis l'élève de l'amour. Il m'a enseigné les bonnes manières.*

Il a mis en mon âme des trésors que je réserve à ce jeune faon qui m'a percé le cœur

Avec les scorpions noirs de ses belles tempes.

Tant que je vivrai, j'aimerai le jouvenceau qu'a choisi mon cœur, car je suis fidèle à l'objet de mon amour.

O amoureux, lorsque vous avez choisi un objet aimable, aimez-le bien et jamais ne vous en séparez. Un objet qu'on perd ne se retrouve jamais.

Pour moi, j'aime ce jeune faon aux formes gracieuses dont le regard a pénétré mon cœur plus profondément que le tranchant d'une lame coupante.

La beauté a écrit sur son jeune front des lignes charmantes au sens concis.

Son regard de sorcellerie est si enchanteur qu'il fascine tous les cœurs par l'arc tendu où brillent ses flèches noires.

O toi, dont je ne pourrai plus me passer, et que je ne saurai remplacer dans mon intimité,

Viens au hammam avec moi. Les nards brûleront,

et leurs vapeurs empliront la salle. Et moi je chanterai sur ton cœur notre amour. »

Lorsqu'elle eut fini de chanter, elle tourna les yeux vers moi si tendrement, qu'oubliant soudain toute ma timidité et la présence de la fille du roi et de ses malicieuses compagnes, je me jetai aux pieds de Kaïria, transporté d'amour et à la limite du plaisir. Et de sentir le parfum qui s'exhalait de ses fins habits et la chaleur de sa chair sur moi, je fus dans une telle ivresse, que je la pris tout d'un coup dans mes bras, et me mis à la baiser partout où je pouvais, avec véhémence, tandis qu'elle se pâmait comme une tourterelle. Et je ne revins à la réalité qu'en entendant les grands éclats de rire que faisaient les jeunes filles, de me voir déchaîné comme un bélier à jeun depuis sa puberté...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGTIÈME NUIT

Elle dit :

... Et je ne revins à la réalité qu'en entendant les grands éclats de rire que faisaient les jeunes filles, de me voir déchaîné comme un bélier à jeun depuis sa puberté.

Là-dessus on se mit à manger et à boire et à dire des folies et à se faire par en dessous des caresses et des cajoleries, jusqu'à ce qu'une vieille esclave entrât, qui avertit la compagnie que le jour allait bientôt paraître. Et toutes ensemble répondirent : « O nourrice de notre maîtresse, ton avis est sur notre tête et nos yeux ! » Et Suleika se leva en me disant : « Il est temps, ô Hassân, d'aller se reposer. Et tu peux compter sur ma protection pour arriver à t'unir avec ton amoureuse, car je n'épargnerai rien pour te faire arriver à la satisfaction de tes désirs. Mais pour le moment, nous allons te faire sortir sans bruit du harem. »

Et elle dit quelques mots à l'oreille de sa vieille nourrice, qui me regarda un instant au visage, et me prit la main en me disant de la suivre. Et moi, après m'être incliné devant cette troupe de colombes, et avoir jeté un coup d'œil passionné à la délectable Kaïria, je me laissai conduire par la vieille, qui me mena dans plusieurs galeries, et, par mille détours, me fit arriver à une petite porte dont elle avait la clef. Et elle ouvrit cette porte. Et je me glissai au dehors, et m'aperçus que j'étais hors de l'enceinte du palais.

Or, déjà le jour était levé, et je me hâtai de rentrer au palais par la grande porte, ostensiblement, de façon à être aperçu par les gardes. Et je courus à ma chambre, où, dès que j'en eus franchi le seuil, j'aperçus mon protecteur, le vizir, descendant de Loth, qui m'attendait à la limite de l'impatience et de l'inquiétude. Et il se leva vivement en me voyant entrer, et me serra dans ses bras, et m'embrassa

tendrement, en me disant : « O Hassân, mon cœur était chez toi, et j'étais dans un grand émoi à ton sujet. Et je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, en songeant qu'étranger à Schiraz, tu courais des dangers nocturnes de la part des garnements qui infestent les rues. Ah ! mon chéri, où étais-tu, loin de moi? » Et moi je me gardai bien de lui raconter mon aventure ou de lui dire que j'avais passé la nuit avec des femmes, et me contentai simplement de lui répondre que j'avais fait la rencontre d'un marchand de Damas établi à Baghdad, qui venait de partir pour El Bassra avec toute sa famille, et qu'il m'avait retenu chez lui toute la nuit. Et mon protecteur fut bien obligé de me croire, et se contenta de pousser quelques soupirs et de me réprimander amicalement. Et voilà pour lui !

Quant à moi, je sentais mon cœur et mon esprit liés aux charmes de la délectable Kaïria, et je passai toute cette journée-là et toute la nuit à me rappeler les moindres circonstances de notre entrevue. Et, le lendemain, j'étais encore plongé dans mes souvenirs, quand un eunuque vint frapper à ma porte et me dit : « C'est bien ici qu'habite le seigneur Hassân de Damas, le chambellan de notre maître le roi Sabour-Schah ? » Et je répondis : « Tu es chez lui ! » Alors il embrassa la terre entre mes mains et se releva pour tirer de son sein un papier roulé qu'il me remit. Et il s'en alla comme il était venu.

Et moi, aussitôt, je dépliai le papier, et je vis qu'il contenait ces lignes, tracées d'une écriture compliquée : « Si le faon du pays de Scham vient » cette nuit, au clair de lune, promener sa souplesse

» parmi les branches, il rencontrera une jeune biche,
» en mal d'amour, toute pâmée déjà de son approche,
» qui lui dira, en son langage, combien en son cœur
» elle est émue d'avoir été l'élue, entre les biches de
» la forêt, et la préférée entre ses compagnes. »

Et, ô mon seigneur, à la lecture de cette lettre, je me sentis ivre sans vin. Car, bien que j'eusse compris, le premier soir, que la délectable Kaïria avait quelque penchant pour moi, je ne m'attendais guère à une telle preuve de son attachement. Aussi, dès que je pus maîtriser mon émotion, je me présentai chez mon protecteur le vizir et lui baisai la main. Et, l'ayant ainsi bien disposé en ma faveur, je lui demandai la permission d'aller voir un derviche de mon pays, récemment arrivé de la Mecque, qui m'avait invité à passer la nuit avec lui. Et, la permission m'en ayant été accordée, je rentrai chez moi et choisis, parmi mes pierreries, les plus belles émeraudes, les rubis les plus purs, les diamants les plus blancs, les perles les plus grosses, les turquoises les plus délicates et les saphirs les plus parfaits, et, avec un fil d'or, les disposai en chapelet. Et, dès que la nuit fut descendue sur les jardins, je me parfumai de musc pur, et gagnai sans bruit les bosquets, par la petite porte dissimulée dont je connaissais le chemin et que je trouvai ouverte à mon intention.

Et j'arrivai sous les cyprès, au pied desquels je m'étais laissé aller au sommeil, le premier soir, et j'attendis haletant la venue de la bien-aimée. Et l'attente brûlait mon âme, et le temps de notre entrevue me semblait devoir ne venir jamais. Et voici

que soudain, sous les rayons de la lune, une blancheur légère se mut parmi les cyprès, et la délectable Kaïria se montra devant mes yeux ravis. Et je me prosternai à ses pieds, le visage contre terre, sans pouvoir dire une parole, et je restai dans cet état jusqu'à ce que, de sa voix d'eau courante, elle m'eût dit : « O Hassân de mon amour, lève-toi, et, au lieu de ce silence tendre et passionné, donne-moi de vraies preuves de ton penchant pour moi ! Est-il possible, ô Hassân, que tu m'aies réellement trouvée plus belle et plus désirable que toutes mes compagnes, ces délicieuses jeunes filles, ces perles imperforées, et que même la princesse Suleika ! Il me faudrait l'entendre encore une seconde fois de ta bouche pour en croire mes oreilles. » Et, ayant ainsi parlé, elle se pencha vers moi et m'aida à me relever. Et moi je lui pris la main et la portai à mes lèvres passionnées, et lui dis : « O souveraine des souveraines, voici d'abord pour toi un chapelet de mon pays, dont tu égrèneras les grains durant les jours de ta vie heureuse, en te souvenant de l'esclave qui te l'a offert. Et, avec ce chapelet, don infime du pauvre, accepte aussi la déclaration d'un amour que je suis prêt à rendre licite devant le kâdi et les témoins. » Et elle me répondit : « Que je suis ravie de t'avoir inspiré tant d'amour, ô Hassân pour qui j'expose mon âme aux dangers de cette nuit. Mais, hélas ! je ne sais si mon cœur doit se réjouir de sa conquête, ou si je ne dois pas regarder notre rencontre comme le début des calamités et des malheurs de ma vie. » Et, ayant ainsi parlé, elle pencha sa tête sur mon épaule, tandis que des soupirs soule-

vaient sa poitrine. Et je lui dis : « O ma maîtresse, pourquoi, en cette nuit de blancheur, vois-tu le monde si noir devant ton visage ? Et pourquoi appeler sur ta tête les calamités, en ayant de tels faux pressentiments ? » Et elle me dit : « Fasse Allah, ô Hassân, que ces pressentiments soient faux ! Mais ne crois point que la crainte soit insensée qui vient, en ce moment de notre recontre tant désirée, troubler notre plaisir. Hélas ! mes alarmes ne sont que trop fondées. » Et elle se tut un moment, et me dit : « Sache, en effet, ô le plus aimé des amants, que la princesse Suleika t'aime secrètement, et qu'elle se dispose à t'avouer, d'un moment à l'autre, son amour. Or, toi, comment recevras-tu un tel aveu ? Et l'amour que tu dis avoir pour moi pourra-t-il tenir contre la gloire d'avoir pour amante la plus belle et la plus puissante des filles de rois ? » Mais moi je l'interrompis, pour m'écrier : « Oui, par ta vie ! ô délectable Kaïria, tu l'emporteras toujours en mon cœur sur la princesse Suleika ! Et plût à Allah que tu eusses une rivale encore plus redoutable, et tu verrais que rien ne saurait atteindre la constance de mon cœur asservi à tes charmes ! Et quand même le roi Sabour-Schah, père de Suleika, n'aurait point de fils pour lui succéder et laisserait le trône de Perse à celui qui serait devenu l'époux de sa fille, je te sacrifierais une telle destinée, ô la plus aimable des jeunes filles ! » Et Kaïria se récria, disant : « O infortuné Hassân, quel aveuglement est le tien ! Oublies-tu que je ne suis qu'une esclave au service de la princesse Suleika ? Si tu réponds par le refus à la déclaration de son amour, tu attires son ressenti-

ment sur ma tête et sur la tienne, et nous serons tous deux perdus sans recours. Il est donc préférable, dans notre propre intérêt, que tu cèdes à la plus puissante. C'est le seul moyen de salut. Et Allah mettra son baume sur le cœur des affligés. » Et moi, loin de me rendre à son conseil, je me sentis à la limite de l'indignation d'être seulement soupçonné assez pusillanime pour céder à de tels calculs, et je m'écriai, en serrant la délectable Kaïria dans mes bras : « O résumé des plus beaux dons du Créateur, ne torture pas mon âme par des discours si pénibles. Et, puisque le danger menace ta tête charmante, prenons la fuite ensemble vers mon pays. Là-bas se trouvent des déserts où nul ne saurait trouver nos traces. Et je suis, grâce au Rétributeur, assez riche pour te faire vivre dans les splendeurs, fût-ce au bout du monde habité ! »

A ces paroles, mon amie se laissa aller avec grâce dans mes bras, et me dit : « Eh bien, Hassân, je ne doute plus de ton affection, et veux te tirer de l'erreur où, volontairement, je t'avais induit dans le but de mettre à l'épreuve tes sentiments. Sache donc que je ne suis point celle que tu crois, je ne suis point Kaïria la favorite de la princesse Suleika. La princesse Suleika, c'est moi-même, et celle que tu croyais être la princesse Suleika est précisément ma favorite Kaïria. Et je n'ai édifié ce stratagème que pour être plus sûre de ton amour. D'ailleurs, tu vas aussitôt avoir la confirmation de mes paroles. »

Et, à ces mots, elle fit un appel, et, de l'ombre des cyprès, sortit celle que je croyais être la princesse Suleika, et qui était réellement la favorite

Kaïria. Et elle vint baiser la main de sa maîtresse, et s'inclina devant moi cérémonieusement. Et la délectable princesse me dit : « Maintenant, ô Hassân, que tu sais que je m'appelle Suleika et non point Kaïria, m'aimeras-tu autant, et auras-tu pour une princesse les mêmes sentiments tendres que tu avais pour une simple favorite de princesse? » Et moi, ô mon seigneur, je ne manquai point de faire la réponse qu'il fallait...'

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME NUIT

Elle dit :

... Et moi, ô mon seigneur, je ne manquai point de faire la réponse qu'il fallait, en disant à Suleika que je ne pouvais concevoir l'excès de mon bonheur ni par quel endroit j'avais pu mériter qu'elle daignât abaisser son regard jusqu'à l'esclave que j'étais, et, par là, rendre ma destinée plus enviable que celle des fils des plus grands rois. Mais elle m'interrompit, pour me dire : « O Hassân, ne t'étonne point de ce que je fais pour toi. Ne t'ai-je point vu endormi, une nuit, sous les arbres, à la clarté de la lune? Or, dès ce moment mon cœur fut subjugué par ta beauté, et je ne pus faire autrement

que de me donner à toi, sans contrarier les élans de mon cœur. »

Là-dessus, et pendant que l'aimable Kaïria se promenait non loin de nous pour surveiller les abords du lieu, nous laissâmes libre cours au fleuve de notre ardeur, sans que rien d'illicite, cependant, se passât. Et nous passâmes la nuit à nous embrasser et à nous entretenir tendrement, jusqu'à ce que la favorite vînt nous prévenir que le moment était venu de nous séparer. Mais avant que je quittasse Suleika, elle me dit : « O Hassân, que mon souvenir soit avec toi ! Je te promets de te faire bientôt connaître jusqu'à quel point tu m'es cher. »

Et, moi, je me jetai à ses pieds pour lui exprimer ma gratitude de toutes ses faveurs. Et nous nous séparâmes avec les larmes de la passion dans les yeux. Et je sortis des jardins, en faisant les mêmes détours que la première fois.

Or, le lendemain, de toute mon âme j'espérais un signe de ma bien-aimée qui me permît de compter sur un nouveau rendez-vous dans les jardins. Mais la journée passa sans m'apporter la réalisation de mon plus cher espoir. Et je ne pus fermer l'œil cette nuit-là, dans l'incertitude où j'étais sur le motif de ce silence. Et, le jour suivant, malgré la présence de mon protecteur, qui essayait de deviner la cause de mes préoccupations, et les paroles qu'il me disait pour me distraire, je voyais tout en noir devant mes yeux, et ne voulus toucher à aucune nourriture. Et, quand vint le soir, je descendis vers les jardins, alors que l'heure de la retraite n'était pas encore venue, et, à ma grande stupeur, je vis que tous les

bosquets étaient occupés par les gardes, et, me doutant de quelque grave événement, je me hâtai de remonter chez moi. Et, en y arrivant, je trouvai l'eunuque de la princesse qui m'attendait. Et il était tremblant et n'avait guère l'air rassuré de se trouver dans ma chambre, comme si de tous les coins allaient sortir des hommes armés pour le mettre en pièces. Et il me remit en hâte un rouleau de papier, semblable à celui qu'il m'avait déjà remis, et s'esquiva rapidement.

Et je dépliai le rouleau en question et lus ce qui suit : « Sache, ô noyau de la tendresse, que la jeune » biche a failli être surprise par les chasseurs, lors- » qu'elle eut quitté son gracieux faon. Et maintenant » elle est surveillée par les chasseurs qui occupent » toute la forêt. Prends donc bien garde d'essayer » d'aller, la nuit, au clair de lune, retrouver ta biche. » Mais plutôt mets-toi sur tes gardes, et préserve-toi » des embûches de nos persécuteurs. Et surtout ne te » laisse point aller au désespoir, quoi qu'il puisse ar- » river et quoi que tu puisses entendre ces jours-ci. » Et que ma mort elle-même ne te fasse point perdre » la raison, au point d'oublier la prudence. Ouassa- » lam ! »

A la lecture de cette lettre, ô roi du temps, mon anxiété et mes pressentiments furent à leur limite extrême, et je me laissai aller au torrent de mes tumultueuses pensées. Aussi, quand, le lendemain, le bruit se fut répandu dans le palais, ainsi qu'un battement d'aile de hibou, de la mort aussi soudaine qu'inexplicable de la princesse Suleika, ma douleur était déjà à son comble, et, sans un étonnement, je

tombai évanoui dans les bras de mon protecteur, ma tête précédant mes pieds.

Et je restai dans un état voisin de la mort, pendant sept jours et sept nuits, au bout desquels, grâce aux soins attentifs que me prodiguait mon protecteur, je revins à la vie, mais avec mon âme pleine de deuil et mon cœur pris définitivement du dégoût de vivre. Et, ne pouvant souffrir de rester plus longtemps dans ce palais assombri par le deuil de ma bien-aimée, je résolus de m'enfuir secrètement à la première occasion, pour m'enfoncer dans les solitudes où il n'y a, pour toute présence, que celle d'Allah et de l'herbe sauvage.

Et, dès que s'épaissirent les ténèbres de la nuit, je ramassai ce que je possédais de plus précieux en fait de diamants et de pierreries, en pensant : « Plût à la destinée que je fusse mort autrefois par pendaison, à la branche du vieil arbre, à Damas, dans le jardin de mon père, plutôt que de vivre désormais une vie de deuil et de douleur plus amère que la myrrhe! » Et je profitai d'une absence de mon protecteur pour glisser hors du palais et de la ville de Schiraz, demandant les solitudes, loin des contrées des hommes.

Et je marchai, sans discontinuer, toute cette nuit-là, et toute la journée suivante, lorsque, vers le soir, à une étape que je faisais sur le bord de la route, au pied d'un œil d'eau vive, j'entendis derrière moi le galop d'un cheval, et vis à quelques pas, déjà près de moi, un jeune cavalier dont le visage, éclairé par la rougeur du soleil à son couchant, m'apparut plus beau que celui de l'ange Radouân. Et il était vêtu d'habits splendides, comme n'en portent que

les émirs et les fils de rois. Et il me regarda, en me faisant, avec la main seulement, le salut de bienséance, sans prononcer les paroles consacrées du salam usuel entre musulmans. Et moi, lui ayant rendu, de la même manière, son salut, je pensai : « Quel dommage que ce merveilleux jeune homme soit un mécréant ! » Et, malgré tout, je l'invitai à se reposer et à faire boire son cheval, en lui disant : « Seigneur, que la fraîcheur du soir te soit propice, et que cette eau soit délicieuse à la fatigue de ton noble coursier. » Et il sourit, à ces paroles, et, sautant à terre, il attacha son cheval par la bride, près de l'œil d'eau, s'approcha de moi et, soudain, m'entoura de ses bras et me baisa avec une ardeur singulière. Et moi, surpris à la fois et charmé, je le regardai plus attentivement et poussai un grand cri, en reconnaissant en cet adolescent ma bien-aimée Suleika que je croyais sous la pierre du tombeau.

Et maintenant, ô mon seigneur, comment pourrais-je te dire le bonheur qui remplit mon âme, en retrouvant Suleika ? Ma langue deviendrait plutôt poilue, avant que je puisse te donner une idée de l'intensité de la joie qui remplit nos cœurs, en ces instants bienheureux. Qu'il me suffise de te dire qu'après que nous fûmes longtemps restés dans les bras l'un de l'autre, Suleika me mit au courant de tout ce qui s'était passé, pendant tous ces jours de ma douleur récente. Et je compris alors que, dénoncée au roi, son père, elle s'était vue en butte à une grande surveillance, et qu'alors, préférant tout à la vie qu'on lui faisait, elle avait simulé la mort, et, grâce à la complicité de sa favorite, avait pu s'é-

chapper du palais, surveiller tous mes mouvements, me suivre de loin et, qu'ainsi, sûre désormais de mon amour, elle voulait vivre avec moi, loin des grandeurs, et se consacrer entièrement à faire mon bonheur. Et alors, nous passâmes notre nuit dans les délices partagées, sous l'œil du ciel. Et, le lendemain, nous montâmes ensemble sur le même cheval, et nous prîmes la route qui conduisait à mon pays. Et Allah nous écrivit la sécurité, et nous arrivâmes en bonne santé à Damas, où la destinée me mit en ta présence, ô roi du temps, et me fit devenir le vizir de ta puissance. Et telle est mon histoire. Et Allah est plus savant ! »

— Mais ne crois point, ô Roi fortuné, continua Schahrazade, que cette histoire de la princesse Suleika puisse être comparée à la moindre des histoires tirées des SÉANCES CHARMANTES DE L'ADOLESCENCE NONCHALANTE.

Et, sans donner le temps au roi Schahriar de donner son avis sur l'histoire de la princesse Suleika, elle dit :

OF T
ABIAT

LES SÉANCES CHARMANTES DE L'ADOLESCENCE NONCHALANTE

LE JEUNE GARÇON A LA TÊTE DURE ET SA SŒUR AU PETIT PIED

Il est raconté — mais Allah est plus savant — qu'il y avait, dans un village d'entre les villages d'un pays d'entre les pays, un homme honnête et soumis à la volonté du Très-Haut, qui avait une épouse excellente et craignant le Tout-Puissant, et dont il avait eu — grâce à la bénédiction — deux enfants, un garçon et une fille. Et le garçon était né avec une tête volontaire et dure, et la fille avec une âme douce et de délicieux petits pieds. Et quand les deux enfants eurent atteint un certain âge, leur père mourut. Mais, à l'heure de mourir, il avait appelé son épouse et lui avait dit : « O une telle, je te recommande tout particulièrement de veiller sur notre fils, la prunelle de notre œil, de ne point le gronder quoi qu'il fasse, de ne jamais le contredire quoi qu'il dise, et surtout de le laisser toujours agir comme il veut,

dans n'importe quelle circonstance de sa vie — puisse-t-elle être longue et prospère! » Et, son épouse lui ayant fait cette promesse, en pleurant, il était mort heureux et ne souhaitant rien de plus.

Et la mère ne manqua pas de se conformer à la recommandation dernière de son époux, le défunt. Et, au bout d'un certain temps, elle se coucha pour mourir — Allah seul est l'éternel vivant! — et appela sa fille, la sœur du garçon, et lui dit : « Ma fille, sache que ton défunt père — qu'il soit dans la miséricorde du Clément! — m'a fait jurer, en mourant, de ne jamais contrarier les volontés de ton frère. Or, jure-moi à ton tour, afin que je meure tranquille, que tu suivras cette recommandation! » Et la jeune fille en fit le serment à sa mère qui mourut contente, dans la paix de son Seigneur.

Or, dès que la mère fut enterrée, le jeune garçon alla trouver sa sœur et lui dit : « Écoute, ô fille de mon père et de ma mère! Je veux, à l'heure et à l'instant, réunir dans la maison tout ce que possède notre main, en fait de meubles, de récoltes, de buffles, de chèvres, et, en un mot, tout ce que nous a laissé notre père, et brûler le contenant avec le contenu. » Et la jeune fille, pleine de stupeur, ouvrit de grands yeux, et s'écria, oubliant la recommandation : « O mon chéri, mais si tu fais cela, qu'allons-nous devenir? » Et il répondit : « C'est comme ça! » Et il fit ce qu'il avait dit. Ayant tout entassé dans la maison, il y mit le feu. Et tout flamba, l'avoir avec le fonds. Et le jeune garçon, s'étant aperçu que sa sœur avait réussi à cacher différents objets chez les voisins, pour les sauver du désastre, se mit à la recherche de

ces maisons et les trouva, en suivant les traces des petits pieds de sa sœur. Et, les ayant trouvées, il les fit flamber, l'une après l'autre, contenant et contenu. Mais les propriétaires, l'œil hagard, s'armèrent de fourches et se mirent à la poursuite du frère et de la sœur, pour les tuer. Et la jeune fille, mourante de peur, lui dit : « Tu vois, ô mon frère, ce que tu as fait ! Sauvons-nous ! ah, sauvons-nous ! » Et ils prirent ensemble la fuite, livrant leurs jambes au vent.

Et ils coururent pendant un jour et une nuit, et réussirent à échapper de la sorte à ceux qui voulaient leur mort. Et ils arrivèrent à une belle propriété, où des laboureurs faisaient la moisson. Et, pour vivre, ils s'offrirent tous deux comme aides ; et, sur leur bonne mine, ils furent acceptés.

Or, quelques jours après, le jeune garçon s'étant vu seul à la maison avec les trois enfants du chef, leur fit mille caresses pour les apprivoiser, et leur dit : « Allons sur l'aire jouer au jeu du battage des grains ! » Et ils allèrent, tous les quatre, en se tenant par les mains, sur l'aire en question. Et le jeune garçon, pour commencer le jeu, se fit grain, le premier, et les enfants s'amusèrent à le battre, mais, toutefois, sans lui faire de mal, juste assez pour que le jeu comptât. Et ce fut à leur tour de devenir grains. Et ils se firent grains. Et le jeune garçon les battit, en tant que grains. Et il les battit si bien, qu'ils en devinrent une pâtée. Et ils moururent sur l'aire. Et voilà pour eux !

Mais pour ce qui est de la jeune fille, sœur du garçon, lorsqu'elle se fut aperçue de l'absence de son frère, elle pensa bien qu'il devait être en train de

commettre quelque action destructive. Et elle se mit à sa recherche, et finit par le trouver qui achevait d'aplatir les trois enfants, fils du propriétaire. Et, ayant vu cela, elle lui dit : « Vite, sauvons-nous, ô mon frère, vite, sauvons-nous ! Voilà encore ce que tu as fait ! Nous étions pourtant fort bien dans cette propriété ! Mais vite, sauvons-nous ! sauvons-nous ! » Et, l'ayant saisi par la main, elle l'obligea à prendre la fuite avec elle. Et, comme cela était dans sa pensée, il se laissa entraîner. Et ils partirent. Et quand le père des enfants fut rentré à la maison et, qu'ayant cherché ses enfants, il les eut retrouvés en pâtée sur l'aire, et qu'il eut appris la disparition du frère et de la sœur, il s'écria, en se tournant vers ses gens : « Il nous faut courir sus à ces deux méchants qui ont reconnu nos bienfaits et l'hospitalité en tuant mes trois enfants ! » Et ils s'armèrent terriblement de flèches et de gourdins, et poursuivirent le frère et la sœur, en prenant les mêmes sentiers qu'eux. Et, à la tombée de la nuit, ils arrivèrent à un arbre très grand et très haut, au pied duquel ils se couchèrent, pour attendre le jour.

Or, le frère et la sœur s'étaient précisément cachés au sommet de cet arbre. Et, à leur réveil, à l'aube, ils virent au pied de l'arbre tous les hommes qui les poursuivaient, et qui dormaient encore. Et le jeune garçon dit à sa sœur, en lui montrant le chef, père des trois enfants : « Tu vois ce grand-là qui dort? Eh bien, je vais satisfaire mes besoins sur sa tête ! » Et la sœur se donna, dans sa terreur, un coup du revers de la main sur la bouche, et lui dit : « O notre perte sans recours ! Ne fais pas cela, ô mon

chéri. Ils ne savent pas encore que nous sommes cachés au-dessus de leur tête, et, si tu restes tranquille, ils s'en iront et nous serons délivrés! » Mais il dit : « Non! » Et il ajouta : « Il faut que je fasse mes besoins sur la tête de ce grand! » Et il s'accroupit sur la plus haute branche, et pissa, et laissa tomber ses excréments sur la tête et le visage du chef, qui en fut inondé.

Tout cela!

Et l'homme, en sentant ces choses, se réveilla en sursaut, et aperçut, sur le sommet de l'arbre, le jeune garçon qui s'essuyait avec les feuilles, tranquillement. Et, à l'extrême limite de la fureur, il saisit son arc et décocha ses flèches sur le frère et la sœur. Mais comme l'arbre était très haut, les flèches ne les atteignaient pas, s'arrêtaient dans les branches. Alors il réveilla ses gens et leur dit : « Abattez cet arbre! » Et la jeune fille, en entendant ces mots, dit au jeune garçon, son frère : « Tu vois! Nous sommes perdus! » Il demanda : « Qui te l'a dit? » Elle répondit : « O notre supplice, à cause de ce que tu as fait! » Il dit : « Nous ne sommes pas encore entre leurs mains! »

Et, au même moment, un grand oiseau rokh, qui les avait vus en passant par là, fondit sur eux et les emporta tous deux dans ses serres. Et il s'envola avec eux, tandis que l'arbre s'abattait sous les coups de hache, et que le chef, leurré, éclatait de rage et de fureur concentrées.

Quant à l'oiseau rokh, il continuait à s'élever dans les airs, en tenant dans ses serres le frère et la sœur. Et déjà il se disposait à aller les déposer quelque

part sur la terre ferme, attendant pour cela qu'il eût seulement fini de traverser un bras de mer au-dessus duquel il planait, quand le jeune garçon dit à la jeune fille, sa sœur : « Ma sœur, je vais chatouiller le cul de cet oiseau...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

... le jeune garçon dit à la jeune fille, sa sœur : « Ma sœur, je vais chatouiller le cul de cet oiseau ! » Et la jeune fille, le cœur battant d'épouvante, s'écria d'une voix tremblante : « O ! de grâce, mon chéri, ne fais pas ça, ne fais pas ça! Il nous lâchera, et nous tomberons ! » Il dit : « Pour ce qui est de chatouiller le cul de cet oiseau, j'en ai bien envie ! » Elle dit : « Nous mourrons ! » Il dit : « Il faut ! Et c'est comme ça! » Et il fit cela même qu'il avait dit. Et l'oiseau chatouillé fit un soubresaut de travers, tant la chose lui fut désagréable, et lâcha ce qu'il tenait, à savoir le frère et la sœur.

Et ils tombèrent dans la mer. Et ils coulèrent jusqu'au fond de la mer, qui était excessivement profonde. Mais, comme ils savaient nager, ils purent remonter à la surface de l'eau, et gagner le rivage.

Toutefois ils ne voyaient rien et ne distinguaient rien, tout comme s'ils étaient au milieu d'une nuit noire. Car le pays où ils se trouvaient était le pays des ténèbres.

Et le jeune garçon, sans hésiter, chercha à tâtons des cailloux, et en frotta deux, l'un contre l'autre, si bien qu'ils projetèrent des étincelles. Et il ramassa du bois en grande quantité et en fit un tas énorme, auquel il mit le feu, au moyen des deux cailloux. Et lorsque tout le tas fut en feu, ils virent clair. Mais, au même moment, ils entendirent un effroyable mugissement, comme de mille voix réunies de buffles sauvages en une seule. Et, à la clarté du feu, ils virent s'avancer vers eux, terrible, une goule noire et gigantesque, qui criait avec sa gueule ouverte comme un four : « Quel est le téméraire qui fait de la lumière dans le pays que j'ai voué aux ténèbres ? »

Et de cela la sœur eut bien peur. Et elle dit, d'une voix éteinte, au garçon, son frère : « O fils de mon père et de ma mère, nous allons cette fois mourir certainement. Oh ! j'ai peur de cette goule-là ! » Et elle se blottit contre lui, prête à mourir, et déjà évanouie. Mais le garçon, sans perdre un instant contenance, se leva sur ses deux pieds, fit face à la goule, et prit une à une les grosses braises ardentes du bûcher, et se mit à les jeter tout droit dans la bouche large ouverte de la goule. Et lorsque, de cette manière, il eut lancé la dernière grosse braise, l'effroyable goule éclata par le milieu. Et le soleil éclaira de nouveau ce pays voué aux ténèbres. Car c'était la goule qui, ayant tourné son gigantesque derrière

contre le soleil, l'empêchait d'éclairer cette terre. Et voilà pour le derrière de la goule !

Mais pour ce qui est du roi de cette terre, voici ! Lorsque le roi, qui régnait sur le pays, eut vu reluire le soleil, après tant d'années passées dans les ténèbres noires, il comprit que la terrible goule était morte, et il sortit de son palais, suivi de ses gardes, pour se mettre à la recherche du vaillant qui avait délivré le pays de l'oppression et de l'obscurité. Et, en arrivant sur le rivage de la mer, il vit de loin le tas de bois qui fumait encore, et dirigea ses pas de ce côté-là. Et la sœur, en voyant s'avancer toute cette troupe armée avec le roi qui brillait à sa tête, fut prise d'une grande terreur, et dit à son frère : « O fils de mon père et de ma mère, fuyons ! Ah ! fuyons ! » Et il demanda : « Pourquoi fuirions-nous ? Et qui nous menace ? » Elle dit : « Par Allah sur toi ! allons-nous-en, avant que nous atteignent ces gens armés qui s'avancent vers nous ! » Mais il dit : « Que non ! » Et il ne bougea pas.

Et le roi arriva avec sa troupe près du tas fumant, et trouva la goule fracassée en mille morceaux. Et il vit, à côté d'elle, une toute petite sandale de jeune fille. Or, c'était une des sandales que la sœur avait laissé échapper de son petit pied, en courant se réfugier près de son frère, derrière un monticule, où il était allé se coucher pour prendre quelque repos. Et le roi dit à ses gens : « C'est certainement la sandale de celle qui a tué la goule, et nous a délivrés de l'obscurité ! Cherchez bien, et vous la trouverez. » Et la jeune fille entendit ces paroles, et s'enhardit à sortir de derrière le monticule et à s'approcher du

roi. Et elle se jeta à ses pieds, en implorant la sauvegarde. Et le roi vit à son pied la sandale sœur de celle qu'il avait trouvée. Et il releva la jeune fille et l'embrassa et lui dit : « O jeune fille bénie, c'est bien toi qui as tué cette terrible goule? » Elle répondit : « C'est mon frère, ô roi ! » Il demanda : « Et où est ce vaillant? » Elle dit : « Personne ne lui fera de mal? » Il dit : « Au contraire ! » Alors elle alla derrière le rocher, et prit par la main le garçon qui se laissa faire. Et elle le conduisit devant le roi, qui lui dit : « O chef des vaillants et leur couronne, je te donne ma fille unique en mariage, et je prends pour épouse cette jeune fille au petit pied, dont j'ai trouvé la sandale. » Et le garçon dit : « Il n'y a pas d'inconvénient ! »

Et ils vécurent tous dans les délices, contents et prospérant.

— Puis Schahrazade dit :

LE BRACELET DE CHEVILLE

Il est dit, entre ce qui est dit, qu'il y avait dans une ville trois jeunes sœurs, filles du même père mais non de la même mère, qui vivaient ensemble en filant le lin pour gagner leur vie. Et toutes trois étaient comme des lunes, mais la plus petite était la plus belle et la plus douce et la plus charmante et la

plus adroite de ses mains, car, à elle seule, elle filait plus que ses deux sœurs réunies, et ce qu'elle filait était mieux fait, et sans défaut le plus souvent. Ce qui rendait jalouses ses deux sœurs, qui n'étaient pas de la même mère.

Or, un jour elle alla au souk et, avec l'argent qu'elle avait mis de côté grâce à la vente de son lin, elle s'acheta un petit pot en albâtre, qu'elle avait trouvé à son goût, afin de le mettre devant elle avec une fleur dedans, alors qu'elle filait le lin. Mais lorsqu'elle fut rentrée à la maison avec son petit pot à la main, ses deux sœurs se moquèrent d'elle et de son achat, la traitant de dépensière et d'extravagante. Et elle, bien émue et toute honteuse, ne sut que dire, et, pour se consoler, elle prit une rose et la mit dans le petit pot. Et elle s'assit devant son pot et devant sa rose, et se mit à filer son lin.

Or, le petit pot en albâtre qu'avait acheté la jeune fileuse était un pot magique. Et quand sa maîtresse voulait manger, il lui procurait des mets délicieux, et quand elle voulait s'habiller, il lui donnait des robes merveilleuses, et quand elle avait le moindre désir, il le satisfaisait. Mais la jeune fille, craignant de rendre encore plus jalouses ses sœurs, qui n'étaient pas de la même mère, se gardait bien de leur révéler les vertus de son pot d'albâtre. Et, devant elles, elle faisait semblant de vivre comme elles et de s'habiller comme elles, et même plus modestement. Mais quand ses sœurs étaient sorties, elle s'enfermait toute seule dans sa chambre, plaçait son petit pot d'albâtre devant elle, le caressait doucement et lui disait : « O mon petit pot ! ô mon petit pot, je veux

aujourd'hui telle et telle chose ! » Et aussitôt le petit pot d'albâtre lui procurait tout ce qu'elle avait demandé, en fait de belles robes et de sucreries. Et, toute seule avec elle-même, la jeune fille s'habillait de robes de soie et d'or, s'ornait de bijoux, se mettait des bagues à tous les doigts, des bracelets aux poignets et aux chevilles, et mangeait de délicieuses sucreries. Après quoi le petit pot d'albâtre faisait tout disparaître. Et la jeune fille le reprenait, et allait filer son lin, en présence de ses sœurs, le petit pot devant elle avec sa rose.

Et elle vécut de la sorte un certain espace de temps, pauvre devant ses sœurs jalouses, et riche devant elle-même.

Or, un jour d'entre les jours, le roi de la ville, à l'occasion de sa fête, donna de grandes réjouissances dans son palais, auxquelles furent invités tous les habitants. Et les trois jeunes filles furent également invitées. Et les deux sœurs aînées se parèrent de ce qu'elles avaient de mieux et dirent à leur petite sœur : « Toi, tu resteras ici pour garder la maison. »

Mais, dès qu'elles furent parties, la jeune fille alla dans sa chambre, et dit à son pot d'albâtre : « O mon petit pot, ce soir je veux de toi une robe en soie verte, une veste en soie rouge et un manteau en soie blanche, tout ce que tu as de plus riche et de plus charmant, et de belles bagues pour mes doigts, et des bracelets en turquoises pour mes poignets, et des bracelets en diamants pour mes chevilles. Et donne-moi aussi tout ce qu'il faut pour que je sois la plus belle au palais, ce soir. » Et elle eut tout ce qu'elle avait demandé. Et elle s'en para, et se

rendit au palais du roi, et entra au harem, où des réjouissances à part étaient réservées aux femmes. Et elle fut comme la lune au milieu des étoiles. Et personne ne la reconnut, pas même ses sœurs, tant la splendeur de sa mise avait rehaussé sa beauté naturelle. Et toutes les femmes venaient s'extasier devant elle, et la regardaient avec des yeux mouillés. Et elle recevait leurs hommages comme une reine, avec douceur et gentillesse, si bien qu'elle conquit tous les cœurs, et qu'elle rendit amoureuses d'elle toutes les femmes.

Mais quand la fête fut proche de sa fin, la jeune fille, ne voulant pas que ses sœurs rentrassent avant elle à la maison, profita du moment où les chanteuses attiraient toute l'attention, pour se glisser hors du harem et sortir du palais. Mais dans sa hâte de fuir, elle laissa tomber, en courant, un des bracelets en diamants de ses chevilles dans l'auge à ras de terre qui servait d'abreuvoir aux chevaux du roi. Et elle ne s'aperçut pas de la perte de son bracelet de cheville, et rentra à la maison, où elle arriva avant ses sœurs.

Or, le lendemain...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

Or, le lendemain, les palefreniers menèrent les chevaux du fils du roi boire à l'abreuvoir, mais aucun des chevaux du fils du roi ne voulut s'approcher de l'abreuvoir. Et, tous ensemble, ils reculèrent effrayés, les naseaux dilatés et soufflant avec violence. Car ils avaient vu quelque chose qui brillait et lançait des étincelles au fond de l'eau. Et les palefreniers les firent de nouveau s'approcher de l'eau, en sifflant avec insistance, mais sans arriver à les convaincre ; car ils tiraient sur leur corde, en se cabrant et en ruant. Alors les palefreniers visitèrent l'abreuvoir, et y découvrirent le bracelet en diamants qu'avait laissé tomber de sa cheville la jeune fille.

Lorsque le fils du roi, qui, selon son habitude, assistait aux soins qu'on donnait à ses chevaux et à leur pansage, eut examiné le bracelet en diamants que venaient de lui remettre les palefreniers, il s'émerveilla de la finesse de la cheville qu'il devait enserrer, et il pensa : « Par la vie de ma tête ! il n'y a point de cheville de femme assez fine pour être contenue dans un si petit bracelet. » Et il le tourna dans tous les sens, et trouva que les pierres en étaient si belles que la moindre d'entre elles valait toutes les gemmes qui ornaient le diadème du roi son père. Et il se dit : « Par Allah ! il faut que je prenne comme épouse la propriétaire d'une cheville si charmante et la maîtresse de ce bracelet. » Et il alla, à l'heure et à l'instant, réveiller le roi son père, et lui montra le bracelet, en lui disant : « Je veux prendre pour épouse la propriétaire d'une cheville si charmante et la maîtresse de ce bracelet. » Et le roi lui répondit : « O mon fils, il n'y a point d'incon-

vénient. Mais cette affaire regarde ta mère, et c'est à elle qu'il te faut t'adresser. Car, moi, je ne sais pas, et elle sait ! »

Et le fils du roi alla trouver sa mère et, lui ayant montré le bracelet et raconté l'affaire, lui dit : « C'est toi, ô mère, qui peux me marier avec la propriétaire d'une si charmante cheville, à laquelle mon cœur s'est attaché. Car mon père m'a dit que toi tu savais, et que lui ne savait pas ! » Et sa mère lui répondit : « J'écoute et j'obéis. » Et elle se leva sur ses deux pieds, et appela ses femmes, et sortit avec elles à la recherche de la maîtresse du bracelet.

Et elles parcoururent toutes les maisons de la ville, et entrèrent dans tous les harems, en essayant sur le pied de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles le bracelet de cheville. Mais tous les pieds furent trouvés trop grands pour l'étroitesse de l'objet. Et, au bout de quinze jours de vaines recherches et d'essayages, elles arrivèrent à la maison des trois sœurs. Et la reine, avec ses propres mains, essaya le bracelet de diamants sur la cheville des trois jeunes filles, et elle poussa un grand cri de joie en constatant qu'il s'ajustait à merveille sur la cheville de la plus petite.

Et la reine embrassa la jeune fille ; et les autres dames, suivantes de la reine, l'embrassèrent également. Et elles la prirent par la main, et la conduisirent au palais, où son mariage avec le fils du roi fut aussitôt décidé. Et l'on commença les cérémonies des noces, qui devaient durer quarante jours et quarante nuits.

Or, le dernier jour, après que la jeune fille eût été conduite au hammam, ses sœurs, qu'elle avait

fait venir auprès d'elle afin qu'elles partageassent sa joie et devinssent de grandes dames au palais, l'habillèrent et la coiffèrent. Et comme, confiante dans l'affection qu'elles lui montraient, elle leur avait révélé le secret et les vertus du petit pot d'albâtre, il ne leur fut pas difficile d'obtenir du pot magique toutes les robes, tous les atours et tous les bijoux qu'il fallait pour orner la nouvelle mariée comme jamais n'avait été ornée fille de roi ou de sultan. Et lorsqu'elles eurent fini de la coiffer, elles lui enfoncèrent dans ses beaux cheveux de grandes épingles de diamants, en forme d'aigrette.

Or, la dernière épingle venait à peine d'être mise en place que la jeune mariée se métamorphosa soudain en tourterelle avec une huppe sur la tête. Et elle s'envola à tire d'ailes par la fenêtre du palais.

Car les épingles que ses sœurs lui avaient enfoncées dans les cheveux étaient des épingles magiques, douées de ce pouvoir de transformer les jeunes filles en tourterelles.

Et c'était la jalousie des deux sœurs qui leur avait fait demander ces épingles-là au petit pot en albâtre.

Et les deux sœurs, qui, à ce moment-là, se trouvaient seules avec leur cadette, se gardèrent bien de raconter la vérité au fils du roi. Et elles se contentèrent de lui dire que leur sœur était sortie un moment, et qu'elle n'était plus rentrée. Et le fils du roi, ne la voyant pas reparaître, fit faire des recherches dans toute la ville et tout le royaume. Mais les recherches n'aboutirent à rien. Et la disparition de la jeune fille le plongea dans la consomption et l'amer-

tume. Et voilà pour le désolé fils du roi, le consumé d'amour !

Quant à la tourterelle, elle venait tous les matins et tous les soirs se poser sur la fenêtre de son jeune époux, et roucoulait d'une voix mélancolique, longtemps, longtemps. Et le fils du roi trouvait que son roucoulement répondait à sa propre tristesse ; et il l'aima d'un grand amour. Et, un jour, voyant qu'elle ne s'envolait pas à son approche, il tendit la main et l'attrapa. Et elle se mit à frétiller entre ses mains, et à se secouer, en continuant de roucouler tristement. Et il se mit à la caresser délicatement, à lui lisser les plumes et à lui gratter la tête. Et voici qu'il sentit sous ses doigts, tandis qu'il lui grattait la tête, de petits objets durs comme des têtes d'épingle. Et il les retira délicatement, l'un après l'autre, de dessous la huppe. Et lorsqu'il eut retiré la dernière épingle, la tourterelle se secoua et redevint jeune fille.

Et ils vécurent tous deux dans les délices, contents et prospérant. Et les deux méchantes sœurs moururent de jalousie et d'une rentrée de sang. Et Allah accorda aux amants de nombreux enfants, aussi beaux que leurs parents.

— Et Schahrazade, cette nuit-là, dit encore :

HISTOIRE DU BOUC AVEC LA FILLE DU ROI

Il est raconté, entre ce qui est raconté, qu'il y avait dans une ville de l'Inde un sultan qu'Allah, qui est grand et généreux, avait rendu père de trois princesses comme des lunes, parfaites par n'importe quel endroit, et un délice pour l'œil du spectateur. Et le sultan, leur père, qui les aimait à l'extrême, voulut, dès qu'elles furent pubères, leur trouver des époux qui fussent capables de les estimer à leur valeur et de faire leur bonheur. Et, dans ce but, il appela la reine, son épouse, et lui dit : « Voici que nos trois filles, les bien-aimées de leur père, ont atteint la nubilité, et quand l'arbre est à son printemps il faut que, sous peine de se dessécher, il porte des fleurs annonciatrices des beaux fruits. C'est pourquoi il nous faut trouver, pour nos filles, des époux qui les rendent heureuses. » Et la reine dit : « L'idée est excellente. » Et, après avoir délibéré entre eux sur les meilleurs moyens d'arriver à ce but, ils résolurent de faire annoncer par les crieurs publics, dans toute l'étendue du royaume, que les trois princesses étaient en âge de se marier, et que tous les fils d'émirs et de grands seigneurs, voire même de simples particuliers et d'hommes du commun, étaient requis de se présenter, à jour fixe, sous les fenêtres du palais. Car la reine avait dit à son époux : « Le

bonheur dans le mariage ne dépend ni de la richesse ni de la naissance, mais du seul décret du Tout-Puissant. Il vaut donc mieux laisser le soin à la destinée de choisir elle-même les époux de nos filles. Et elles n'auront, quand le jour sera venu de choisir, qu'à jeter chacune son mouchoir par la fenêtre, sur la foule des prétendants. Et ceux sur qui tomberont les trois mouchoirs deviendront les époux de nos trois filles. » Et le sultan avait répondu : « L'idée est excellente. » Et il en fut ainsi.

Aussi, quand vint le jour fixé par les crieurs publics, et que le meidân qui s'étendait au pied du palais fut rempli par la foule des prétendants, la fenêtre s'ouvrit, et la fille aînée du roi, comme la lune, parut la première avec son mouchoir à la main. Et elle jeta le mouchoir en l'air. Et le vent l'emporta et le fit tomber sur la tête d'un jeune émir, brillant et beau.

Puis la seconde fille du roi parut à la fenêtre, comme la lune, et jeta son mouchoir, qui alla tomber sur la tête d'un jeune prince aussi beau et aussi charmant que le premier.

Et la troisième fille du sultan de l'Inde jeta son mouchoir sur la foule. Et le mouchoir tournoya un instant, s'immobilisa un instant, et tomba pour aller s'accrocher aux cornes d'un bouc, qui se tenait parmi les prétendants. Mais le sultan, bien qu'il eût solennellement promis sa fille à n'importe quel spectateur sur qui tomberait le mouchoir, considéra l'expérience comme non avenue, et la fit recommencer. Et la jeune princesse jeta de nouveau dans les airs son mouchoir qui, après s'être arrêté entre deux airs,

au-dessus du meidân, tomba avec rapidité et en ligne droite sur les cornes du même bouc. Et le sultan, à la limite de la contrariété, tint pour non avenue ce second choix du sort, et fit recommencer l'épreuve à sa fille. Et le mouchoir, pour la troisième fois, voltigea quelque temps dans les airs, et alla se poser droit sur la tête cornue du bouc...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... Et le mouchoir, pour la troisième fois, voltigea quelque temps dans les airs, et alla se poser droit sur la tête cornue du bouc.

A cette vue, le dépit du sultan, père de la jeune fille, fut à ses limites extrêmes, et il s'écria : « Non, par Allah ! je préfère la voir vieillir vierge dans mon palais que de la voir devenir l'épouse d'un bouc immonde ! » Mais, à ces paroles de son père, la jeune fille se prit à pleurer ; et les larmes coulaient nombreuses sur ses joues ; et elle finit par dire, entre deux sanglots : « Puisque telle est ma destinée, ô père, pourquoi veux-tu l'empêcher de courir ? Pourquoi t'interposer entre moi et ma chance ? Ne sais-tu que chaque créature porte sa destinée attachée à son

cou ? Et si la mienne est attachée à ce bouc, pourquoi m'empêcher de devenir son épouse ? » Et, de leur côté, ses deux sœurs, qui étaient en secret fort jalouses d'elle parce qu'elle était la plus jeune et la plus jolie, unirent leurs protestations aux siennes, parce que la réussite de son mariage avec le bouc les vengeait au delà de leurs souhaits. Et, à elles trois, elles firent tant et tant, que le sultan, leur père, finit par donner son consentement à un mariage si étrange et si extraordinaire.

Et aussitôt l'ordre fut donné pour que les noces des trois princesses fussent faites avec toute la pompe désirable et selon le cérémonial d'usage. Et toute la ville fut illuminée et pavoisée, pendant quarante jours et quarante nuits, durant lesquels furent donnés de grandes réjouissances et de beaux festins, avec danses, chants et jeux d'instruments. Et la joie ne cessa de régner dans tous les cœurs, et elle eut été complète si chacun des invités n'eût été quelque peu préoccupé des résultats d'une telle union, entre une princesse vierge et un bouc, dont l'apparence était celle d'un bouc terrible entre tous les boucs. Et, pendant ces jours préparatoires de la nuit nuptiale, le sultan et son épouse, ainsi que les femmes des vizirs et des dignitaires fatiguèrent leur langue à vouloir dissuader la jeune fille de la consommation de son mariage avec l'animal à odeur répugnante, à œil allumé et à outil effrayant. Mais à tous et à toutes, elle répondait chaque fois par ces mots : « Chacun porte sa destinée attachée à son cou, et si la mienne est d'être l'épouse du bouc, nul ne saurait s'y opposer. »

Or, quand vint la nuit de la consommation, on conduisit la princesse, avec ses sœurs, au hammam. Après quoi elles furent parées, ornées et coiffées. Et chacune d'elles fut conduite à la chambre nuptiale qui lui était réservée. Et on introduisit auprès de chaque princesse l'époux qui lui avait été écrit par la destinée. Et il arriva ce qui arriva, pour les deux sœurs aînées !

Mais, pour ce qui est de la petite princesse et de son mari le bouc, voici ! Dès que le bouc eut été introduit dans la chambre de la jeune fille, et que la porte eut été fermée sur eux deux, le bouc embrassa la terre entre les mains de son épouse, et, se secouant soudain, il rejeta sa peau de bouc et se changea en un adolescent beau comme l'ange Harout. Et il s'approcha de la jeune fille, et la baisa entre les deux yeux, puis sur le menton, puis sur le cou, puis un peu partout, et lui dit : « O vie des âmes, ne cherche point à savoir qui je suis ! Qu'il te suffise de savoir que je suis plus puissant et plus riche que le sultan ton père et les deux fils de l'oncle, qui sont les époux de tes sœurs. Il y a longtemps que ton amour était dans mon cœur, et je n'ai pu que maintenant arriver jusqu'à toi. Et si tu me trouves à ta convenance, et que tu veuilles me garder, tu n'as qu'à me faire une promesse ! » Et la jeune fille, qui trouvait le bel adolescent à sa convenance tout à fait et à son goût absolument, répondit : « Et quelle est la promesse qu'il faut que je fasse ? Dis-la, et je m'exécuterai, quelque difficile qu'elle puisse être, pour l'amour de tes yeux ! » Il dit : « La chose est aisée, ya setti. Je te demande de me promettre simplement

de ne jamais révéler à personne le pouvoir que je possède de me changer à ma guise. Car si jamais quelqu'un se doutait seulement que je suis tantôt bouc et tantôt être humain, à l'instant je disparaîtrais, et il te serait difficile de retrouver mes traces.» Et la jeune fille lui promit la chose, en toute certitude, et ajouta : « Je préfère mourir que de perdre en toi un si bel époux ! »

Alors, n'ayant plus de motifs plausibles de se tenir en suspicion, ils se laissèrent aller à leur penchant naturel. Et ils s'aimèrent d'un grand amour, et passèrent, cette nuit-là, une nuit de bénédiction, lèvres sur lèvres et jambes sur jambes, dans les délices pures et les échanges charmants. Et ils ne cessèrent leurs ébats et leurs travaux qu'avec la naissance du matin. Et l'adolescent se leva alors d'entre les blancheurs de la jeune fille, et reprit sa forme première de bouc barbu, avec cornes, sabots fourchus, marchandises énormes et tout ce qui s'ensuit. Et de tout ce qui avait eu lieu, il ne resta rien, sinon quelques taches de sang sur la serviette de l'honneur.

Or, le matin, quand la mère de la princesse fut entrée, selon l'usage, pour demander des nouvelles de sa fille et examiner avec son propre œil la serviette de l'honneur, elle fut à la limite de la stupeur en constatant que l'honneur de la jeune fille était apparent sur la serviette, et que la chose accomplie était péremptoire. Et elle vit que sa fille était fraîche et heureuse, et qu'à ses pieds, sur le tapis, le bouc était assis et ruminait sagement. Et, à à cette vue, elle courut chercher le sultan, son

époux, père de la princesse, qui vit ce qu'il vit, et ne fut pas moins stupéfait qu'elle-même. Et il dit à sa fille : « O ma fille, est-ce vrai cela ? » Elle répondit : « C'est vrai, mon père ! » Il demanda : « Et tu n'es pas morte de honte et de douleur ? » Elle répondit : « Par Allah ! pourquoi serais-je morte, alors que mon époux a été si empressé et si charmant ? » Et la mère de la princesse demanda : « Alors tu ne te plains pas ? » Elle dit : « Pas du tout ! » Alors le sultan dit : « Puisqu'elle ne se plaint pas de son époux, c'est qu'elle est heureuse avec lui. Et c'est là tout ce que nous pouvons souhaiter pour notre fille ! » Et ils la laissèrent vivre en paix avec le bouc, son époux.

Or, au bout d'un certain temps, le roi donna, à l'occasion de sa fête, un grand tournoi sur la place du meidân, au-dessous des fenêtres du palais. Et il convia à ce tournoi tous les dignitaires de son palais, ainsi que les deux époux de ses filles. Quant au bouc, le sultan ne l'invita pas, pour ne point s'exposer à la risée des spectateurs.

Et le tournoi commença. Et les cavaliers, sur leurs coursiers dévorateurs de l'air, joutèrent à grands cris, en lançant leurs djérids. Et ceux qui se distinguèrent entre tous furent les deux époux des princesses. Et déjà la foule des spectateurs les acclamait à l'envi, quand entra dans le meidân un superbe cavalier, dont la seule allure faisait déjà plier les fronts des guerriers. Et il provoqua à la joute, l'un après l'autre, les deux émirs vainqueurs, et, du premier coup de son djérid, les désarçonna. Et il fut acclamé par la foule, comme le maître de la journée.

Aussi, quand le jeune cavalier passa sous les fenêtres du palais, en saluant le roi avec son djérid, comme le veut l'usage, les deux princesses lui jetèrent des regards chargés de haine. Mais la plus jeune, ayant reconnu en lui son propre époux, n'en fit rien paraître sur son visage, pour ne point trahir son secret; mais elle prit une rose dans ses cheveux, et la lui jeta. Et le roi et la reine et ses sœurs virent cela, et en furent extrêmement formalisés.

Et le second jour, la joute eut encore lieu au meidân. Et de nouveau le bel adolescent inconnu fut le maître de la journée. Et, comme il passait sous les fenêtres du palais, la plus jeune des princesses lui jeta ostensiblement un jasmin, qu'elle avait pris dans ses cheveux. Et le roi et la reine et les deux sœurs virent cela et en furent extrêmement suffoqués. Et le roi dit en lui-même : « Voilà que maintenant cette fille éhontée déclare publiquement ses sentiments à un étranger, ne se contentant pas de nous avoir fait voir le monde en noir en épousant le bouc de perdition ! » Et la reine lui jeta des regards de travers. Et ses deux sœurs se secouèrent les vêtements d'horreur, en la regardant.

Et le troisième jour, quand le vainqueur de la dernière joute, qui était le même beau cavalier, eut passé sous les fenêtres du palais, la jeune princesse, épouse du bouc, prit à ses cheveux, pour la lui jeter, une fleur de tamarinier. Car elle n'avait pu se retenir, en voyant son époux si splendide.

A cette vue, la colère du sultan et l'indignation de la sultane et la fureur des deux sœurs éclatèrent avec violence. Et les yeux du sultan devinrent rou-

ges, et ses oreilles tremblèrent et ses narines frémirent. Et il prit sa fille par les cheveux et voulut la tuer et faire disparaître ses traces. Et il lui cria : « Ah ! maudite dévergondée, tu ne t'es pas seulement contentée de faire entrer un bouc dans ma lignée, mais voici maintenant que tu provoques publiquement les étrangers, et que tu attires sur toi leurs désirs. Meurs donc, et délivre-nous de ton ignominie ! » Et il se disposa à lui fracasser la tête contre les dalles de marbre. Et la pauvre princesse, saisie de frayeur en voyant la mort devant ses yeux, ne put s'empêcher, tant l'âme est chose précieuse et chère, de s'écrier : « Je vais dire la vérité ! Épargnez-moi, je vais dire la vérité ! » Et, sans prendre haleine, elle raconta à son père, à sa mère et à ses sœurs, ce qui lui était arrivé avec le bouc, et qui était le bouc, et comment le bouc était tantôt bouc et tantôt être humain. Et elle leur dit que c'était son propre époux, le beau cavalier vainqueur des joutes.

Tout cela !

Et le sultan, et l'époux du sultan et les deux filles du sultan, sœurs de la jeune princesse, furent prodigieusement étonnés et s'émerveillèrent de sa destinée. Et voilà pour eux !

Mais pour ce qui est du bouc, il disparut. Et il n'y eut plus ni bouc, ni bel adolescent, ni odeur de bouc, ni vestige d'adolescent. Et la jeune princesse, l'ayant attendu en vain plusieurs jours et plusieurs nuits, comprit qu'il ne reparaîtrait plus ; et elle devint triste, douloureuse, sanglotante et sans espoir...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

... Mais pour ce qui est du bouc, il disparut. Et il n'y eut plus ni bouc, ni bel adolescent, ni odeur de bouc, ni vestige d'adolescent. Et la jeune princesse, l'ayant attendu en vain plusieurs jours et plusieurs nuits, comprit qu'il ne reparaîtrait plus, et elle devint triste, douloureuse, sanglotante et sans espoir.

Et elle vécut de la sorte pendant un certain espace de temps, dans les larmes continuelles et la consomption, refusant toute consolation et tout délassement. Et elle répondait à tous ceux qui essayaient de lui faire oublier son malheur : « C'est inutile, je suis la plus infortunée d'entre les créatures, et je mourrai certainement. »

Mais, avant que de mourir, elle voulut savoir par elle-même s'il existait, sur toute l'étendue de la terre d'Allah, une femme aussi abandonnée du sort qu'elle l'était elle-même, et aussi malheureuse. Et elle résolut d'abord de voyager et d'interroger toutes les femmes des villes où elle passerait. Puis elle abandonna cette première idée, pour faire construire à grands frais un hammam splendide qui n'avait pas son pareil dans tout le royaume de l'Inde. Et

elle fit annoncer par les crieurs publics, dans tout l'empire, que l'entrée du hammam serait gratuite pour toutes les femmes qui voudraient venir s'y baigner, mais à condition que chaque bénéficiaire racontât à la fille du roi, pour la distraire, le plus grand malheur ou la plus grande tristesse qui avait affligé sa vie. Quant à celles qui n'avaient rien de semblable à lui raconter, elles n'avaient point la permission d'entrer au hammam.

Aussi ne tardèrent pas à affluer au hammam de la princesse toutes les affligées du royaume, toutes les abandonnées du sort, les malheureuses de toutes les couleurs, les misérables de toutes les espèces, celles qui étaient veuves et celles qui étaient divorcées, et toutes celles qui avaient été blessées, d'une manière ou d'une autre, par les vicissitudes du temps ou les trahisons de la vie. Et chacune d'elles, avant son bain, racontait à la fille du roi ce qu'elle avait éprouvé de plus attristant dans sa vie. Il y en eut qui racontèrent le nombre de coups dont les gratifiait leur époux, et il y en eut qui versèrent des larmes en faisant le récit de leur veuvage, tandis que d'autres disaient leur amertume de voir leur époux leur préférer quelque rivale affreuse et vieille ou quelque négresse à lèvres de chameau ; et il y en eut même qui trouvèrent des paroles émouvantes pour faire le récit de la mort d'un fils unique ou d'un mari très aimé. Et une année s'écoula de la sorte dans le hammam au milieu des histoires noires et des lamentations. Mais la princesse ne trouva pas une femme, parmi les milliers qu'elle avait vues, dont le malheur pût être comparé au sien en inten-

sité et en profondeur. Et, de plus en plus, elle s'enfonça dans la tristesse et le désespoir.

Et voici qu'un jour entra dans le hammam une pauvre vieille, déjà tremblante sous le souffle de la mort, qui s'appuyait sur un bâton pour marcher. Et elle s'approcha de la fille du roi, et lui baisa la main, et lui dit: « Pour moi, ya setti, mes malheurs sont plus nombreux que le nombre de mes années, et ma langue se dessécherait avant que j'aie fini de te les raconter. C'est pourquoi je ne te dirai que le dernier malheur qui me soit arrivé, et qui est d'ailleurs le plus grand de tous, parce qu'il est le seul dont je n'aie compris ni le sens ni le motif. Et ce malheur m'est arrivé précisément hier, dans la journée. Et si je suis si tremblante devant toi, ya setti, c'est d'avoir vu ce que j'ai vu! Or, voici :

» Sache, ya setti, que pour tout bien je ne possède que cette seule chemise en cotonnade bleue que tu vois sur moi. Et, comme elle avait besoin d'être lavée, afin qu'il me fût possible de me présenter d'une façon convenable au hammam de ta générosité, je me décidai à aller au bord de la rivière, en un endroit solitaire où il me fût loisible de me dévêtir, sans être aperçue, et de laver ma chemise.

» Et là chose se passa sans encombre, et déjà j'avais lavé ma chemise et l'avais étendue sur les galets au soleil, quand je vis s'avancer de mon côté une mule sans muletier, qui était chargée de deux outres pleines d'eau. Et moi, croyant que le muletier allait bientôt paraître, je me hâtai de remettre ma chemise qui n'était qu'à moitié sèche, et laissai passer la mule. Mais comme je ne voyais ni muletier ni ombre

de muletier, je fus dans une grande perplexité en pensant à cette mule sans maître, qui marchait en dodelinant de la tête sur le rivage, sûre de sa route et de sa direction. Et, poussée par la curiosité, je me levai sur mes deux pieds et la suivis de loin. Et elle arriva bientôt devant un monticule, non loin du bord de l'eau, et s'arrêta en frappant la terre de son sabot. Et, par trois fois, elle frappa ainsi la terre avec le sabot de sa jambe droite. Et, au troisième coup, le monticule s'entr'ouvrit et la mule descendit par une pente douce dans son intérieur. Et moi, malgré ma surprise extrême, je ne pus empêcher mon âme de suivre cette mule. Et j'entrai derrière elle dans le souterrain.

» Et je ne tardai pas à arriver de la sorte dans une grande cuisine qui devait être, sans aucun doute, la cuisine de quelque palais de dessous terre. Et je vis les belles marmites rouges qui étaient rangées en bon ordre sur les poêles, et qui chantaient en répandant un fumet de premier ordre, qui dilata les éventails de mon cœur et revivifia les membranes de mes narines.

» Et un grand appétit creusa mon intérieur, et mon âme désira ardemment goûter à cette cuisine excellente. Et je ne pus résister aux sollicitations de mon âme. Et, comme je ne voyais ni cuisinier, ni aide-cuisinier, ni personne à qui demander quelque chose pour Allah, je m'approchai de la marmite qui répandait la plus exquise odeur, et j'en soulevai le couvercle. Et un grand nuage odorant m'enveloppa, et une voix me cria soudain du fond de la marmite : « Hé la ! hé la ! c'est pour notre maîtresse cela ! Ne

touche pas, ou tu mourras ! » Et moi, saisie d'épouvante, je laissai retomber le couvercle sur la marmite, et m'échappai de la cuisine. Et j'arrivai dans une seconde salle, un peu plus petite, où sur des plateaux étaient rangées des pâtisseries de qualité, et des galettes qui sentaient bon, et un tas d'autres choses de premier ordre, bonnes à manger. Et moi, ne pouvant résister aux sollicitations de mon âme, je tendis la main vers un des plateaux, et pris une galette encore moite de tiédeur. Et voici que je reçus une tape sur la main, qui me fit lâcher la galette ; et une voix sortit du milieu du plateau, qui me cria : « Hé la ! hé la ! c'est pour notre maîtresse cela ! Ne touche pas, ou tu mourras ! » Et ma frayeur arriva à ses limites extrêmes, et je courus droit devant moi, tremblant sur mes vieilles jambes qui se dérobaient sous moi. Et je me vis soudain, ayant traversé des galeries et des galeries, dans une grande salle creusée en voûte, dont la beauté et la richesse n'avaient rien à envier aux palais des rois, au contraire ! Et, au milieu de cette salle, était un grand bassin d'eau vive. Et autour de ce bassin, il y avait quarante trônes, dont un était plus haut et plus splendide que les autres.

» Et je ne vis personne dans cette salle, qui n'était habitée que par la fraîcheur et l'harmonie. Et j'étais là depuis quelque temps à admirer toute cette beauté, quand, au milieu du silence, mes oreilles furent frappées par un bruit semblable à celui que font les sabots des chèvres marchant en troupeau sur les pierres. Et, ne sachant quelle pouvait bien être l'affaire, je me hâtai de me blottir sous un divan qui

était contre le mur, de façon à pouvoir regarder sans être vue. Et le bruit des sabots heurtant le sol se rapprocha de la salle, et je vis bientôt entrer quarante boucs à longue barbe. Et le dernier était monté sur l'avant-dernier. Et ils allèrent tous se placer en bon ordre, chacun devant un trône, autour du bassin. Et celui qui chevauchait son compagnon, descendit du dos de son porteur, et alla se placer devant le trône principal. Puis tous les autres boucs s'inclinèrent devant lui, la tête sur le sol, et restèrent ainsi un moment sans bouger. Puis ils se relevèrent tous ensemble, et, en même temps que leur chef, ils se secouèrent par trois fois. Et, au même instant, leurs peaux de boucs tombèrent. Et je vis quarante adolescents comme des lunes, dont le plus beau était le chef. Et ils descendirent dans le bassin, leur chef en tête, et se baignèrent dans l'eau. Et ils en sortirent avec des corps comme le jasmin, qui bénissaient leur Créateur. Et ils allèrent s'asseoir sur leurs trônes, tout nus avec leur beauté.

» Et, comme je considérais l'adolescent assis sur le grand trône, et que je m'émerveillais en mon cœur à sa vue, je vis soudain de grosses larmes qui dégouttelaient de ses yeux. Et des larmes tombaient également des yeux des autres adolescents, mais en moins grand nombre. Et tous se mirent à soupirer, disant : « O notre maîtresse ! ô notre maîtresse ! » Et l'adolescent, leur chef, soupirait : « O souveraine de la grâce et de la beauté ! » Puis j'entendis des gémissements sortir de terre, descendre de la voûte, partir des murs, des portes et de tous les meubles,

répétant avec l'accent du regret et de la douleur, ces mêmes mots : « O notre maîtresse ! ô souveraine de la grâce et de la beauté ! »

» Et lorsqu'ils eurent pleuré et soupiré et gémi pendant une heure de temps, l'adolescent se leva et dit : « Quand vas-tu venir ? Moi je ne puis sortir ! O ma souveraine, quand vas-tu venir, puisque je ne puis sortir ? » Et il descendit de son trône, et rentra dans sa peau de bouc. Et tous également descendirent de leurs trônes, et rentrèrent dans leurs peaux de boucs. Et ils s'en allèrent comme ils étaient venus.

» Et moi, quand je n'entendis plus sur le sol le bruit de leurs sabots, je me levai de ma cachette, et m'en allai également comme j'étais venue. Et je ne pus respirer à mon aise, qu'en me voyant hors du souterrain.

» Et telle est, ô princesse, mon histoire. Or, c'est là le plus grand malheur de ma vie. Car non seulement je n'ai pu satisfaire mon désir sur les marmites et les plateaux, mais je n'ai rien compris à tout ce que j'ai vu de prodigieux dans ce souterrain. Et c'est là précisément le plus grand malheur de ma vie ! »

Lorsque la vieille eut terminé de la sorte son récit, la fille du roi, qui l'avait écoutée avec un cœur battant, ne douta point que le bouc qui chevauchait son compagnon, et qui était le plus bel adolescent, ne fût son bien-aimé, et elle faillit mourir d'émotion. Et quand elle put enfin parler, elle dit à la vieille : « O ma mère, Allah le Miséricordieux ne t'a conduite ici que pour que ta vieillesse soit heureuse

par mon entremise. Car désormais tu seras comme ma mère, et tout ce que possède ma main sera sous ta main. Mais, de grâce ! si tu as quelque gratitude pour les bienfaits d'Allah sur ta tête, lève-toi à l'heure et à l'instant, et conduis-moi à l'endroit où tu as vu entrer la mule avec les deux outres. Et je ne te demande pas de venir avec moi, mais de m'indiquer l'endroit seulement ! » Et la vieille répondit par l'ouïe et l'obéissance. Et, lorsque la lune se leva sur la terrasse du hammam, elles sortirent toutes deux et allèrent au bord de la rivière.

Et elles virent bientôt la mule qui s'en venait de leur côté, chargée de ses deux outres pleines d'eau. Et elles la suivirent de loin, et la virent qui frappait du sabot le sol au pied du monticule, et qui s'engageait dans le souterrain ouvert devant elle. Et la fille du roi dit à la vieille : « Toi, attends-moi ici. » Mais la vieille ne voulut point la laisser entrer seule, et la suivit, malgré l'émotion.

Et elles entrèrent dans le souterrain et arrivèrent dans la cuisine. Et de toutes les belles marmites rouges, rangées en bon ordre sur les poêles, et qui chantaient avec harmonie, se dégageaient des fumets de tout premier ordre qui dilataient les éventails du cœur, revivifiaient les membranes des narines et dissipaient les soucis des âmes en peine. Et les couvercles des marmites se levaient d'eux-mêmes sur leur passage, et des voix en sortaient joyeuses qui disaient : « La bienvenue à notre maîtresse, la bienvenue ! » Et, dans la seconde salle, les plateaux étaient rangés qui contenaient les excellentes pâtisseries, et les galettes soufflées,

et les choses si bonnes et si tendres qui satisfaisaient la vue du spectateur. Et de tous les plateaux, et du fond des huches qui contenaient le pain frais, des voix joyeuses s'exclamaient sur leur passage : « La bienvenue ! la bienvenue ! » Et l'air même, autour d'elles, semblait agité de frémissements de bonheur et résonnait d'exclamations de joie.

Et la vieille, voyant et entendant tout cela, dit à la fille du roi, en lui montrant l'entrée des galeries qui conduisaient à la salle voûtée : « O ma maîtresse, c'est par là qu'il te faut entrer. Pour moi, je t'attendrai ici, car la place des servantes est à la cuisine, et non dans les salles du trône ! » Et la princesse pénétra seule, à travers les galeries, dans la grande salle que lui avait décrite la vieille, tandis que sur son passage les voix heureuses faisaient entendre des concerts de bienvenue...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME NUIT

Elle dit :

... Et la princesse pénétra seule, à travers les galeries, dans la grande salle que lui avait décrite la vieille, tandis que sur son passage les voix heureuses faisaient entendre des concerts de bienvenue. Et,

loin de se cacher sous le divan comme l'avait fait la vieille, elle alla s'asseoir sur le grand trône, qui s'élevait à la place d'honneur, au bord du bassin. Et, pour toute précaution, elle ramena son petit voile sur son visage.

Or, elle était à peine installée de la sorte, comme une reine sur son trône, qu'un bruit très doux se fit entendre, non point de sabots heurtant le sol, mais d'un pas léger qui courait, annonciateur de son propriétaire. Et, comme un diamant, entra l'adolescent.

Et il arriva ce qui arriva.

Et dans le cœur des deux amoureux la joie succéda aux tourments. Et ils s'unirent comme l'amant s'unit à son amant, tandis que de la voûte et des murs et de tous les coins de l'appartement se faisait entendre l'harmonie des chants, et que s'élevaient les voix des servants en l'honneur de la fille du sultan.

Et, après un certain temps passé là par les amants dans les délices et les plaisirs charmants, ils s'en retournèrent au palais du sultan, où leur arrivée fut accueillie avec enchantement, aussi bien par leurs parents que par les petits et les grands, au milieu des réjouissances et des chants, et du pavoisement de toute la ville par ses habitants.

Et dès lors, ils vécurent contents et prospérant. Mais Allah est le plus grand!

— Et Schahrazade, ne se sentant pas fatiguée cette nuit-là, dit encore :

HISTOIRE DU FILS DU ROI AVEC LA GROSSE TORTUE

On raconte entre ce qu'on raconte que, dans l'antiquité du temps et le passé de l'âge et du moment, il y avait un puissant sultan à qui le Rétributeur avait accordé trois enfants. Et ces trois enfants, qui étaient des mâles indomptables et d'héroïques guerriers, s'appelaient : le plus grand, Schater-Ali ; le second, Schater-Hôssein, et le plus petit, Schater-Môhammad. Et ce petit était de beaucoup le plus beau, le plus vaillant et le plus généreux d'entre les trois frères. Et leur père les aimait d'un égal amour, tellement qu'il avait résolu de leur laisser à chacun, après sa mort, une part égale de ses biens et de son royaume. Car il était juste et loyal. Et il ne voulait point avantager l'un au détriment des autres, ni frustrer l'un au bénéfice des autres.

Et quand ils furent en âge de se marier, le roi, leur père, devint perplexe et hésitant, et, pour prendre conseil, il appela son vizir, un homme sage, intègre et plein de prudence, et lui dit : « O mon vizir, je désire beaucoup trouver des épouses à mes trois fils qui sont d'âge à se marier, et je t'ai appelé pour avoir ton avis à ce sujet. » Et le vizir réfléchit pendant une heure de temps, puis releva la tête et répondit : « O roi du temps, c'est là une affaire bien

délicate ! » Puis il ajouta : « La chance et la malechance sont dans l'invisible ; et nul ne saurait forcer les décrets de la destinée. C'est pourquoi mon idée est que les trois fils de notre maître le roi laissent à leur destinée le choix de leurs épouses. Et, pour cela, ce que les trois princes ont de mieux à faire, c'est de monter sur la terrasse du palais, avec leur arc et leurs flèches. Et là on leur bandera les yeux, et on les fera tourner sur eux-mêmes plusieurs fois. Après quoi, chacun d'eux tirera une flèche dans la direction où il se trouvera arrêté. Et les maisons sur lesquelles tomberont les flèches seront visitées ; et notre maître le sultan appellera le propriétaire de chacune de ces maisons et lui demandera sa fille en mariage pour le prince propriétaire de la flèche, vu que la jeune fille aura été écrite de la sorte sur sa chance par la destinée. »

Lorsque le sultan eut entendu ces paroles de son vizir, il lui dit : « O mon vizir, ton conseil est un excellent conseil, et ton avis est agréé. » Et il fit aussitôt appeler ses trois fils, qui revenaient de la chasse, leur fit part de l'arrangement décidé à leur sujet entre lui et le vizir, et monta avec eux sur la terrasse du palais, suivi de ses vizirs et de tous ses dignitaires.

Et les trois princes qui étaient montés sur la terrasse, portant leur arc et leur carquois, choisirent chacun une flèche et tendirent leur arc. Et on leur banda les yeux.

Et, le premier, le fils aîné du roi, après qu'on l'eût fait tourner sur lui-même, pointa sa flèche dans la direction où il se trouvait tourné. Et la flèche, lan-

cée par la corde violemment débandée, s'envola dans les airs et alla tomber sur la demeure d'un grand seigneur.

Et, à son tour, le second fils du roi lança sa flèche, qui alla tomber sur la terrasse du chef principal des troupes du royaume.

Et le troisième fils du roi, qui était le prince Schater-Môhammad, lança sa flèche dans la direction où il se trouvait tourné. Et la flèche alla tomber sur une maison dont on ne connaissait pas le propriétaire.

Et l'on alla visiter les trois maisons en question. Et il se trouva que la fille du grand seigneur et la fille du chef de l'armée étaient deux adolescentes comme des lunes. Et leurs parents furent à la limite de l'épanouissement de les marier aux deux fils du roi. Mais quand on alla visiter la troisième maison, qui était celle où était tombée la flèche de Schater-Môhammad, on s'aperçut qu'elle n'était habitée que par une grosse tortue solitaire.

Et le sultan, père de Schater-Môhammad, et les vizirs et les émirs et les chambellans virent la grosse tortue, qui vivait toute seule dans cette maison, et s'en étonnèrent prodigieusement. Mais comme il n'y avait pas à songer un instant à la donner comme épouse au prince Schater-Môhammad, le sultan décida qu'il fallait recommencer l'expérience. Et, en conséquence, le jeune prince remonta sur la terrasse, portant sur son épaule son arc et son carquois, et, devant toute l'assistance, il lança une seconde flèche sur sa chance. Et la flèche, conduite par la destinée, alla tomber précisément sur la maison habitée par la grosse tortue solitaire.

A cette vue, le sultan fut extrêmement contrarié, et dit au prince : « Par Allah ! ô fils, ta main aujourd'hui n'a point sur elle la bénédiction. Prie sur le Prophète ! » Et le jeune prince répondit : « Que le salut et les bénédictions et toutes les grâces soient sur Lui, sur Ses compagnons et sur Ses fidèles ! » Et le sultan reprit : « Invoque le nom d'Allah, et lance ta flèche pour une troisième expérience ! » Et le jeune prince dit : « Au nom d'Allah le Clément sans bornes, le Miséricordieux ! » Et, bandant son arc, il lança, pour la troisième fois, la flèche, qui alla, dirigée par la destinée, tomber encore une fois sur la maison où vivait, en solitaire, la grosse tortue.

Lorsque le sultan vit, à n'en plus douter, que l'épreuve était si nette et si péremptoire en faveur de la grosse tortue, il décida que son jeune fils, le prince Schater-Môhammad, resterait célibataire. Et il lui dit : « O mon fils, comme cette tortue n'est ni de notre race, ni de notre espèce, ni de notre religion, il vaut mieux que tu ne te maries pas du tout, jusqu'à ce qu'Allah nous rende Ses grâces ! » Mais Schater-Môhammad se récria en disant : « Par les mérites du Prophète — sur Lui la prière et la paix ! — le temps de mon célibat est passé ; et puisque la grosse tortue m'a été écrite par la destinée, je consens à me marier avec elle. » Et le sultan, à la limite de l'étonnement, répondit : « Certes, ô mon fils, la tortue t'a été écrite par la destinée ; mais depuis quand les fils d'Adam prennent-ils les tortues pour épouses ? C'est là une chose prodigieuse ! » Mais le prince répondit : « C'est cette tortue-là que

je veux comme épouse, et non pas une autre ! »

Et le sultan, qui aimait son fils, ne voulut point le contrarier ni lui faire de peine, et, revenant sur sa décision, il donna son consentement à cet étrange mariage.

Et de grandes fêtes et de grandes réjouissances et de grands festins, avec danses, chants et jeux d'instruments, furent donnés en l'honneur des noces des princes Schater-Ali et Schater-Hôssein, les deux fils aînés du sultan. Et quand les quarante jours et quarante nuits que durèrent les fêtes pour chaque noce furent écoulés, les deux princes entrèrent chez leurs épouses, pour la nuit nuptiale, et consommèrent leur mariage en toute félicité et vaillance.

Mais quand ce fut le tour des noces du jeune prince Schater-Môhammad avec son épouse la grosse tortue solitaire, les deux frères aînés et les deux épouses des deux frères, et les parentes, et toutes les femmes des émirs et des dignitaires refusèrent leur présence aux cérémonies, et n'épargnèrent rien pour rendre ces fêtes attristantes et moroses. Aussi le jeune prince fut-il humilié en son âme, et subit-il toutes sortes d'avanies tant par les regards que par les sourires et par les dos tournés. Mais quant à ce qui se passa lors de la nuit nuptiale, lorsque le prince fut entré chez son épouse, nul ne peut le savoir. Car tout se passa sous le voile que seuls les yeux d'Allah peuvent pénétrer. Et il en fut de même pour la nuit suivante et, d'ailleurs, pour les autres nuits. Et chacun s'étonnait qu'une pareille union pût avoir lieu ! Et nul ne comprenait comment un fils d'Adam pouvait cohabiter avec une tortue, fût-

elle grosse comme une jarre-réservoir. Et voilà pour les noces du prince Schater-Môhammad avec son épouse la tortue !

Mais pour ce qui est du sultan, les années, les préoccupations du règne et les émotions de toutes sortes, sans compter le chagrin que lui avait causé le mariage de son plus jeune fils, voûtèrent son dos et amincirent ses os. Et il maigrit, et jaunit, et perdit l'appétit. Et sa vue baissa avec ses forces ; et il devint presque complètement aveugle.

Lorsque ses trois fils, qui aimaient leur père comme il les aimait, virent l'état où il se trouvait, ils résolurent de ne plus laisser le soin de sa santé aux femmes du harem, qui étaient des ignorantes et des superstitieuses ; et ils se concertèrent sur les meilleurs moyens à employer pour rendre les forces à leur père avec la santé. Et ils vinrent le trouver et, après lui avoir baisé la main, ils lui dirent : « O notre père, voici que ton teint jaunit et que diminue ton appétit et que s'affaiblit ta vue. Et si les choses continuent de la sorte, nous n'aurons plus qu'à nous déchirer les vêtements dans notre douleur de perdre en toi notre soutien et notre voie ! Il faut donc que tu écoutes notre conseil, parce que nous sommes tes fils, et que tu es notre père. Or, nous sommes d'avis que désormais ce soient nos épouses qui te préparent la nourriture et non point les femmes de ton harem. Car nos épouses sont fort expertes en cuisine, et feront pour toi des mets qui te rendront l'appétit, et par l'appétit les forces, et par les forces la santé, et par la santé l'excellence de la vue et la guérison de tes yeux malades. » Et le sultan fut bien touché de cette

attention de ses fils, et leur répondit : « Qu'Allah vous inonde de Ses grâces, ô fils de votre père ! Mais cela va être un bien grand dérangement pour vos épouses...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Qu'Allah vous inonde de Ses grâces, ô fils de votre père ! Mais cela va être un bien grand dérangement pour vos épouses ! » Mais ils se récrièrent, disant : « Un dérangement ! Mais ne sont-elles pas tes esclaves ? Et qu'ont-elles de plus urgent à faire que préparer les mets pour ton rétablissement ? Et nous avons pensé, ô père, que le mieux pour toi serait que chacune d'elles te préparât un plateau de mets, cuisinés par elle, afin que ton âme puisse choisir dans le nombre ce qui te sera le plus agréable par l'aspect, par l'odeur et par le goût. Et de la sorte la santé te reviendra, et tes yeux guériront. » Et le sultan les embrassa et leur dit : « Vous savez mieux que moi ce qui me convient ! »

Et, à la suite de cet arrangement qui les réjouit à la limite de la réjouissance, les trois princes allèrent trouver leurs épouses, et leur commandèrent de pré-

parer, chacune, un plateau de mets qui fussent admirables à la vue et à l'odorat. Et chacun d'eux excita l'émulation de son épouse respective, en lui disant : « Il faut que notre père préfère les mets de ma maison à ceux de la maison de mes frères! »

Et, entre temps, les deux frères aînés ne cessèrent de se moquer de leur frère cadet, en lui demandant avec beaucoup d'ironie ce que son épouse, la grosse tortue, pourrait bien envoyer pour faire revenir l'appétit de leur père et lui dulcifier le palais. Mais il ne répondait à leurs demandes et interrogations que par un sourire tranquille.

Quant à l'épouse de Schater-Môhammad, qui était la grosse tortue solitaire, elle n'attendait que cette occasion pour montrer ce dont elle était capable. Et, à l'heure et à l'instant, elle se mit au travail. Et elle commença par envoyer à l'épouse du fils aîné du roi sa servante de confiance, avec mission de lui demander qu'elle voulût bien ramasser, pour elle tortue, tout le crottin des rats et des souris de sa maison, vu que, elle tortue, en avait un besoin urgent pour en assaisonner le riz, les farces et les autres mets, et qu'elle ne se servait jamais d'autres condiments que de ceux-là. Et l'épouse de Schater-Ali, en entendant cela, se dit : « Non, par Allah ! je me garderai bien de donner ces crottins de rats et de souris que me réclame cette misérable tortue. Car je saurai bien m'en servir, comme condiments, mieux qu'elle ! » Et elle répondit à la servante : « Je regrette de répondre par le refus. Mais, par Allah ! c'est à peine si le crottin dont je dispose peut me suffire pour mon usage personnel ! » Et la servante

revint porter cette réponse à sa maîtresse, la tortue.

Alors la tortue se mit à rire ; et elle se convulsa de joie. Et elle envoya sa servante de confiance à l'épouse du second fils du roi, avec mission de lui demander toute la fiente de poules et de pigeons qu'elle avait sous la main, sous prétexte que, elle tortue, en avait un pressant besoin pour en saupoudrer les mets qu'elle préparait pour le sultan. Mais la servante revint vers sa maîtresse avec rien dans la main, et avec des propos désobligeants sur la langue, de la part de l'épouse de Schater-Hôssein. Et la tortue, de ne voir rien sur la main de sa servante, et d'entendre les propos désobligeants qu'elle portait sur sa langue de la part de l'épouse du second fils du sultan, se trémoussa d'aise et de contentement, et se mit à rire tellement qu'elle se renversa sur son derrière.

Après quoi elle prépara les mets, suivant ses connaissances, les rangea sur le plateau, couvrit le plateau d'un couvercle en osier, et recouvrit le tout d'un foulard de lin parfumé à la rose. Et elle envoya sa servante fidèle porter le plateau au sultan, tandis que de leur côté les deux autres épouses des princes faisaient porter les leurs par des esclaves.

Et donc arriva le moment du repas; et le sultan s'assit devant les trois plateaux; mais, dès que l'on eut enlevé le couvercle du plateau de la première princesse, une odeur se dégagea infecte et nauséabonde de crottin de rat, capable d'asphyxier l'éléphant. Et le sultan fut si désagréablement affecté, quant à son odorat, que la tête lui tourna et qu'il tomba évanoui, les pieds sous le menton. Et ses fils

s'empressèrent autour de lui, et l'aspergèrent d'eau de roses, et l'éventèrent et réussirent à lui faire reprendre connaissance. Et alors, se rappelant la cause de son malaise, il ne put s'empêcher de laisser éclater sa colère contre sa bru et de l'accabler de malédictions.

Et, au bout d'un certain temps, on parvint à le calmer, et on fit tant et tant qu'on le décida à goûter au second plateau. Mais dès qu'on l'eut découvert, une odeur atroce et fétide remplit la salle, comme si on venait d'y brûler la fiente de toutes les volailles de la ville. Et cette odeur pénétra dans la gorge, dans le nez et dans les yeux malades du malheureux sultan, qui pensa que cette fois il allait devenir tout à fait aveugle, et mourir. Mais on se hâta d'ouvrir les fenêtres et d'enlever le plateau, cause de tout le mal, et de brûler de l'encens et du benjoin pour purifier l'air et combattre la mauvaise odeur.

Et quand le dégoûté sultan eut quelque peu respiré le bon air et qu'il put parler, il s'écria : « Quel mal ai-je donc fait à vos épouses, ô mes enfants, pour qu'elles maltraitent de la sorte un vieillard, et creusent sa tombe de son vivant? C'est là un crime punissable chez Allah ! » Et les deux princes, époux de celles qui avaient préparé les plateaux, firent de bien gros nez, et répondirent que c'était là une affaire qui dépassait l'entendement.

Et, sur ces entrefaites, le jeune prince Schater-Môhammad vint baiser la main de son père, et le supplia d'oublier ses sensations désagréables, pour ne songer qu'au plaisir qu'il allait avoir du fait du troisième plateau. Et le sultan, entendant cela, fut

à la limite de la colère et de l'indignation, et s'écria : « Que dis-tu là, ô Schater-Môhammad ? Et te moques-tu de ton vieux père ? Moi, toucher maintenant aux mets préparés par la tortue, quand ceux préparés par les doigts des femmes sont déjà si horribles et si épouvantables ? Je vois bien que vous avez juré, tous trois, de faire éclater mon foie, et de me faire boire la mort d'une gorgée. » Mais le jeune prince se jeta aux pieds de son père, et lui jura, sur sa vie et sur la vérité sacrée de la foi, que le troisième plateau lui ferait oublier ses tribulations, et qu'il consentait, lui Schater-Môhammad, à avaler tous les mets s'ils n'étaient pas du goût de son père. Et il supplia et pria et insista et intercéda avec tant de ferveur et d'humilité en faveur du plateau, que le roi finit par se laisser fléchir, et fit signe à l'un des esclaves de lever le couvercle du troisième plateau, tout en prononçant la formule : « Je me réfugie en Allah le Protecteur ! »

Mais voici que, le couvercle enlevé, il se dégagea du plateau de la tortue un fumet composé des plus suaves parfums de cuisine, et si exquis et si délicieusement pénétrant que, sur le moment même, se dilatèrent les éventails du cœur du sultan et s'épanouirent les éventails de ses poumons, et frémirent les éventails de ses narines, et revint son appétit depuis si longtemps disparu, et s'ouvrirent ses yeux et se clarifia sa vue. Et rose devint son teint et reposé l'air de son visage. Et il se mit à manger sans discontinuer, pendant une heure de temps. Après quoi il but d'un excellent sorbet au musc et à la neige hachée, et, de plaisir, il rota à plusieurs reprises

quelques rots qui partaient du fond de son estomac satisfait. Et, à la limite de l'aise et du bien-être, il remercia le Rétributeur de Ses bienfaits, disant : « Al Gamdou lillah ! »

Et il ne sut comment exprimer à son fils, le petit, la satisfaction qu'il avait des mets cuisinés par la grosse tortue son épouse. Et Schater-Môhammad accepta les félicitations avec modestie, pour ne point rendre ses frères jaloux et les indisposer contre lui. Et il dit à son père : « Ce n'est là, ô père, qu'une partie des talents de mon épouse! Mais, si Allah veut, un jour viendra où il lui sera donné de mieux mériter tes compliments ! » Et il le pria, du moment qu'il était satisfait, d'accepter qu'à l'avenir ce fût la tortue qui restât seule chargée de lui fournir les plateaux de mets, tous les jours. Et le sultan accepta, en disant : « De tout cœur paternel et affectueux, ô mon enfant ! »

Et, à ce régime, il se rétablit complètement. Et ses yeux guérirent également.

Et, pour fêter sa guérison et le retour de sa vue, le sultan donna une grande fête au palais, avec un festin magnifique auquel il convia ses trois fils avec leurs épouses. Et les princesses se préparèrent de leur mieux à paraître devant le sultan, de manière à faire honneur à leurs époux et à blanchir leur visage devant leur père.

Et la grosse tortue se prépara également à blanchir le visage de son époux en public, par la beauté de sa mise et l'élégance de son habillement. Et, lorsqu'elle se fut parée comme elle voulait, elle envoya sa servante de confiance auprès de sa belle-sœur, la grande,

la prier de lui prêter, à elle tortue, la grosse oie qu'elle avait dans sa basse-cour, parce qu'elle avait l'intention, elle tortue, d'aller au palais à cheval sur cette belle monture. Mais la princesse lui fit répondre, par l'intermédiaire de la langue de la servante, que si elle, princesse, avait une si belle oie, c'était pour s'en servir pour son propre usage. Et la tortue, à cette réponse, se renversa sur son derrière par la force de son rire, et envoya la servante chez la seconde princesse avec mission de lui demander, comme simple prêt pour un jour, le gros bouc qui lui appartenait. Mais la servante revint auprès de sa maîtresse, lui rapportant, sur sa langue, un refus accompagné de paroles amères et de commentaires désagréables. Et la tortue s'en convulsa et s'en trémoussa et en fut à la limite de la dilatation et de l'épanouissement.

Et, lorsque vint l'heure du festin, et que les femmes de la sultane furent, sur l'ordre de leur maîtresse, rangées en bon ordre devant la porte extérieure du harem pour recevoir les trois épouses des fils du roi, on vit soudain s'élever un nuage de poussière, qui se rapprocha rapidement. Et, au milieu de ce nuage, apparut bientôt une oie gigantesque qui courait en avant, à ras du sol, les pattes éperdues, le cou tendu et les ailes battantes, et portant, juchée sauvagement sur son dos, et la figure retournée d'épouvante, la première princesse. Et, immédiatement derrière elle, à cheval sur un bouc bêlant et ruant, toute crottée et poussiéreuse, apparaissait la seconde princesse.

Et, à cette vue, le sultan et son épouse furent

extrêmement formalisés, et devinrent bien noirs, quant au visage, de honte et d'indignation. Et le sultan éclata contre elles en réprimandes et en reproches, leur disant : « Voilà que, non contentes d'avoir voulu ma mort par l'asphyxie et l'empoisonnement, vous voulez me rendre la risée du peuple, et nous compromettre tous et nous déshonorer en public ! » Et la sultane, également, les reçut avec des paroles courroucées et des yeux de travers. Et on ne sait pas ce qui serait arrivé, si on n'était venu annoncer l'approche du cortège de la troisième princesse. Et le cœur du sultan et de son épouse furent pleins d'appréhension ; car ils se disaient : « Si tel a été l'équipage des deux premières, qui sont de notre espèce d'êtres humains, quel va être celui de la troisième, qui est de la race des tortues ? » Et ils invoquèrent le nom d'Allah, disant : « Il n'y a de recours et il n'y a de refuge qu'en Allah, qui est grand et puissant ! » Et ils attendirent la calamité, en s'arrêtant de respirer...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Et ils attendirent la calamité, en s'arrêtant de respirer.

Et voici qu'une première équipe de coureurs apparut sur le meidân, annonçant l'arrivée de l'épouse du prince Schater-Môhammad. Et bientôt on vit quatre beaux saïs vêtus de brocart et de splendides tuniques à manches traînantes s'avancer, leur longue baguette à la main, en criant : « Place à la fille des rois ! » Et le palanquin, recouvert d'étoffes précieuses aux belles couleurs, apparut porté sur les épaules des nègres noirs, et vint s'arrêter au pied des marches de l'entrée. Et il en sortit une princesse vêtue de splendeur et de beauté, que personne ne connaissait. Et, comme on s'attendait à voir également descendre la tortue, on crut que cette princesse était la dame d'honneur. Mais quand on vit qu'elle montait seule l'escalier, et que le palanquin s'éloignait, on fut bien obligé de reconnaître en elle l'épouse de Schater-Môhammad, et de la recevoir avec tous les honneurs dûs à son rang et avec toute la cordialité désirable. Et le cœur du sultan se dilata d'aise à la vue de sa beauté, de sa grâce, de son tact, de ses belles manières et de tout le charme qui se dégageait d'elle et du moindre de ses gestes ou mouvements.

Et, comme le moment était venu de se rendre au festin, le sultan invita ses fils et les épouses de ses fils à prendre place autour de lui et de la sultane. Et l'on commença le repas.

Or, le premier mets servi sur le plateau fut, suivant l'usage, un grand plat de riz gonflé au beurre. Mais, avant que personne eût eu le temps d'en prendre une bouchée, la belle princesse le souleva et le versa tout entier sur ses cheveux. Et, au même

moment, tous les grains de riz se changèrent en perles, qui coulèrent le long des beaux cheveux de la princesse, et s'éparpillèrent autour d'elle et tombèrent sur le sol avec un bruit merveilleux.

Et, avant que les assistants fussent revenus de leur surprise devant un prodige si admirable, la princesse prit une grande soupière qui contenait un potage vert et épais de mouloukhia, et se le versa tel quel sur la tête. Et le potage vert se transforma aussitôt en une infinité d'émeraudes de la plus belle eau, qui coulèrent le long de ses cheveux et de ses habits, et allèrent s'éparpiller autour d'elle, en mélangeant leurs belles couleurs vertes aux blancheurs pures des perles, sur le sol.

Et la vue de ces prodiges émerveilla à l'extrême le sultan et les convives. Et les servantes s'empressèrent d'apporter sur la nappe du festin d'autres plateaux de riz et de potage au mouloukhia. Et les deux autres princesses, devenues bien jaunes de jalousie, ne voulurent point rester si effacées par le succès de leur belle-sœur, et prirent à leur tour les plats de mets. Et l'aînée prit le plat de riz, et la seconde le plat de potage vert. Et elles se les versèrent chacune sur sa propre tête. Et le riz resta riz sur les cheveux de l'une, et se colla horriblement sur sa tête qu'il beurra. Et le potage vert resta potage, et coula sur les cheveux et la tête et les habits de la seconde, en la revêtant tout entière d'une couche verte, semblable à de la bouse de vache, gluante et horrible extrêmement.

Et le sultan, à cette vue, fut dégoûté à la limite du dégoût, et cria à ses deux brus aînées d'avoir à

se lever de leur place et à sortir de la salle, loin de ses yeux. Et il leur signifia qu'il ne voulait plus les revoir désormais, ni même sentir leur odeur. Et elles se levèrent, à l'heure et à l'instant, et s'en allèrent hors de sa présence, avec leurs époux, honteuses, humiliées et dégoûtantes. Et voilà pour elles !

Mais pour ce qui est de la princesse merveilleuse et du prince Schater-Môhammad, son époux, ils restèrent seuls dans la salle avec le sultan, qui les embrassa et les serra contre son cœur avec effusion, et leur dit : « Vous seuls êtes mes enfants ! » Et il voulut à l'instant écrire le trône au nom de son fils le petit, et fit réunir les émirs et les vizirs, et écrivit devant eux le trône sur la tête de Schater-Môhammad, comme héritage et succession, à l'exclusion de ses autres héritiers. Et il leur dit à tous deux : « Je souhaite que désormais vous habitiez avec moi, dans le palais, car sans vous je mourrais certainement. » Et ils répondirent : « Ouïr c'est obéir ! Et ton désir est sur notre tête et notre œil ! »

Et la princesse merveilleuse, pour ne plus être tentée de revêtir sa forme de tortue, qui risquait de donner quelque émotion désagréable au vieux sultan, donna l'ordre à sa servante de lui apporter la carapace qu'elle avait laissée à la maison. Et lorsqu'elle eut la carapace entre les mains, elle la brûla et la consuma. Et dès lors elle resta toujours sous sa forme de princesse. Et gloire à Allah qui l'a dotée d'un corps sans défaut, un émerveillement pour les yeux !

Et le Rétributeur continua à les combler de Ses grâces et leur accorda beaucoup d'enfants. Et ils vécurent contents et prospérant.

— Et Schahrazade, voyant que le Roi l'écoutait sans déplaisir, raconta encore, cette nuit-là, l'histoire de

LA FILLE DU VENDEUR DE POIS CHICHES

Il m'est revenu entre ce qui m'est revenu, qu'il y avait dans la ville du Caire un honnête et respectable vendeur de pois chiches à qui le Donateur avait accordé trois filles, pour toute postérité. Et, bien que d'ordinaire les filles n'apportent point avec elles les bénédictions, le vendeur de fèves acceptait avec résignation le don de son Créateur ; et il aimait ses trois filles d'un grand amour. D'ailleurs elles étaient comme des lunes, et la plus petite surpassait ses deux sœurs en beauté, en charmes, en grâce, en sagacité, en intelligence et en perfections. Et cette petite-là s'appelait Zeina.

Or, tous les matins, les trois jeunes filles se rendaient chez leur maîtresse qui leur enseignait l'art de la broderie sur soie et sur velours. Car le vendeur de pois chiches, leur père, cet homme excellent, voulait qu'elles eussent une excellente éducation, afin que la destinée mît sur le chemin de leur mariage des fils de marchands et non point les fils de quelque vendeur comme lui.

Et tous les matins, en se rendant chez leur maîtresse en broderie, les jeunes filles passaient sous la fenêtre du fils du sultan, avec leur taille onduleuse,

avec leur allure de princesses, et avec leurs six paires d'yeux babyloniens, qui paraissaient dans toute leur beauté seuls hors du voile de visage.

Et le fils du sultan, chaque matin, les voyant arriver, leur criait de sa fenêtre, d'une voix provocante : « Le salam sur les filles du vendeur de pois chiches ! Le salam sur les trois lettres droites de l'alphabet ! » Et la grande et la moyenne répondaient toujours, par un léger sourire de leurs yeux, au salut du fils du sultan ; mais la petite ne répondait par rien du tout, et elle passait son chemin sans même lever la tête. Mais si le fils du sultan insistait, en demandant par exemple des nouvelles des pois chiches et du prix en cours des pois chiches et de la vente des pois chiches, et de la bonté ou de la méchanceté des pois chiches, et de la santé du vendeur de pois chiches, alors c'était la petite qui, toute seule, répondait, sans même prendre la peine de le dévisager : « Et quel lien y a-t-il entre les pois et toi, ô visage de poix ? » Et toutes trois éclataient de rire et s'en allaient en leur voie.

Or, le fils du sultan, qui était passionnément épris de la plus jeune d'entre les filles du marchand de pois chiches, la petite Zeina, ne cessait de se désoler de son ironie, de son dédain et de son peu d'empressement à répondre à ses désirs. Et, un jour qu'elle s'était moquée de lui plus qu'à l'ordinaire, en réponse à ses questions, il vit qu'il n'obtiendrait jamais rien d'elle par la galanterie, et résolut de se venger en l'humiliant et en la punissant dans la personne de son père. Car il savait que la jeune Zeina aimait son père à l'extrême limite de l'affection. Et il se dit :

« C'est ainsi que je réussirai à lui faire sentir ma puissance. »

Et donc, comme il était fils de sultan et qu'il avait tout pouvoir sur les âmes, il fit venir le vendeur de pois chiches et lui dit : « C'est bien toi le père des trois jeunes filles? » Et le vendeur, tremblant, répondit : « Oui, par Allah ! ya sidi. » Et le fils du sultan lui dit : « Eh bien, ô homme, je veux que demain, à l'heure de la prière, tu reviennes ici, entre mes mains, habillé et nu à la fois, riant et pleurant au même moment, et à cheval sur une monture en même temps que marchant sur tes pieds. Et si, pour ta malechance, tu m'arrives comme tu es, n'ayant pas satisfait à mes conditions, ou si, ayant satisfait à l'une tu n'as pas rempli les deux autres, ta perte est sans recours, et ta tête sautera de tes épaules ! » Et le pauvre vendeur de pois chiches embrassa la terre et s'en alla, en pensant : « C'est là, en vérité, une affaire bien énorme ! Et ma perte est sans recours, certainement ! »

Et il arriva bien jaune de teint auprès de ses filles, avec le sac de son estomac retourné, et le nez allongé jusqu'à ses pieds.

Et ses filles virent son inquiétude et sa perplexité, et la plus petite, qui était la jeune Zeina, lui demanda : « Pourquoi, ô père mien, vois-je ton teint jaunir et le monde noircir sur ton visage? » Et il lui répondit : « O ma fille, j'ai en mon être intime une calamité, et dans ma poitrine un rétrécissement ! » Et elle lui dit : « Raconte-moi la calamité, ô père, car peut-être que de la sorte cessera le rétrécissement, et se dilatera ta poitrine...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

... La jeune fille dit au vendeur de pois chiches, son père : « Raconte-moi la calamité, ô père, car peut-être de la sorte cessera le rétrécissement, et se dilatera ta poitrine. » Et il lui raconta l'affaire, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans en oublier un détail. Mais il n'y a aucune utilité à la répéter.

Lorsque la jeune Zeina eut entendu le récit de l'aventure de son père, et compris le motif de son chagrin, de son changement de teint et de son rétrécissement de poitrine, elle se mit à rire beaucoup, beaucoup, tellement qu'elle faillit s'évanouir. Puis elle se tourna vers lui, et lui dit : « N'est-ce donc que cela, ô mon père ? Par Allah ! sois alors sans inquiétude et sans soucis, et rapporte-t'en à mes conseils dans cette affaire ! Et ce sera au tour du fils du sultan, ce rien du tout, de se mordre les doigts et d'éclater de dépit. Voici ! » Et elle réfléchit un instant et dit : « Pour ce qui est de la première condition, tu n'auras qu'à aller chez notre voisin le pêcheur, et à le prier de te vendre un de ses filets. Et tu m'apporteras ce filet, et je t'en ferai une robe que tu passeras sur ton

corps, après avoir enlevé tous tes vêtements. Et, de la sorte, tu seras habillé et nu à la fois.

» Et pour ce qui est de la seconde condition, tu n'auras qu'à prendre avec toi, avant d'aller au palais du sultan, un oignon. Et tu t'en frotteras les yeux, dès le seuil. Et tu seras pleurant et riant au même moment.

» Et pour ce qui est enfin de la troisième condition, va, ô père, chez notre voisin l'ânier, et prie-le de te prêter son ânon né de l'année. Et tu le prendras avec toi, et lorsque tu seras arrivé chez le fils du sultan, ce vaurien, tu monteras l'ânon, et, comme tes pieds toucheront le sol, tu marcheras en même temps sur tes pieds, à mesure que l'ânon avancera. Et, de la sorte, tu seras monté et à pied en même temps !

» Et tel est mon avis ! Et Allah est plus puissant et le seul intelligent ! »

Lorsque le vendeur de pois chiches, père de l'ingénieuse Zeina, eut entendu ces paroles de sa fille, il l'embrassa entre les deux yeux, et lui dit : « O fille de ton père et de ta mère, ô Zeina, celui qui engendre des filles comme toi ne meurt pas ! Gloire à Celui qui a mis tant d'intelligence sous ton front et tant de sagacité dans ton esprit ! » Et, à l'heure et à l'instant, le monde blanchit devant son visage, les soucis s'envolèrent de son cœur, et sa poitrine se dilata. Et il mangea un morceau et but une gargoulette d'eau, et sortit faire tout ce que lui avait enseigné sa fille.

Et le lendemain, lorsque tout fut prêt, comme il fallait, le vendeur de pois chiches s'en alla au palais, et entra chez le fils du sultan, sous la forme et l'aspect requis, habillé et nu à la fois, riant et pleurant

en même temps, marchant et chevauchant au même moment, tandis que l'ânon effaré s'était mis à braire et à péter au milieu de la salle de réception.

A cette vue, le fils du sultan fut à la limite de la fureur et du désappointement, et, ne pouvant point faire subir au vendeur de pois chiches le traitement dont il l'avait menacé, vu qu'il avait rempli les conditions requises, il sentit que sa poche à fiel allait lui éclater dans le foie. Et il jura en lui-même que cette fois ce serait à la jeune fille elle-même qu'il s'en prendrait, en l'abîmant sans recours. Et il chassa le vendeur de pois chiches, et se mit à méditer le plan de ses méfaits sur la jeune fille. Et voilà pour lui!

Mais pour ce qui est de la jeune Zeina, comme elle était pleine de prévoyance et que son œil voyait loin et que son nez sentait l'approche des événements, elle se douta bien, à la façon dont son père lui avait raconté l'état de fureur du fils de sultan, que le jeune garnement allait s'attaquer à elle d'une façon dangereuse. Et elle se dit: « Avant qu'il nous attaque, attaquons-le! » Et elle se leva sur ses deux pieds et alla trouver un armurier fort expert en son art et lui dit: « Je veux que tu me confectionnes, ô père des mains habiles, une armure tout en acier, à ma taille, et des jambières et des brassards et un casque du même métal. Mais il faut que tous ces objets soient faits d'une telle manière, qu'au moindre mouvement de la marche et au moindre contact, ils produisent un bruit assourdissant et un vacarme épouvantable. » Et l'armurier répondit par l'ouïe et l'obéissance, et ne tarda pas à lui livrer les objets en question, tels qu'elle les avait commandés.

Or, quand tomba la nuit, la jeune Zeina se déguisa terriblement, en revêtant le costume de fer, et prit dans sa poche une paire de ciseaux et un rasoir, et saisit dans sa main une fourche pointue, et se dirigea vers le palais, dans cet attirail.

Et, du plus loin qu'ils virent arriver ce guerrier effrayant, le portier et les gardes du palais s'enfuirent dans toutes les directions. Et, dans l'intérieur du palais, les esclaves terrifiés par le vacarme assourdissant que faisaient les diverses parties du costume de fer, et par l'aspect farouche de celui qui le portait, et par la fourche qu'il brandissait, suivirent l'exemple du portier et des gardes, et se hâtèrent d'aller se terrer chacun dans quelque coin bien à l'abri. Et, de la sorte, la fille du vendeur de pois chiches, ne rencontrant aucun obstacle ni la moindre velléité de résistance, parvint sans encombre dans la chambre où d'ordinaire se tenait le jeune garnement, fils du sultan.

Et le fils du sultan, ayant entendu tout ce bruit terrible, et voyant entrer celui qui le produisait, fut saisi, à sa vue, d'un grand effroi, et crut qu'il voyait apparaître un éfrit ravisseur des âmes. Et il devint bien jaune, se mit à trembler et à claquer des dents, et tomba sur le sol, en s'écriant : « O puissant éfrit ravisseur des âmes, épargne-moi et Allah t'épargnera ! » Mais la jeune fille lui répondit, en prenant une voix terrifiante : « Soude tes lèvres et tes mâchoires, ô proxénète, ou je t'enfonce cette fourche dans l'œil ! » Et l'épouvanté garçon se souda quant à ses lèvres et à ses mâchoires, et n'osa plus dire un mot ni faire un mouvement. Et la fille du vendeur

de pois chiches s'approcha de lui, tandis qu'il était étendu sur le sol, immobilisé et évanoui ; et, sortant les ciseaux et le rasoir, elle lui rasa la moitié de ses jeunes moustaches, la moitié de sa barbe du côté gauche, la moitié de ses cheveux du côté droit, et les deux sourcils à la fois. Après quoi elle lui frotta la figure avec de la crotte d'âne et lui en enfonça un morceau dans la bouche. Et, cela fait, elle s'en alla comme elle était venue, sans que personne osât lui barrer le passage. Et elle rentra sans encombre à la maison, où elle se hâta d'enlever son costume de fer, et de se coucher à côté de ses sœurs, pour dormir d'un bon sommeil jusqu'au lendemain.

Et ce jour-là, comme à l'ordinaire, les trois sœurs, après s'être lavées et coiffées et arrangées, sortirent de leur maison pour aller chez leur maîtresse en broderie. Et, comme tous les matins, elles passèrent sous la fenêtre du fils du sultan. Et elles le virent assis, selon son habitude, près de la fenêtre, mais avec le visage et la tête emmitouflés dans un foulard, de telle manière que seuls ses yeux étaient apparents. Et toutes trois, contrairement à leur façon ordinaire de se comporter vis-à-vis de lui, le regardèrent avec insistance et coquetterie. Et le fils du sultan se dit : « Je ne sais pas, je crois bien qu'elles s'apprivoisent ! Peut-être est-ce parce que le foulard qui m'enveloppe la tête et le visage fait paraître plus beaux mes yeux ! » Et il leur cria : « Hé ! les trois lettres droites de l'alphabet, ô filles de mon cœur, le salam sur vous trois ! Comment vont les pois chiches, ce matin ? » Et la plus jeune des trois sœurs, la petite Zeina, leva la tête vers lui et répon-

dit pour ses sœurs : « Hé, ouallah ! et le salam sur toi, ô visage emmitouflé ! Comment va ce matin le côté gauche de ta barbe et de tes moustaches, et comment va la moitié droite de ton crâne, et comment vont tes beaux sourcils, et as-tu trouvé à ton goût la crotte d'âne, ô mon chéri ? Puisse-t-elle avoir été sur ton cœur de délicieuse digestion ! »

Et, ayant dit cela, elle se mit à courir avec ses sœurs, en riant aux éclats, et en faisant de loin, au fils du sultan, des gestes de moquerie et d'excitation. Tout cela !

Et, entendant et voyant, le fils du sultan comprit, à n'en pas douter, que l'éfrit de la nuit n'était autre que la fille du vendeur de pois chiches. Et, à la limite de la rage, il sentit le fiel de sa vésicule lui monter au nez, et il jura qu'il viendrait à bout de la jeune fille ou qu'il mourrait. Et ayant combiné son plan, il attendit quelque temps que sa barbe, ses moustaches, ses sourcils et ses cheveux eussent poussé, et il fit venir en sa présence le vendeur de pois chiches, père de la jeune adversaire, qui se dit, en se dirigeant vers le palais : « Qui sait, cette fois, quelle calamité m'attend de la part de ce proxénète ! » Et il arriva fort peu rassuré entre les mains du fils du sultan, qui lui dit : « O homme, je veux que tu m'accordes en mariage ta fille, la troisième, dont je suis épris éperdument ! Et si tu oses me la refuser, ta tête sautera de tes épaules ! » Et le vendeur de pois chiches répondit : « Il n'y a point d'inconvénient ! Mais que le fils de notre maître le sultan m'accorde un délai afin que j'aille consulter ma fille, avant de la marier ! » Et il répondit : « Va la

consulter, mais sache bien que si elle refuse, elle goûtera comme toi à la mort noire ! »

Et le bouleversé vendeur de pois chiches alla trouver sa fille, et la mit au courant de la situation, et dit : « O ma fille, c'est là une calamité inévitable ! » Mais la jeune fille se mit à rire, et lui dit : « Par Allah ! ô père, il n'y a là-dedans ni calamité ni odeur de calamité. Car ce mariage est une bénédiction pour moi et pour toi et pour mes sœurs, les jeunes filles. Et je donne mon consentement. »

Et le vendeur de pois chiches alla porter la réponse de sa fille au fils du sultan, qui se trémoussa d'aise et de contentement. Et il donna l'ordre de faire sans retard les préparatifs des noces, qui commencèrent aussitôt. Et voilà pour lui !

Mais pour ce qui est de la jeune fille, elle alla trouver un confiseur expert en l'art de confectionner les poupées en sucre, et lui dit : « Je désire de toi que tu me fasses une poupée tout en sucre, qui soit de ma taille et de ma ressemblance et de ma couleur, avec des cheveux en sucre filé, et de beaux yeux noirs, et une petite bouche et un joli petit nez et de longs sourcils déliés, et avec tout ce qu'il faut dans les autres endroits. » Et le confiseur, qui était fort habile de ses doigts, lui confectionna une poupée à ses traits et ressemblance, si bien faite qu'il ne lui manquait que la parole pour être une fille d'Adam.

Or, lorsque vint la nuit nuptiale de la pénétration, la jeune fille, aidée de ses sœurs, qui étaient devenues ses dames d'honneur, passa sa propre chemise sur le corps de la poupée, et la coucha dans

le lit, à sa place, et abaissa sur elle la moustiquaire. Et elle donna les instructions nécessaires à ses sœurs, et alla se cacher dans la chambre, derrière le lit.

Et, quand vint le moment de la pénétration, les deux jeunes filles, sœurs de Zeina, allèrent au-devant de l'époux et l'introduisirent dans la chambre nuptiale. Et, après lui avoir fait les souhaits d'usage et les recommandations concernant leur petite sœur, en lui disant : « Elle est délicate, et nous te la confions ! Et elle est gentille et douce, et tu ne t'en plaindras pas ! » elles prirent congé de lui et le laissèrent seul dans la chambre.

Et le fils du sultan, se rappelant alors toutes les avanies que lui avait fait subir la fille du vendeur de pois chiches, et toutes ses fureurs accumulées contre elle, et toutes ses humiliations, et tous les dédains dont elle l'avait accablé, s'approcha de la jeune fille qu'il croyait couchée sous la moustiquaire, et qui l'attendait dans l'immobilité. Et il dégaîna soudain son grand sabre, et lui en asséna un coup de toutes ses forces, qui fit voler la tête en éclats de tous côtés. Et un des morceaux lui entra dans la bouche, qu'il tenait ouverte en proférant des injures à l'adresse de sa victime. Et il sentit le goût du sucre, et s'en étonna prodigieusement, et s'écria : « Par ma vie ! voici qu'après m'avoir, de son vivant, fait manger la crotte amère des ânes, elle me fait goûter, après sa mort, à la douceur exquise de sa chair. »

Et, persuadé qu'il venait de trancher la tête à une si délicieuse créature, il laissa éclater son désespoir, et voulut se percer le ventre avec le sabre qui lui avait servi à fracasser la poupée.

Mais soudain la vraie jeune fille sortit de sa cachette, et, par derrière, elle lui retint le bras, et l'embrassa en lui disant : « Pardonnons-nous et Allah nous pardonnera ! »

Et le fils du sultan oublia toutes ses tribulations, en voyant le sourire de l'exquise adolescente qu'il avait tant désirée. Et il lui pardonna et l'aima.

Et ils vécurent dans la prospérité, en laissant une nombreuse postérité.

— Et Schahrazade, ne se sentant point fatiguée cette nuit-là, raconta encore au roi Schahriar, l'histoire suivante, qui est celle du DÉLIEUR.

LE DÉLIEUR

On raconte qu'il y avait dans la ville de Damas, au pays de Scham, un jeune marchand dans sa boutique, qui était comme la lune dans sa quatorzième nuit, si beau et si attirant que pas une des acheteuses du souk ne résistait à sa merveilleuse beauté. Car, en vérité, il était une joie pour l'œil qui le regardait, et une damnation pour l'âme du spectateur. Et c'est de lui que le poète a dit :

Mon seigneur est le roi de la beauté, et dans son corps, œuvre de son Créateur, pas un coin n'est négligeable, car tout est également parfait.

Ses formes sont délicates autant que dur est son cœur ; ses longs yeux déclarent la guerre aux indifférents, et allument des incendies dans les cœurs les plus froids.

Ses cheveux sont bouclés et noirs comme des scorpions, sa taille, flexible comme le rameau de l'arbre bân, et fine comme la tige du bambou.

Mais sa croupe, qui est remarquable, tremble, quand il se balance, comme le lait caillé dans l'écuelle du Bédouin.

Or, un jour d'entre les jours, l'adolescent était, comme à l'ordinaire, assis à la devanture de sa boutique, avec ses grands yeux noirs et la séduction de son visage, quand une dame entra pour faire quelque emplette. Et il la reçut avec dignité, et la conversation s'engagea entre eux sur la vente et l'achat. Mais, au bout d'un moment, la dame, absolument subjuguée par ses charmes, lui dit : « O visage de lune, je viendrai demain te revoir. Et tu seras content de moi ! » Et elle le quitta, après avoir acheté quelque chose qu'elle paya sans marchander, et s'en alla en sa voie.

Et, comme elle l'avait promis, elle revint à la boutique, le lendemain à la même heure. Mais elle tenait par la main une adolescente bien plus jeune qu'elle, et plus jolie et plus attirante et plus désirable. Et le jeune marchand, en voyant la nouvelle venue, ne s'occupa plus que d'elle, et ne fit pas plus attention à la première que s'il ne la voyait pas. Et celle-ci finit par lui dire à l'oreille : « O visage béni, par Allah ! tu n'as pas mal choisi. Et, si tu le veux,

je servirai d'intermédiaire entre toi et cette adolescente, qui est ma propre fille. » Et le jeune homme dit : « C'est dans ta main que se trouve la bénédiction, ô dame choisie ! Certes, par le Prophète ! — sur Lui la prière et la paix ! — mon désir est extrême de cette adolescente, ta fille. Mais, hélas ! le désir n'est pas la réalité, et, si j'en juge par les apparences, ta fille est bien trop riche pour moi. » Mais elle se récria, disant : « Par le Prophète ! ô mon fils, qu'à cela ne tienne ! Car nous te faisons grâce de la dot que l'époux doit écrire au nom de l'épousée, et nous prendrons à notre charge tous les frais des noces et toutes les dépenses. Tu n'as donc qu'à te laisser faire, et tu trouveras bon gîte, pain chaud, chair ferme et bien-être ! Car, quand on trouve un être aussi beau que toi, on le prend tel qu'il est, sans lui demander autre chose que d'agir avec vaillance, lors de ce que tu sais, sec, dur et longtemps ! » Et l'adolescent répondit : « Il n'y a point d'inconvénient...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... sec, dur et longtemps ! » Et l'adolescent répondit : « Il n'y a point d'inconvénient. »

Et, séance tenante, on tomba d'accord sur toutes les questions, et on convint que les noces se célèbreraient dans le plus bref délai, sans cérémonies ni invitations, sans musiciens ni danseuses ni chanteuses, et sans promenades ni cortèges.

Et, au jour fixé, on fit venir le kâdi et les témoins. Et on écrivit le contrat, suivant les prescriptions de la Loi. Et la mère, en présence du kâdi et des témoins, introduisit le jeune homme dans la chambre nuptiale, et le laissa seul avec son épouse, en lui disant: « Jouissez de votre destinée, ô mes enfants ! » Et, cette nuit-là, il n'y eut pas dans toute la ville de Damas, au pays de Scham, un couple plus beau que celui de ces deux jeunes enlacés, qui s'adaptaient l'un à l'autre comme les deux moitiés de la même amande.

Et le lendemain, après une nuit passée dans les délices, l'adolescent se leva et alla faire ses ablutions au hammam. Après quoi il alla à sa boutique comme à l'ordinaire, et y resta jusqu'à la fermeture du souk. Et alors il se leva et revint à sa nouvelle maison retrouver son épouse.

Et il entra au harem, et alla droit à la chambre nuptiale, où la veille il avait goûté tant de choses excellentes. Et voilà que sous la moustiquaire son épouse était endormie, les cheveux défaits, côte-à-côte avec un jeune garçon à la joue vierge de poil, qui la serrait avec amour contre lui.

A cette vue, le monde noircit sur le visage de l'adolescent qui se précipita hors de la chambre pour aller chercher la mère et lui faire voir ce qu'il y avait à voir. Et il rencontra précisément la mère qui

était sur le seuil de la chambre et qui, le voyant jaune de teint et bien ému, lui dit : « Qu'as-tu, ô mon fils ! Prie sur le Prophète ! » Et il répondit : « Sur Lui la prière et la paix ! Qu'est cela, ô tante ? Qu'est cela que je vois sur le lit ? Je me réfugie en Allah contre les méfaits du Lapidé ! » Et il cracha violemment par terre, comme sur quelqu'un qui fût à ses pieds. Et la mère dit : « Et pourquoi, ô mon fils, toute cette colère et cette émotion ? Est-ce parce que ton épouse est avec une autre personne ? Mais, par les mérites du Prophète ! penses-tu donc qu'on puisse se nourrir de l'air du temps ? Et crois-tu que je t'aie accordé ma fille pour épouse, sans rien exiger de toi comme dot et douaire, pour que maintenant tu t'avises de réprouver sa conduite et de contrarier ses caprices ? C'est là une grande prétention de ta part, mon fils ! Car tu devrais bien te dire que deux femmes comme nous ne sauraient arriver à subsister si elles n'étaient pas libres de leurs mouvements ! Comprends-tu maintenant ? » Et l'adolescent, stupéfait de tout ce qu'il entendait, ne sut que murmurer : « Je me réfugie en Allah ! Il est le Miséricordieux ! » Et la mère reprit : « Quoi ! tu te plains encore ! Mais, mon fils, si notre façon de vivre n'est pas à ta convenance, tu n'as qu'à nous faire voir la largeur de tes épaules ! »

A ces paroles, le jeune homme, à la limite de la colère, s'écria, de façon à être entendu aussi bien par la mère que par la fille : « Je divorce ! par Allah et par le Prophète, je divorce ! »

Et, au même moment, de dessous la moustiquaire, la jeune femme se leva en s'étirant, et, ayant entendu

la formule du divorce, se hâta d'abaisser son voile sur son visage, afin qu'elle ne fût plus à découvert devant celui qui désormais était redevenu pour elle un étranger. Et, en même temps qu'elle, sortit de dessous la moustiquaire la personne avec qui elle était si amoureusement enlacée. Or, cette personne, qui de loin ressemblait à un jeune garçon imberbe, était, rien qu'à voir le flot de ses cheveux soudain dénoués, qui lui caressèrent les chevilles, une jeune fille.

Et, pendant que le malheureux jeune homme était immobilisé par la stupeur, deux témoins, qu'avait cachés la mère derrière un rideau, firent leur apparition, et lui dirent : « Nous avons entendu la formule du divorce, et nous témoignons que tu es divorcé d'avec ton épouse ! » Et la mère lui dit, en riant : « Eh bien, mon fils, tu n'a plus qu'à t'en aller ! Et, pour que tu ne partes pas sur une fâcheuse impression, sache que la jeune fille que voici, et qui était couchée avec ton épouse, est ma fille cadette. Et ce que tu as cru est un péché sur ta conscience ! Mais sache également que ton épouse était d'abord mariée avec un jeune homme qu'elle aimait et qui l'aimait. Mais un jour ils se disputèrent, et dans l'emportement de la dispute, mon gendre dit à ma fille : « Tu es divorcée par trois fois ! » Or c'est là, tu le sais, la plus grave formule du divorce, et la plus solennelle. Et celui qui l'a prononcée ne peut plus se remarier avec sa première épouse, si un jour il lui en prenait l'envie, à moins que son épouse ne consomme un nouveau mariage avec un second mari qui, à son tour, la répudie. Il nous fallait donc un délieur, mon

fils. Et j'ai longtemps cherché ce délieur-là, sans le trouver. Et j'ai fini par te rencontrer. Et j'ai compris, en te voyant, que tu serais un délieur parfait. Et je t'ai choisi. Et il est arrivé ce qui est arrivé. Ouassalam ! »

Et, là-dessus, elle le poussa hors de la maison, et ferma la porte, tandis que le premier époux, devant le même kâdi et les mêmes témoins, écrivait un second contrat de mariage sur sa première épouse.

Et tel est, ô Roi fortuné, l'histoire du Délieur. Mais elle est loin d'être aussi délicieuse que l'HISTOIRE DU CAPITAINE DE POLICE.

LE CAPITAINE DE POLICE

Il y avait autrefois au Caire un Kurde, venu en Égypte sous le règne du roi victorieux Saladin — qu'Allah l'ait en Ses bonnes grâces! Et ce Kurde était un homme d'une terrible carrure, avec de grosses moustaches et une barbe qui lui montait jusqu'aux yeux, et des sourcils qui lui tombaient sur les yeux, et des touffes de poils qui lui sortaient du nez et des oreilles. Et son air était si rébarbatif, qu'il devint bientôt capitaine de police. Et les gamins du quartier, rien qu'en le voyant de loin, s'enfuyaient livrant leurs jambes au vent, plus vite que s'ils avaient vu apparaître une goule. Et les mères

menaçaient leurs enfants d'appeler le capitaine kurde, lorsqu'ils étaient insupportables. En un mot, il était l'épouvantail du quartier et de la ville.

Or, un jour d'entre les jours, il sentit la solitude lui peser, et il pensa qu'il serait bon, le soir en rentrant chez lui, de trouver de la chair fraîche à se mettre sous la dent. C'est pourquoi il alla trouver une marieuse, et lui dit: « Je désire prendre femme. Mais j'ai beaucoup d'expérience, et je sais quelles tribulations les femmes apportent d'ordinaire avec elles. C'est pourquoi, comme j'aime avoir le moins de complications possible, je veux que tu me trouves une jeune fille vierge qui n'ait jamais quitté la robe de sa mère, et qui soit disposée à vivre avec moi dans une maison qui est composée d'une seule chambre. Et je mets comme condition que jamais elle ne sorte de cette maison et de cette chambre. Et c'est à toi à voir si tu peux ou si tu ne peux pas me trouver cette jeune fille-là ! » Et la marieuse répondit: « Je peux ! Et dépose les arrhes ! » Et le capitaine de police lui remit un dinar comme arrhes, et s'en alla en sa voie. Et la marieuse se leva sur ses deux pieds, et se mit à la recherche de la jeune fille en question.

Et, après plusieurs jours de recherches et de démarches, de demandes et de réponses, elle finit par trouver une jeune fille qui consentait à vivre avec le Kurde, sans jamais sortir de la maison composée d'une seule chambre. Et la marieuse alla faire part au capitaine de police de la réussite de ses démarches, et lui dit: « Celle que je t'ai trouvée est une jeune fille vierge qui n'a jamais quitté sa mère et

qui m'a dit, quand je lui ai soumis la condition : « Que je vive avec le vaillant capitaine ou que je reste enfermée ici avec ma mère, c'est la même chose ! » Et le Kurde fut très satisfait de cette réponse, et demanda à la marieuse : « Et comment est-elle ? » Elle répondit : « Elle est grasse et dodue et blanche ! » Il dit : « C'est là ce que j'aime ! »

Et donc, comme le père de la jeune fille était consentant, et que la mère était consentante, et que la fille était consentante, et que le Kurde était consentant, les noces furent célébrées sans retard. Et le Kurde, père des grosses moustaches, emmena la jeune fille grasse et dodue et blanche dans sa maison composée d'une seule chambre, et s'enferma avec elle et avec sa destinée. Et Allah seul sait ce qui se passa cette nuit-là.

Et, le lendemain, le Kurde, en allant s'occuper des affaires de la police, se dit, en sortant de chez lui : « J'ai assuré ma chance sur cette jeune fille. » Et le soir, en rentrant chez lui, il lui suffit d'un regard pour juger que tout était en bon ordre dans sa maison. Et tous les jours il se disait : « Il n'est pas encore né celui à qui il sera donné de mettre son nez dans mon dîner. » Et sa quiétude était parfaite, et sa sécurité absolue. Et il ne savait pas, malgré toute son expérience, que la femme est née subtile, et que, lorsqu'elle désire quelque chose, rien ne saurait l'arrêter. Et il devait bientôt en faire l'expérience.

Il y avait, en effet, dans la rue, en face de la fenêtre de la maison, un boucher pour la viande de mouton. Et ce boucher avait un fils, un gail-

lard tout à fait, qui de sa nature était plein d'entrain et de gaieté, et qui, du matin au soir, chantait sans désemparer d'une voix fort belle. Et la jeune épouse du capitaine kurde fut subjuguée par les charmes et la voix du fils du boucher, et il arriva entre eux ce qui arriva...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-ONZIÈME NUIT

Elle dit :

... Et la jeune épouse du capitaine kurde fut subjuguée par les charmes et la voix du fils du boucher ; et il arriva ce qui arriva.

Et le seigneur kurde rentra ce jour-là plus tôt que de coutume, et introduisit la clef dans la serrure, pour ouvrir la porte. Et son épouse, qui était en puissance de copulation, à ce moment-là, entendit le grincement de la clef, et lâcha tout pour sauter sur ses deux pieds. Et elle se hâta de cacher son amant dans un coin de la chambre, derrière la corde sur laquelle étaient pendus tous les habits de son époux et les siens propres. Puis elle prit son grand voile, celui dont elle s'enveloppait d'ordinaire, et descendit le petit escalier à la rencontre de son mari, le capitaine, qui, ayant monté la moitié des mar-

ches, avait déjà senti que quelque chose se passait chez lui qui ne se passait pas à l'ordinaire. Et il dit à sa femme : « Qu'y a-t-il? Et pourquoi tiens-tu ce voile ? » Et elle répondit : « L'histoire de ce voile, ô mon maître, est une histoire qui, si elle était écrite avec les aiguilles sur le coin intérieur de l'œil, servirait de leçon à qui la lirait avec respect! Mais d'abord viens t'asseoir sur le divan, pour que je te la raconte ! » Et elle l'entraîna vers le divan, le pria de s'asseoir, et continua ainsi : « Sache, en effet, qu'il y avait, dans la ville du Caire, un capitaine de police, homme terrible et jaloux, qui surveillait sa femme sans répit. Et, pour être sûr de sa fidélité, il l'avait enfermée dans une maison, comme celle-ci, d'une seule chambre. Mais, malgré toutes ses précautions, la jeune femme le cornufiait de tout son cœur, et copulait sur ses insensibles cornes avec le fils de leur voisin le boucher, tant et si bien qu'un jour, étant rentré plus tôt que de coutume, le capitaine se douta de quelque chose. Et, en effet, quand sa femme l'avait entendu rentrer, elle s'était hâtée de cacher son amant, et avait entraîné son mari sur un divan, tout comme je l'ai fait avec toi. Et alors elle lui jeta sur la tête un drap qu'elle tenait à la main, et lui en serra le cou de toutes ses forces, là, comme ça! » Et, parlant ainsi, la jeune femme jeta le drap sur la tête du Kurde, et lui en serra le cou, en riant, et en continuant ainsi son histoire : « Et quand le fils de chien eut la tête et le cou bien pris dans le drap, la jeune femme cria à son amant, qui était caché derrière les habits du mari : « Hé, mon chéri, vite! vite! sauve-toi ! » Et le jeune boucher

se hâta de sortir de sa cachette et de se précipiter à travers l'escalier dans la rue. Et telle est l'histoire du drap que je tenais à la main, ya sidi ! »

Et, ayant ainsi raconté cette histoire, et voyant que son amant était déjà en sûreté, la jeune femme lâcha le drap qu'elle avait solidement entortillé autour du cou de son mari le Kurde, et se mit à rire tellement qu'elle se renversa sur le derrière.

Quant au capitaine kurde, délivré de la sorte de la strangulation, il ne sut s'il devait rire ou se fâcher de l'histoire et du jeu de sa femme. Et d'ailleurs Kurde il était et Kurde il resta. Et c'est pourquoi il ne comprit jamais rien du tout à cet incident. Et ses moustaches et ses poils ne s'en portèrent pas plus mal. Et il mourut comme un bienheureux, content et prospérant, ayant laissé beaucoup d'enfants.

— Et Schahrazade, cette nuit-là, dit encore l'histoire suivante, qui est un débat de générosité entre trois personnes d'espèce différente, à savoir entre un mari, un amant et un voleur.

QUEL EST LE PLUS GÉNÉREUX?

On raconte qu'il y avait à Baghdad un cousin et une cousine qui s'aimaient depuis l'enfance d'un amour extrême. Et leurs parents les avaient destinés l'un à l'autre, disant toujours : « Quand Habib

sera grand, nous le marierons avec Habiba ! » Et ils avaient vécu et grandi ensemble, et avec eux avait grandi leur mutuelle affection. Mais, quand ils furent en âge de se marier, la destinée ne décréta point leur mariage. Car les parents, ayant subi les revers du temps, devinrent fort pauvres ; et le père et la mère de Habiba s'estimèrent favorisés en acceptant comme époux pour leur fille un respectable cheikh, l'un des marchands les plus riches de Baghdad, qui l'avait demandée en mariage.

Et, lorsque son mariage avec le cheikh fut décidé de la sorte, la jeune Habiba voulut voir son cousin Habib pour la dernière fois, et lui dit en pleurant : « O fils de mon oncle, ô mon bien-aimé, tu sais ce qui se passe, et que mes parents m'ont accordée en mariage à un cheikh que je n'ai jamais vu et qui ne m'a jamais vue ! Et voici que, par ce mariage, nous sommes à jamais frustrés de notre amour, ô mon cousin ! Et peut-être que notre mort est préférable à notre vie ! » Et Habib répondit en sanglotant : « O ma bien-aimée cousine, notre destin est amer, et notre vie est désormais sans signification ! Comment pourrions-nous, loin l'un de l'autre, savourer encore le goût de la vie et nous délecter aux beautés de la terre ? Hélas ! hélas ! ô ma cousine, comment allons-nous supporter le poids de notre destinée ! » Et ils pleurèrent l'un sur l'autre et faillirent s'évanouir de douleur. Puis on vient les séparer, en leur disant qu'on attendait la mariée pour la conduire à la maison de l'époux.

Et on conduisit la désolée Habiba en cortège à la maison du cheikh. Et, après les cérémonies d'usage,

et les souhaits et les appels aux bénédictions, la noce prit fin, et tout le monde s'en alla, en laissant la jeune mariée chez son époux.

Et, quand vint le moment de la consommation, le cheikh pénétra dans la chambre nuptiale, et vit son épouse qui pleurait dans les coussins, et sa poitrine qui se soulevait pleine de sanglots. Et il pensa : « Sûrement, elle pleure comme pleurent toutes les jeunes filles qui quittent leur mère. Mais heureusement que ça ne dure pas longtemps, pour l'ordinaire. Avec de l'huile on vient à bout des cadenas les plus durs, et avec de la douceur on apprivoise les petits des lions ! » Et il s'approcha d'elle, tandis qu'elle pleurait, et lui dit : « Ya setti Habiba, ô lumière de l'âme, pourquoi abîmes-tu de la sorte la beauté de tes yeux? Et quelle douleur est la tienne, qui te fait oublier même une présence nouvelle près de toi ? » Mais la jeune fille, en entendant la voix de son époux, fut prise d'un redoublement de larmes et de sanglots, et s'enfonça davantage la tête dans les oreillers. Et le cheikh, bien interloqué, lui dit : « Ya setti Habiba, si c'est ta mère que tu pleures, à cause de ta séparation d'avec elle, dis-le-moi, et j'irai te la chercher à l'instant ! » Et la jeune fille, pour toute réponse, secoua la tête dans ses oreillers, en pleurant plus fort, et rien de plus. Et son époux lui dit : « Si c'est ton père, ou l'une de tes sœurs ou ta nourrice ou quelque animal familier, tel que coq, chat ou gazelle, que tu pleures si douloureusement, dis-le-moi et, par Allah ! j'irai te le chercher ! » Mais un signe négatif de tête dans les oreillers fut la réponse. Et le cheikh réfléchit un

instant, et dit : « C'est peut-être la maison même de tes parents que tu pleures, où tu as passé ton enfance et ton adolescence, ô Habiba ! Si c'est elle que tu pleures, dis-le moi, et je te prendrai par la main et t'y conduirai. » Et la jeune fille, quelque peu adoucie par les bonnes paroles de son époux, releva un peu la tête ; et ses beaux yeux étaient pleins de larmes, et son visage charmant était comme une flamme. Et elle répondit, d'une voix tremblante de pleurs : « Ya sidi, ce n'est point ma mère que je pleure, ni mon père, ni mes sœurs, ni ma nourrice, ni mes animaux familiers ! Je te supplie donc de me dispenser de te révéler le motif de mes larmes et de mon chagrin. » Et l'excellent cheikh, qui voyait pour la première fois le visage de sa femme à découvert, fut très ému par sa beauté, par le charme enfantin qui se dégageait d'elle toute, et par la douceur de son parler. Et il lui dit : « Ya setti Habiba, ô la plus belle d'entre les jeunes filles, et leur couronne, si ce n'est point l'éloignement de ta famille et de ta maison qui te donne tant de peine, c'est qu'il y a un autre motif. Et je te prie de me le dire, afin que j'y remédie. » Et elle répondit : « De grâce ! dispense-moi de te le raconter ! » Il dit : « C'est qu'alors ce motif n'est autre que la répugnance et l'aversion que tu as pour moi. Or, par ta vie ! si tu m'avais dit, par l'intermédiaire de ta mère, que tu ne voulais pas devenir mon épouse, je ne t'eusse certes pas obligée à entrer malgré toi dans ma maison ! » Et elle dit : « Non, par Allah ! ô mon maître, le motif de mon chagrin n'est point dû à de la répugnance ou de l'aversion ! Comment aurais-je ces sen-

timents pour quelqu'un que je n'ai jamais vu? Mais cela est dû à tout autre chose, que je ne saurais te révéler! » Mais il continua à la presser si fort et avec tant de bonté, que la jeune fille, les yeux baissés, finit par lui avouer son amour pour son cousin, disant : « Le motif de mes larmes et de mon chagrin, est un être cher qui est resté dans la maison, et c'est le fils de mon oncle, celui avec qui j'ai grandi, et qui m'aime et que j'aime depuis l'enfance! Et l'amour, ô mon maître, est une plante dont les racines sont prises dans le cœur, et pour l'arracher il faudrait arracher le cœur avec elle! »

A cette révélation de son épouse, le cheikh baissa la tête, sans dire un mot. Et il réfléchit une heure de temps, puis releva la tête et dit à la jeune fille : « O ma maîtresse, la loi d'Allah et de Son Prophète — sur Lui la prière et la paix! — défend au Croyant d'obtenir quoi que ce soit du Croyant par la violence. Et si le morceau de pain ne doit pas être pris au Croyant par la force, que sera-ce s'il s'agit de lui enlever son cœur? Ainsi donc, tranquillise ton âme et rafraîchis tes yeux! Et rien n'arrivera que ce qui a été écrit sur ta destinée! » Et il ajouta : « Lève-toi donc, ô mon épouse d'un moment, et, avec mon consentement et de mon plein gré, va trouver celui qui a sur toi des droits plus réels que les miens, et donne-toi à lui librement. Et tu reviendras ici avec le matin, avant que les domestiques soient réveillés et te voient rentrer. Car dès ce moment tu es comme ma fille, de ma chair et de mon sang! Et le père ne touche point à sa fille. Et, quand je serai mort, tu seras mon héritière! » Et il ajouta encore : « Lève-toi, ma

fille, sans hésiter, et va consoler ton cousin, qui doit te pleurer comme on pleure les morts ! »

Et il l'aida à se lever, et lui passa lui-même ses belles robes et ses pierreries de noces, et l'accompagna jusqu'à la porte. Et elle sortit dans la rue, avec ses belles robes et ses pierreries, comme une idole promenée, un jour de fête, par les mécréants...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

... Et elle sortit dans la rue avec ses belles robes et ses pierreries, comme une idole promenée un jour de fête par les mécréants.

Mais à peine eut-elle fait vingt pas dans la rue, où pas une âme ne passait à cette heure de la nuit, que soudain une forme noire bondit de l'ombre et s'élança vers elle. Or, c'était un voleur, à l'affût de quelque gibier de nuit, qui avait vu briller ses pierreries, et s'était dit : « Voilà de quoi m'enrichir pour la vie ! » Et il l'arrêta brutalement et se prépara à la dépouiller, en lui disant d'une voix étouffée et effrayante : « Si tu ouvres la bouche pour crier, ta longueur entrera dans ta largeur ! » Et déjà il avait mis la main sur ses colliers, quand son regard

rencontra la beauté de son visage; et, tout interdit, il pensa : « Par Allah! c'est elle tout entière que je vais enlever, car elle est plus précieuse que tous les trésors! » Et il lui dit : « O ma maîtresse, il ne te sera fait aucun mal! Mais ne me résiste pas, et viens de ton plein gré avec moi. Et notre nuit sera une nuit bénie! » Car il pensait : « C'est une almée! Car il n'y a que les almées, pour sortir la nuit vêtues avec tant de splendeur. Et elle doit revenir de quelque noce de grand seigneur! »

Et la jeune fille, pour toute réponse, se mit à pleurer. Et le voleur lui dit : « Par Allah! pourquoi pleures-tu? Je fais le serment de ne point te maltraiter ni te dépouiller, si tu te donnes à moi librement! » Et, en même temps, il la prit par la main, et voulut l'emmener. Alors, à travers ses larmes, elle lui dit qui elle était; et lui raconta la générosité du cheikh, son époux, et ne lui cacha rien de son histoire. Et elle ajouta : « Et maintenant, je suis entre tes mains. Fais de moi ce que tu voudras! »

Lorsque le voleur, qui était le plus habile détrousseur de toute la corporation des voleurs de Baghdad, eut entendu l'histoire singulière de la jeune fille, et compris toute la portée du procédé généreux du cheikh, son époux, il baissa un instant la tête et réfléchit profondément. Puis il releva la tête et dit à l'adolescente : « Et où demeure le fils de ton oncle, celui que tu aimes? » Elle dit : « Dans tel quartier, telle rue, où il occupe la chambre qui se trouve dans le jardin de la maison! » Et le voleur dit : « O ma maîtresse, il ne sera pas dit que deux amants ont été frustrés de leur amour par un voleur! Puisse Allah

t'accorder les plus choisies de Ses grâces pour cette nuit que tu vas passer avec ton cousin ! Quant à moi, je vais te conduire et t'escorter, pour t'éviter les rencontres fâcheuses d'autres voleurs que moi ! » Et il ajouta : « O ma maîtresse, si le vent est à tous, la flûte n'est pas à moi ! »

Et, ayant ainsi parlé, le voleur prit l'adolescente par la main et l'escorta, avec tous les égards dont on fait preuve envers une reine, jusqu'à la maison de son amant. Et il prit congé d'elle, après avoir baisé le pan de sa robe, et s'en alla en sa voie.

Et la jeune fille poussa la porte du jardin, traversa le jardin, et alla droit à la chambre de son cousin. Et elle l'entendit qui sanglotait, tout seul, en pensant à elle. Et elle frappa à la porte ; et la voix pleine de larmes de son cousin demanda : « Qui est à la porte ? » Elle dit : « Habiba ! » Et de l'intérieur il s'écria : « O voix de Habiba ! » Et il dit encore : « Habiba est morte ! Qui es-tu, toi qui me parles avec sa voix ? » Elle dit : « Je suis Habiba, la fille de ton oncle ! »

Et la porte s'ouvrit, et Habib tomba évanoui dans les bras de sa cousine. Et lorsque, grâce aux soins de Habiba, il fut revenu de son évanouissement, Habiba le fit reposer à côté d'elle, lui posa la tête sur ses genoux et lui fit le récit de ce qui était arrivé avec le cheikh, son époux, et avec le voleur généreux. Et Habib, entendant cela, fut tellement ému qu'il ne put d'abord prononcer une parole. Puis il se leva soudain, et dit à sa cousine : « Viens, ô ma bien-aimée cousine ! » Et il la prit par la main, sans vouloir la connaître, et sortit avec elle dans la rue, et la

conduisit, sans prononcer une parole, à la demeure du cheikh, son époux.

Lorsque le cheikh vit revenir son épouse avec le jeune Habib, son cousin, et qu'il eut compris la raison qui les amenait ainsi tous deux vers sa demeure, il les introduisit dans sa propre chambre, et les embrassa comme un père embrasse ses enfants, et leur dit d'une voix pleine de gravité : « Quand le Croyant a dit à son épouse : « Tu es ma fille, de ma chair et de mon sang ! » nulle puissance ne saurait le délier de ses paroles! Ainsi donc, ô mes enfants, vous ne me devez rien ! Car je suis lié par mes propres paroles ! »

Et, ayant ainsi parlé, il écrivit en leur nom sa maison et ses biens, et s'en alla habiter une autre ville.

— Et Schahrazade laissa au roi Schahriar le soin de conclure, sans lui rien demander à ce sujet. Et, cette nuit-là, elle dit encore :

LE BARBIER ÉMASCULÉ

Il est raconté qu'il y avait au Caire un jeune garçon, sans égal pour la beauté et les mérites. Et il avait pour amie, qui l'aimait beaucoup et qu'il aimait, une adolescente dont l'époux était un youzbaschi, chef de cent gardiens de police, homme plein de

fougue et de bravoure, avec des mains dont un doigt eût suffi pour écraser l'adolescent. Et ce youzbaschi avait toutes les qualités excellentes capables de satisfaire son harem; mais l'adolescent n'avait point de barbe, et l'épouse était de celles qui préfèrent la viande d'agneau; et une jument de celles qui aiment se sentir chevauchées, de préférence, par les jouvenceaux.

Or, un jour d'entre les jours, le youzbaschi entra dans sa maison et dit à l'adolescente, son épouse: « O une telle, je suis invité, cette après-midi, à aller à tel endroit, dans les jardins, pour respirer le bon air avec les amis. Si donc, pour une affaire ou pour une autre, on a besoin de moi, tu sauras où m'envoyer chercher. » Et son épouse lui dit: « Nul ne souhaitera autre chose de toi que de te savoir dans les délices et le contentement! Va te réjouir dans les jardins, ô mon maître, et que cela te dilate et t'épanouisse, pour notre joie! » Et le youzbaschi s'en alla en sa voie, en se félicitant, une fois de plus, d'avoir une épouse si attentive, et bien douée et bien obéissante et bien polie.

Et, dès qu'il eut tourné le dos, son épouse s'écria: « Les louanges à Allah qui éloigne de nous, pour cette après-midi, ce cochon sauvage! Voici que je vais envoyer chercher le pendu de mon cœur! » Et elle appela le petit eunuque qui était à son service, et lui dit: « O garçon, va vite trouver un tel de ma part. Et si tu ne le trouves pas chez lui, cherche-le partout jusqu'à ce que tu le rencontres, et dis-lui: « Ma maîtresse t'envoie le salam et te dit d'aller la trouver à la maison, en ce moment! » Et le petit

eunuque sortit de chez sa maîtresse, et, n'ayant pas trouvé l'adolescent chez lui, il se mit à parcourir, à sa recherche, toutes les boutiques du souk où il avait coutume d'aller s'asseoir. Et il finit par le trouver dans la boutique d'un barbier, où il était entré pour se faire raser la tête. Et il s'approcha de lui, précisément au moment où le barbier lui entourait le cou d'une serviette propre, et lui disait : « Fasse Allah que le rafraîchissement te soit délicieux! » Et le petit eunuque, s'étant donc approché de l'adolescent, se pencha vers lui, et lui dit à l'oreille : « Ma maîtresse une telle t'envoie ses salams les plus choisis, et me charge de te dire qu'aujourd'hui le rivage est clair, et que le youzbaschi est aux jardins! Si donc tu tiens à la possession, tu n'as qu'à venir sans délai ni retard. » Et le jeune garçon, ayant entendu cela, ne put plus souffrir de rester là un moment de plus, et il cria au barbier : « Sèche vite ma tête, que je m'en aille ; et je reviendrai ici une autre fois! » Et, en disant ces paroles, il mit dans sa main un drachme d'argent, tout comme s'il avait eu la tête déjà travaillée par le barbier. Et le barbier, voyant cette générosité, se dit : « Il me donne un drachme, alors que je ne lui ai rien rasé! Que serait-ce si sa tête avait été rasée ! Par Allah! voilà un client que je suivrai de l'œil. Sans aucun doute, lorsque je lui aurai rasé la tête, il me donnera une poignée de ces drachmes-là! »

Sur ces entrefaites, l'adolescent se leva avec rapidité, et sortit dans la rue. Et le barbier l'accompagna jusqu'au seuil de la boutique, en lui disant : « Allah avec toi, ô mon maître! Mon espoir est que, lorsque

tu auras réglé les affaires pendantes, tu reviendras à cette boutique, d'où tu sortiras encore plus beau qu'à ton entrée. Allah avec toi! » Et l'adolescent répondit : « Taïeb ! parfait! je reviendrai! « Et il détala en hâte, et disparut au tournant de la rue.

Et il arriva devant la maison de son amie, l'épouse du youzbaschi. Et il allait frapper à la porte, quand, à sa surprise extrême, il vit surgir devant lui, venant de l'autre bout de la rue, le barbier. Et, ne sachant quelle pouvait bien être l'affaire qui faisait accourir de la sorte ce barbier, qui de loin lui faisait des gestes d'appel, il s'arrêta de frapper. Et le barbier lui dit : « O mon maître, Allah avec toi ! Je te prie de ne pas oublier ma boutique, qui s'est parfumée de ta venue et s'en est illuminée. Et le sage a dit : » Quand tu t'es dulcifié dans un endroit, n'en cherche pas un autre ! » Et le grand médecin des Arabes, Abou-Ali el Hossein Ibn Sina — sur lui les grâces du Très-Haut! — a dit : « Nul lait n'est comparable, pour l'enfant, au lait de la mère ! Et rien n'est plus doux à la tête que la main d'un habile barbier ! » J'espère donc de toi, ô mon maître, que tu reconnaîtras ma boutique entre toutes les boutiques des autres barbiers du souk. » Et l'adolescent dit : « Hé ouallah ! certainement, je la reconnaîtrai, ô barbier ! » Et il poussa la porte, qui déjà s'était ouverte de l'intérieur, et se hâta de la refermer après lui. Et il monta rejoindre son amoureuse, pour faire sa chose ordinaire avec elle.

Quant au barbier, au lieu de s'en retourner à sa boutique, il resta planté dans la rue, en face de la porte, en se disant : « Le mieux est que j'attende ici même

ce client inespéré, afin de le conduire moi-même à ma boutique, de peur qu'il ne la confonde avec celles de mes voisins ! » Et, sans quitter la porte un instant des yeux, il s'immobilisa définitivement.

Mais pour ce qui est du youzbaschi, lorsqu'il arriva à l'endroit du rendez-vous, son ami, qui l'avait invité, lui dit : « Ya sidi, pardonne-moi l'incivilité sans pareille dont je suis coupable envers toi. Mais ma mère vient de mourir, et il faut que je prépare l'enterrement. Excuse-moi donc de ne pouvoir me réjouir aujourd'hui avec toi, et pardonne-moi mes mauvaises manières. Allah est généreux ! et nous reviendrons ici ensemble, prochainement. » Et il prit congé de lui, en s'excusant encore beaucoup, et s'en alla en sa voie. Et le youzbaschi, le nez bien allongé, dit en lui-même : « Qu'Allah maudisse les vieilles calamiteuses qui noircissent d'une si vilaine sorte les jours de l'amusement ! Et que le Malin les enfonce dans le plus profond des trous du cinquième enfer ! » Et, ce disant, il cracha en l'air, avec fureur...

— A ce moment de sa narration, Schahrazadé vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME NUIT

Elle dit :

... Et le youzbaschi, le nez bien allongé, dit en lui-

même : « Qu'Allah maudisse les vieilles calamiteuses qui noircissent d'une si vilaine sorte les jours de l'amusement ! Et que le Malin les enfonce dans le plus profond des trous du cinquième enfer ! » Et, ce disant, il cracha en l'air, avec fureur, en marmonnant dans sa barbe : « Je crache sur toi et sur la terre qui t'enfouira, ô mère des calamités ! » Et il reprit le chemin de sa maison, et arriva dans sa rue avec des yeux roulant de colère. Et il aperçut le barbier qui était immobilisé, la tête vers les fenêtres de la maison, comme un chien qui attend l'os qu'on lui jettera. Et il l'aborda et lui dit : « Qu'as-tu, ô homme ? Et qu'y a-t-il de commun entre toi et cette maison ? » Et le barbier s'inclina jusqu'à terre et répondit : « O sidi le youzbaschi, j'attends ici le meilleur client de ma boutique ! Car mon pain est entre ses mains ! » Et le youzbaschi, fort étonné, lui demanda : « Que dis-tu là, ô suppôt des éfrits ? Ma maison serait-elle maintenant un lieu de rendez-vous pour les clients des barbiers de ton espèce ? Marche, ô proxénète, ou tu connaîtras la lourdeur de mon bras ! » Et le barbier dit : « Le nom d'Allah sur toi, ô mon maître le youzbaschi, et sur ta maison et sur les habitants de ton honorable maison, réceptacle de l'honnêteté et de toutes les vertus ! Mais, par ta précieuse vie ! je jure que mon meilleur client est entré ici même ! Et, comme il y a déjà longtemps qu'il y est, et que mon travail et ma boutique me mettent dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps, je te prie de lui dire, en le voyant, de ne pas tarder davantage ! » Et l'époux de l'adolescente lui dit : « Et quelle manière d'homme est-il, ton client, ô fils des entremetteurs et la

descendance des procureurs? » Il dit : « C'est un beau garçon, avec des yeux comme ça, et une taille comme ça, et le reste à l'avenant! C'est un schalabi, tout à fait, un élégant, un raffiné de manières et de maintien, et généreux! et délicieux! un morceau de sucre, ya sidi, une ruche de miel, ouallahi! »

Lorsque le capitaine des cent gardiens de police eut entendu cet éloge et cette description de celui qui était entré dans sa maison, il saisit le barbier par la nuque et, le secouant à plusieurs reprises, il lui dit : « O postérité des proxénètes et le fils des chiffons! » Et le secoué barbier s'écria : « Il n'y a pas d'inconvénient! » Et le youzbaschi continua : « Tu oses encore prononcer de telles paroles sur ma maison? » Et le barbier dit : « O mon maître, tu verras ce que te dira mon client, lorsque tu lui auras dit : « Le barbier aux mains douces t'attend à la porte! » Et le youzbaschi écumant lui cria : « Eh bien, reste ici, en attendant que j'aille contrôler tes paroles! » Et il se précipita dans sa maison.

Or, pendant ce temps, la jeune femme qui avait entendu et vu, de derrière la fenêtre, tout ce qui venait de se passer dans la rue, avait déjà eu le loisir de cacher son amant dans la citerne de la maison. Et quand le youzbaschi eut pénétré dans les chambres, il n'y avait plus ni adolescent, ni odeur d'adolescent, ni rien qui s'en rapprochât de près ou de loin. Et il demanda à son épouse : « Hé, par Allah! ô femme, y a-t-il vraiment lieu de croire qu'un homme a pénétré chez nous? » Et l'épouse, comme formalisée à l'extrême de cette supposition, s'écria : « O la honte sur notre maison et sur moi-même! Comment,

ô mon maître, un homme pourrait-il entrer ici? Eloigné soit le Malin ! » Et le youzbaschi dit : « C'est un barbier, qui est là dans la rue, qui m'a dit attendre la sortie de chez nous d'un jeune homme d'entre ses ses clients ! » Elle dit : « Et tu ne l'as pas écrasé contre le mur? » Il dit : « J'y vais ! » Et il descendit, et saisit le barbier par la nuque et le fit tournoyer en lui criant : « O entremetteur sur ta mère et sur ton épouse ! Tu as osé dire de telles paroles sur le harem d'un Croyant ! » Et il allait sans doute faire entrer, d'un coup, sa longueur dans sa largeur, quand le barbier s'écria : « Par la vérité que nous a révélée le Prophète, ô youzbaschi, j'ai vu avec mes yeux entrer l'adolescent dans la maison ! Mais je ne l'ai pas vu en sortir ! » Et l'autre arrêta le tournoiement, et fut à la limite de la perplexité d'entendre cet homme soutenir cette chose devant la mort. Et il lui dit : « Je ne veux pas te tuer avant de te prouver que tu as menti, ô chien ! Viens avec moi ! » Et il le traîna dans la maison, et se mit à parcourir avec lui toutes les chambres, en bas, en haut et partout. Et lorsqu'ils eurent tout examiné et tout visité, ils redescendirent dans la cour et furetèrent dans tous les coins, sans rien trouver. Et le youzbaschi se tourna vers le barbier et lui dit : « Il n'y a rien ! » Et l'autre dit : « C'est vrai, mais il y a encore cette citerne-ci que nous n'avons pas visitée. »

Tout cela ! Et l'adolescent entendait leurs allées et venues, et leurs paroles. Et, à ces derniers mots de citerne et de visite à la citerne, il maudit en son âme le barbier, en pensant : « Ah ! le fils des prostituées de l'infamie ! Il va me faire prendre ! » Et de son

côté l'épouse entendit le barbier qui parlait de visiter la citerne, et descendit en toute hâte, en criant à son époux : « Jusqu'à quand, ô homme, vas-tu faire parcourir ta maison et ton harem à ce produit des mille cornards de l'impudicité ? Et n'as-tu pas honte d'introduire de la sorte dans l'intimité de ta demeure un étranger de l'espèce de celui-ci ? Qu'attends-tu pour le châtier selon son crime ? » Et le youzbaschi dit : « Tu dis vrai, ô femme, il faut le punir. Mais c'est toi la calomniée, et c'est à toi de le châtier. Punis-le selon la gravité et la nature de ses imputations ! »

Alors l'adolescente monta prendre un couteau dans la cuisine, et le chauffa jusqu'à ce qu'il fût devenu blanc d'incandescence. Et elle s'approcha du barbier que le youzbaschi avait déjà étendu à terre d'un seul coup. Et, avec le couteau chauffé, elle lui cautérisa les cordons, et lui brûla les aiguillettes, pendant que le youzbaschi le maintenait sur le sol. Après quoi on le jeta dans la rue, en lui criant : « Cela t'apprendra à mal parler des harems des honnêtes gens ! » Et l'infortuné barbier resta là jusqu'à ce que des passants pitoyables l'eussent ramassé et porté à sa boutique. Et voilà pour lui !

Mais pour ce qui est de l'adolescent enfermé dans la citerne, il se hâta, dès que tous les bruits eurent cessé dans la maison, de s'échapper de sa cachette et de livrer ses jambes au vent. Et Allah voila ce qu'il y avait à voiler !

— Et Schahrazade ne voulut point laisser passer cette nuit-là sans raconter encore au roi Schahriar l'HISTOIRE DE FAIROUZ ET DE SON ÉPOUSE.

FAIROUZ ET SON ÉPOUSE

On raconte qu'un certain roi était assis un jour sur la terrasse de son palais, prenant l'air et s'égayant les yeux par la vue du ciel sur sa tête et des beaux jardins à ses pieds. Et son regard rencontra soudain, sur la terrasse d'une maison située en face du palais, une femme dont il n'avait jamais vu la pareille en beauté. Et il se tourna vers ceux qui l'entouraient et leur demanda : « A qui appartient cette maison ? » Et ils répondirent : « A ton serviteur Faïrouz. Et celle-ci est son épouse ! » Alors il descendit ; et la passion l'avait rendu déjà ivre sans vin, et l'amour était dans son cœur. Et il appela son serviteur Faïrouz et lui dit : « Prends cette lettre et va à telle ville, et reviens avec la réponse ! » Et Faïrouz prit la lettre, et alla à sa maison, et mit la lettre sous sa tête et passa ainsi cette nuit-là. Et lorsque vint le matin, il se leva, fit ses adieux à son épouse, et alla vers la ville en question, ignorant ce que son souverain avait de projets contre lui.

Quant au roi, il se leva en hâte dès que l'époux fut parti, et se dirigea sous un déguisement vers la maison de Faïrouz, et frappa à la porte. Et l'épouse de Faïrouz demanda : « Qui est à la porte ? » Et il répondit : Je suis le roi, maître de ton époux ! » Et elle ouvrit. Et il entra, et s'assit, en disant : « Nous

venons te visiter. » Et elle sourit, et répondit : « Je me réfugie en Allah de cette visite-là ! Car, en vérité, je n'attends d'elle rien de bon ! » Mais le roi dit : « O désir des cœurs, je suis le maître de ton mari, et je pense que tu ne me connais pas ! » Et elle répondit : « Certainement, je te connais, ô mon seigneur et mon maître, et je connais ton projet et je sais ce que tu veux, et que tu es le maître de mon époux. Et, pour te prouver que je comprends fort bien ton affaire, je te conseille, ô mon souverain, d'avoir l'âme assez haut placée pour t'appliquer à toi-même ces vers du poète :

» *Je ne foulerai point le chemin qui conduit à la fontaine, si d'autres passants peuvent poser leurs lèvres sur la pierre humide qui me désaltérerait.*

Quand le bourdonnant essaim des mouches immondes s'abat sur mes plateaux, quelle que soit la faim qui me torture, je détourne aussitôt ma main des mets préparés pour mon plaisir.

Les lions n'évitent-ils par le chemin qui conduit au bord de l'eau, quand les chiens sont libres de laper au même endroit ? »

Et, ayant récité ces vers, l'épouse de Faïrouz ajouta : « Et toi, ô roi, boiras-tu à la fontaine où d'autres avant toi ont posé leurs lèvres ? » Et le roi, entendant ces paroles, la regarda avec stupéfaction. Et il fut si émotionné qu'il tourna le dos, sans trouver un mot de réponse ; et, dans sa hâte de fuir, il oublia l'une de ses sandales dans la maison. Et tel fut son cas.

Mais pour ce qui est de Faïrouz, voici ! Lorsqu'il fut sorti de sa maison, pour aller là où l'envoyait le roi, il chercha la lettre dans sa poche, mais ne la trouva pas. Et il se rappela qu'il l'avait laissée sous l'oreiller. Et il s'en revint à sa maison, et y entra juste au moment où le roi venait de s'en aller. Et il vit la sandale du roi, sur le seuil. Et aussitôt il comprit le motif de son envoi hors de la ville, vers un pays lointain. Et il se dit : « Le roi, mon maître, ne m'envoie là-bas que pour laisser libre cours à une inavouable passion ! » Toutefois, il garda le silence, et, pénétrant sans bruit dans sa chambre, il prit la lettre là où il l'avait laissée, et sortit sans que son épouse se fût aperçue de son entrée. Et il se hâta de quitter la ville, et d'aller accomplir la mission dont l'avait chargé le roi, son maître. Et Allah lui écrivit la sécurité, et il porta la lettre à son destinataire, et revint à la ville du roi avec la réponse requise. Et, avant d'aller se reposer à sa maison, il se hâta de se présenter entre les mains du roi qui, pour le récompenser de sa diligence, lui fit un présent de cent dinars. Et rien ne fut dit ou prononcé sur ce que l'on sait.

Et Faïrouz, ayant pris les cent dinars, alla au souk des joailliers et des orfèvres, et acheta, pour toute la somme, des choses magnifiques, en fait de parures pour l'usage des femmes. Et il porta tout cela à son épouse, en lui disant : « C'est pour fêter mon retour ! » Et il ajouta : « Prends cela et tout ce qui t'appartient ici, et retourne à la maison de ton père ! » Et elle lui demanda : « Pourquoi ? » Il dit : « En vérité, le roi, mon maître, m'a comblé de sa bonté.

Et c'est parce que je veux que tout le monde le sache, et que ton père se réjouisse en voyant sur toi toutes ces parures, que je désire te voir aller là où je te dis : « Et elle répondit : « Avec amour et de tout cœur joyeux ! »

Et elle se para de tout ce que lui avait apporté son époux, et de tout ce qu'elle possédait déjà, et alla à la maison de son père. Et son père se réjouit fort de sa venue et de voir tout ce qu'il y avait de beau sur elle. Et elle resta dans la maison de son père, pendant un mois entier, sans que son époux Faïrouz eût songé à venir la chercher, et sans qu'il eût seulement envoyé demander de ses nouvelles.

Aussi, au bout de ce mois de séparation, le frère de la jeune femme vint trouver Faïrouz et lui dit : « O Faïrouz, si tu ne veux pas révéler le motif de ta colère contre ton épouse et de l'abandon où tu la laisses, viens, et plaide l'affaire avec nous devant le roi, notre maître ! » Et Faïrouz répondit : « Si vous autres vous voulez plaider, moi je ne plaiderai pas ! » Et le frère de l'adolescente dit : « Viens tout de même, et tu m'entendras plaider ! » Et il s'en alla avec lui devant le roi.

Et ils trouvèrent le roi dans la salle des audiences, et le kâdi assis à côté de lui. Et le frère de la jeune femme, après avoir embrassé la terre entre les mains du roi, dit : « O notre maître, je viens plaider pour une affaire ! » Et le roi lui dit : « Les affaires à plaider regardent le seigneur kâdi. C'est à lui qu'il te faut t'adresser ! » Et le frère de la jeune femme se tourna vers le kâdi, et dit : « Qu'Allah assiste notre seigneur le kâdi ! Or, voici notre affaire et notre plainte : Nous

avons loué, en simple location, à cet homme, un beau jardin, hautement protégé de murs et abrité ; merveilleusement entretenu et planté de fleurs et d'arbres fruitiers. Mais cet homme, après avoir cueilli toutes les fleurs et mangé tous les fruits, a abattu les murs, livré le jardin aux quatre vents, et mis partout la dévastation. Et maintenant il veut rompre le bail et nous rendre notre jardin dans l'état où il l'a mis ! Et telle est notre plainte et notre affaire, ya sidi ' l kâdi ! »

Et le kâdi se tourna vers Faïrouz et lui dit : « Et toi, qu'as-tu à dire, ô jeune homme ? » Et il répondit : « En vérité, je leur rends le jardin en meilleur état qu'il n'était auparavant ! » Et le kâdi dit au frère : « Est-ce vrai qu'il rend le jardin en meilleur état, comme il vient de le déclarer ? » Et le frère dit : « Non ! Mais je désire savoir de lui le motif qui l'a poussé à nous le rendre ! » Et le kâdi demanda, en se tournant vers Faïrouz : « Qu'as-tu à dire, ô jeune homme ? » Et Faïrouz répondit : « Je le leur rends de bon cœur et à contre-cœur ! Et le motif de cette restitution, puisqu'ils souhaitent le connaître, est qu'un jour je suis entré dans le jardin en question, et j'ai vu sur sa terre les traces du passage du lion et de son pied. Et j'ai eu peur que, si je m'y hasardais de nouveau, le lion me dévorât. Et c'est pourquoi j'ai rendu le jardin à ses propriétaires. Et je ne l'ai fait que par respect pour le lion, et par peur pour moi...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Et c'est pourquoi j'ai rendu le jardin à ses propriétaires. Et je ne l'ai fait que par respect pour le lion, et par peur pour moi. »

Lorsque le roi, qui était étendu sur les coussins et qui écoutait sans en avoir l'air, eut entendu les paroles de Faïrouz, son serviteur, et en eut compris la portée et la signification, il se leva sur son séant et dit au jeune homme : « O Faïrouz, calme ton cœur, apaise tes scrupules, et retourne à ton jardin. Car, par la vérité et la sainteté de l'Islam ! ton jardin est le mieux défendu et le mieux gardé que j'aie trouvé de ma vie ; et ses murailles sont à l'abri de tous les assauts ; et ses arbres, ses fruits et ses fleurs sont les plus sains et les plus beaux que j'aie jamais vus ! »

Et Faïrouz comprit. Et il retourna à son épouse. Et il l'aima.

Et, de cette manière, ni le kâdi, ni aucun des nombreux assistants qui étaient dans la salle des audiences, ne put rien comprendre à cette affaire, qui resta secrète entre le roi et Faïrouz et le frère de l'épouse. Mais Allah est Omniscient !

— Et Schahrazade dit encore :

LA NAISSANCE ET L'ESPRIT

Il y avait un homme, Syrien de naissance, qu'Allah avait doué, comme tous les Schamites de sa race, d'un sang lourd et d'un esprit épais. Car c'est une chose notoire que lorsqu'Allah distribua ses dons aux humains, il mit dans chaque terre les qualités et les défauts qui devaient se transmettre à tous ceux qui y naîtraient. C'est ainsi qu'il accorda l'esprit et la finesse aux habitants du Caire, la force copulative à ceux de la Haute-Egypte, l'amour de la poésie à nos pères Arabes, la bravoure aux cavaliers du centre, des mœurs policées aux habitants de l'Irak, la cordialité envers les hôtes aux tribus errantes, et bien d'autres dons à bien d'autres pays, mais aux Syriens il ne donna que l'amour du gain et l'esprit de commerce, et les oublia totalement quand il distribua les dons charmants. C'est pourquoi, quoi qu'il fasse, un Syrien schamite, des pays qui s'étendent de la mer salée aux confins du désert de Damas, sera toujours un lourdaud au sang épais, et son esprit ne sera jamais ouvert qu'à l'appât grossier du gain et au trafic.

Et donc le Syrien en question se réveilla, un jour d'entre les jours, avec le désir d'aller trafiquer au Caire. Et c'était, sans aucun doute, sa mauvaise destinée qui lui suggérait cette idée d'aller vivre

parmi les gens les plus délicieux et les plus spirituels de la terre. Mais, comme tous ceux de sa race, il était plein de suffisance, et il pensa qu'il allait éblouir les gens de là-bas par ce qu'il allait apporter de belles choses avec lui. Il prit, en effet, dans des coffres, ce qu'il possédait de plus somptueux en fait de soieries, d'étoffes précieuses, d'armes ouvragées et autres choses semblables, et s'en vint dans la cité sauvegardée, Misr Al-Kahirah, le Caire !

Et il commença par louer un local pour ses marchandises, et une chambre pour lui-même dans un khân de la ville, au centre des souks. Et il se mit à aller tous les jours chez les clients et les marchands, les invitant à venir visiter ses marchandises. Et il continua à travailler de la sorte, pendant quelque temps, lorsqu'un jour d'entre les jours, comme il était allé se promener et qu'il regardait à droite et à gauche, il fit la rencontre de trois jeunes femmes qui s'avançaient penchées et balancées, et qui riaient en se disant des choses comme ça et comme ça. Et chacune était plus belle que l'autre et plus attrayante et plus charmante. Et lorsqu'il les eut aperçues, ses moustaches se dressèrent et jouèrent ; et il s'approcha d'elles, comme elles lui lançaient des œillades, et leur dit : « Se peut-il que vous veniez me tenir agréable compagnie, à mon khân, pour nous divertir cette nuit ? » Et elles répondirent, rieuses : « Nous voulons bien, en vérité, et nous ferons ce que tu nous diras de faire, pour te plaire. » Et il demanda : « Chez moi ou chez vous autres, ô mes maîtresses ? » Elles dirent : « Hé, par Allah ! chez toi ! Crois-tu, par hasard, que nos maris nous lais-

seraient introduire chez nous des hommes étrangers ? » Et elles ajoutèrent : « Cette nuit nous viendrons chez toi ! Dis-nous donc où tu loges. » Il dit : « Je loge dans une chambre de tel khân, dans telle rue. » Et elles dirent : « En ce cas, tu nous prépareras un souper, et tu nous le tiendras au chaud ; et nous viendrons te visiter après l'heure de la prière de la nuit. » Et il dit : « Ce sont des paroles parfaites. » Et elles le quittèrent, pour continuer leur chemin. Et, de son côté, il alla aux provisions, et acheta du poisson, des concombres, des huîtres, du vin et des parfums, et il porta le tout à sa chambre ; et il prépara cinq espèces de mets à base de viande, sans compter le riz et les légumes ; et il les cuisina lui-même ; et tint le tout prêt, dans les meilleures conditions.

Et lorsque fut le temps du souper, les trois femmes vinrent, comme elles l'avaient promis, enveloppées de kababits en toile bleue qui les rendaient méconnaissables. Mais, en entrant, elles rejetèrent ces enveloppes de dessus leurs épaules, et allèrent s'asseoir comme des lunes. Et le Syrien se leva et s'assit en face d'elles, comme une cruche, après avoir rangé devant elles les plateaux chargés de mets. Et ils mangèrent suivant leur capacité. Et il leur apporta ensuite le tabouret des vins. Et la coupe circula entre eux. Et le Syrien, sur leurs invitations pressantes, ne refusa aucune tournée, et but tellement que sa tête vogua dans toutes les directions. Et c'est alors, qu'enhardi quelque peu, il se mit à dévisager ses compagnes ; et il put admirer leur beauté et s'émerveiller de leurs perfections. Et il voyagea

entre la perplexité et la stupéfaction. Et il se balança entre l'extravagance et l'effarement. Et il ne sut plus distinguer le mâle de la femelle. Et son état fut mémorable et son destin déplorable. Et il regarda sans voir et mangea sans boire. Et il se servit de ses pieds et marcha sur sa tête. Et il fit tourner ses yeux et secoua son nez. Et il se moucha et éternua. Et il rit et pleura. Après quoi, il se tourna vers l'une des trois, et lui demanda : « Par Allah sur toi ! ya setti, quel peut bien être ton nom ? » Elle répondit : « Je m'appelle As-tu-jamais-rien-vu-comme-moi ? » Et sa raison s'envola davantage, et il s'écria : « Non wallahi, je n'ai jamais rien vu comme toi ! » Puis il s'étendit par terre, en s'appuyant sur ses coudes, et demanda à la seconde : « Et toi, ya setti, ô sang de la vie de mon cœur, quel est ton nom? » Elle répondit : « Jamais-tu-n'as-aperçu-quelqu'un-qui-me-ressemble! » Et il s'écria : « Inschallah ! ce qu'Allah veut, ô ma maîtresse Jamais-tu-n'as-aperçu-quelqu'un-qui-me-ressemble ! » Puis il se tourna vers la troisième et lui demanda : « Et toi, ya setti, ô brûlure de mon cœur, quel peut bien être ton honorable nom? » Elle répondit : « Regarde-moi-et-tu-me-connaîtras ! » Et, ayant entendu cette troisième réponse, le Syrien roula par terre, en s'écriant de toute sa voix : « Il n'y a pas d'inconvénient, ô ma maîtresse Regarde-moi-et-tu-me-connaîtras ! »

Et elles continuèrent à faire circuler la coupe, et à la vider dans son gosier, jusqu'à ce qu'il fût tombé, sa tête précédant ses pieds, avec sa circulation arrêtée. Alors, le voyant dans cet état, elles se levèrent et lui enlevèrent son turban et le coiffèrent

d'un bonnet de fou. Puis elles regardèrent autour d'elles, et s'approprièrent tout ce qu'elles trouvèrent sur leur chance, en fait d'argent et de choses de prix. Et, chargées de butin, et le cœur léger, elles le laissèrent ronfler comme un buffle dans son khân, et abandonnèrent la demeure à son propriétaire. Et le voileur voila ce qu'il y avait à voiler.

Or, le lendemain, quand le Syrien revint de sa crapulerie, il se vit seul dans sa chambre, et ne tarda pas à constater que sa chambre était balayée de tout ce qu'elle contenait. Et du coup il recouvra complètement ses sens, et s'écria : « Il n'y a de majesté et de puissance qu'en Allah le Glorieux, le Grand! » Et il se précipita hors du khân, avec le bonnet de fou sur la tête, et se mit à demander à tous les passants s'ils n'avaient pas rencontré les nommées une telle, une telle et une telle. Et il disait les noms que lui avaient révélés les jeunes femmes. Et les gens, le voyant affublé de la sorte, le croyaient échappé du maristân, et répondaient : « Non, par Allah ! nous n'avons jamais rien vu comme toi ! » Et d'autres disaient : « Jamais nous n'avons aperçu quelqu'un qui te ressemble ! » Et d'autres répondaient : « Nous te regardons, en vérité, mais nous ne te connaissons pas ! »

Aussi, à bout de questions, il ne sut plus à qui recourir ni à qui se plaindre, et finit par rencontrer enfin un passant charitable et de bon conseil, qui lui dit : « Écoute-moi, ô Syrien ! Le mieux que tu aies à faire, en la circonstance, est de t'en retourner en Syrie, sans retard ni délai, car au Caire, vois-tu, les gens savent faire tourner les cerveaux durs com-

me les cerveaux légers, et jouer avec les œufs aussi bien qu'avec les pierres. »

Et le Syrien, le nez allongé jusqu'à ses pieds, s'en retourna dans son pays, la Syrie, d'où il n'aurait dû jamais sortir.

Et c'est parce que souvent de telles aventures leur sont arrivées, que les natifs de Syrie médisent à bouche ouverte des enfants de l'Égypte.

— Et Schahrazade, ayant fini de raconter cette histoire, se tut. Et le roi Schahriar lui dit : « O Schahrazade, ces anecdotes m'ont plu à l'extrême, et j'en sors plus instruit et plus éclairé ! » Et Schahrazade sourit et dit : « Allah seul est l'Instructeur et l'Éclaireur ! » Et elle ajouta : « Mais que deviendraient ces anecdotes, si on les comparait à l'HISTOIRE DU LIVRE MAGIQUE ? » Et le roi Schahriar dit : « Quel est ce livre magique, ô Schahrazade, et quelle est son histoire ? » Et elle dit : « Je me réserve de te la raconter, ô Roi, la nuit prochaine, si Allah veut, et si telle est ta satisfaction ! » Et le Roi dit : « Certes ! je veux écouter, la nuit prochaine, cette histoire que je ne connais pas ! »

ET LORSQUE FUT LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME NUIT

La petite Doniazade se leva du tapis, où elle était blottie, et dit : « O ma sœur, quand vas-tu nous commencer l'HISTOIRE DU LIVRE MAGIQUE ? » Et Schahrazade répondit : « Sans délai ni retard, puisqu'ainsi le désire notre maître le Roi ! »

Et elle dit :

HISTOIRE DU LIVRE MAGIQUE

Il est raconté, dans les annales des peuples et dans les livres des anciens temps, — mais Allah seul connaît le passé et voit l'avenir — qu'une nuit d'entre les nuits, le khalifat, fils des khalifats orthodoxes de la postérité d'Abbas, Haroun Al-Rachid qui régnait à Baghdad, se leva dans son lit, en proie à l'oppression, et, vêtu de ses habits de nuit, manda auprès de lui Massrour, le porte-glaive de sa grâce, qui se présenta aussitôt entre ses mains. Et il lui dit : « O Massrour, cette nuit est accablante et lourde sur ma poitrine, et je désire que tu dissipes mon malaise. » Et Massrour répondit : « O émir des Croyants, lève-toi et allons sur la terrasse regarder avec nos yeux le baldaquin des cieux piqué d'étoiles, et voir se promener la lune brillante, tandis que vers nous montera la musique des clapotantes eaux, et les plaintes des norias chantantes dont le poète a dit :

» *La noria qui, de chaque œil, verse des pleurs en gémissant, est semblable à l'amoureux qui, malgré la magie dont est plein son cœur, passe ses journées dans une plainte monotone.*

» Et c'est le même poète, ô émir des Croyants, qui a dit, en parlant de l'eau courante :

» *Ma préférée est une jeune fille. Elle me dispense de boire et me divertit.*
Elle est un beau jardin : ses yeux en sont les sources, et sa voix en est l'eau courante. »

Et Haroun écouta son porte-glaive et secoua la tête et dit : « Je n'ai point envie de cela cette nuit ! » Et Massrour dit : « O émir des Croyants, il y a dans ton palais trois cent soixante adolescentes, de toutes les couleurs, semblables à autant de lunes et de gazelles, et habillées de belles robes comme des fleurs. Lève-toi et allons les passer en revue, sans qu'elles nous voient, chacune dans son appartement. Et tu entendras leurs chants et tu verras leurs jeux et tu assisteras à leurs ébats. Et peut-être qu'alors ton âme se sentira attirée vers l'une d'elles. Et tu la prendras pour société, cette nuit, et elle se livrera à ses jeux avec toi. Et nous verrons bien ce qui restera de ton malaise ! » Mais Haroun dit : « O Massrour, va me chercher Giafar, immédiatement. » Et il répondit par l'ouïe et l'obéissance. Et il alla trouver Giafar, dans sa maison, et lui dit : « Viens chez l'émir des Croyants. » Et il répondit : « J'écoute et j'obéis ! » Et il se leva à l'heure et à l'instant, s'habilla, et suivit Massrour au palais. Et il se présenta devant le khalifat, qui était toujours au lit, et embrassa la terre entre ses mains et dit : « Fasse Allah que ce ne soit pas pour quelque chose de mal ! » Et Haroun dit : « Il n'y a rien que de bien,

ô Giafar! Mais je suis las, cette nuit, et fatigué et oppressé. Et j'ai envoyé Massrour te dire de venir ici me distraire et dissiper mon ennui. » Et Giafar réfléchit un instant, et répondit: « O émir des Croyants, quand notre âme ne veut s'égayer ni par la beauté du ciel, ni par les jardins, ni par la douceur de la brise, ni par la vue des fleurs, il ne reste plus qu'un remède, et c'est le livre. Car, ô émir des Croyants, le plus beau des jardins est encore une armoire de livres. Et une promenade à travers ses rayons est la plus douce et la plus charmante des promenades! Lève-toi donc et allons chercher quelque livre au hasard des étagères, dans les armoires des livres! » Et Haroun répondit: « Tu dis vrai, ô Giafar, c'est le meilleur remède à l'ennui. Et je n'y avais point pensé. » Et il se leva, et, accompagné de Giafar et de Massrour, il alla dans la salle où se trouvaient les armoires des livres.

Et Giafar et Massrour tenaient chacun un flambeau, et le khalifat prenait les livres dans les armoires magnifiques et les coffres en bois de senteur, et les ouvrait et les refermait. Et il examina de la sorte plusieurs étagères, et finit par mettre la main sur un très vieux livre qu'il ouvrit au hasard. Et il tomba sur quelque chose qui dut l'intéresser vivement, car, au lieu de laisser le livre au bout d'un instant, il s'assit et se mit à le feuilleter, page par page, et à le lire attentivement. Et voici que soudain il se mit à rire tellement qu'il se renversa sur le derrière. Puis il reprit le livre et continua sa lecture. Et voici que des larmes tombèrent de ses yeux; et il se mit à pleurer tellement que toute sa barbe en fut mouillée,

et que les larmes coulaient à travers les interstices de la barbe jusqu'au livre qu'il tenait sur ses genoux. Puis il referma le livre, le mit dans sa manche, et se leva pour sortir.

Lorsque Giafar vit le khalifat pleurer et rire de la sorte, il ne put s'empêcher de dire à son suzerain : « O émir des Croyants et souverain des deux Mondes, quel peut bien être le motif qui te fait rire et pleurer presque au même moment? » Et le khalifat, ayant entendu cela, s'encoléra à la limite de la colère, et cria à Giafar, d'une voix irritée : « O chien d'entre les chiens des Barmécides, quelle est donc cette impertinence de ta part? Et de quoi te mêles-tu? Tu viens de t'arroger le droit d'être offusquant et suffisant, et tu as dépassé les limites de ta place! Et il ne te manque plus qu'à braver le khalifat! Or, par mes yeux! du moment que tu t'es mêlé de ce qui ne te concerne pas, je veux que cette affaire ait toutes les suites qu'elle comporte. Je t'ordonne donc d'aller chercher quelqu'un qui puisse me dire pourquoi j'ai ri et pleuré à la lecture de ce livre, et qui devine ce qu'il y a dans ce volume depuis la première page jusqu'à la dernière. Et si tu ne trouves pas cet homme-là, je couperai ton cou, et te montrerai alors ce qui m'a fait rire et pleurer. »

Lorsque Giafar eut entendu ces paroles et vu cette colère, il dit: « O émir des Croyants, j'ai commis une faute. Et la faute est le fait des gens qui me ressemblent, mais le pardon est le fait de ceux qui ont l'âme comme celle de Ta Grandeur. » Et Haroun répondit: « Non ! je viens d'en faire le serment! Tu dois aller me chercher quelqu'un qui m'explique

tout le contenu de ce livre, ou bien je te couperai le cou à l'heure et à l'instant. » Et Giafar dit : « O émir des Croyants, Allah créa les cieux et les mondes en six jours, et, s'il l'avait voulu, il les aurait créés en une heure. Et s'il ne l'a pas fait, ça été pour enseigner à Ses créatures qu'il faut, en toutes choses, même pour faire le bien, agir avec patience et modération. A plus forte raison, quand il faut faire le contraire du bien, ô émir des Croyants. Toutefois, si tu tiens absolument à ce que j'aille chercher la personne en question, qui doit deviner ce qui t'a fait rire et pleurer, accorde à ton esclave un délai de trois jours seulement! » Et le khalifat dit : « Si tu ne m'amènes pas la personne dont il s'agit, tu périras de la plus horrible des morts! » Et à cela Giafar répondit : « Je m'en vais pour cette mission. » Et il sortit, là-dessus, avec le teint changé, l'âme troublée et le cœur plein d'amertume et de chagrin.

Et il s'en vint à sa maison, avec son cœur amer, pour faire ses adieux à son père Yahia et à son frère El-Fadl, et pleurer. Et ils lui dirent : « Pourquoi te voyons-nous en cet état de trouble et de tristesse, ô Giafar? » Et il leur raconta ce qui était arrivé entre lui et le khalifat, et les mit au courant de la condition posée. Et il ajouta : « Celui qui joue avec une pointe acérée, se piquera la main ; et celui qui lutte avec le lion, sera tué. Quant à moi, il n'y a plus de place pour moi aux côtés du khalifat ; car désormais le séjour auprès de lui est le plus grand des dangers pour moi, ainsi que pour toi, ô mon père, et pour toi, ô mon frère! Il vaut donc mieux que

j'aille loin de ses yeux. Car la préservation de la vie est une chose inestimable, et n'est jamais assez jugée à sa valeur. Et l'éloignement est le meilleur préservatif pour nos cous. D'ailleurs, le poète a dit:

» *Préserve ta vie des dangers qui la menacent, et laisse la maison se plaindre à son constructeur!* »

Et, à cela, son père et son frère répondirent: « Ne pars pas, ô Giafar, car probablement le khalifat te pardonnera! » Mais Giafar dit: « Il a posé la condition! Or, comment pourrais-je trouver quelqu'un qui fût capable de deviner à première vue le motif qui a fait rire et pleurer le khalifat, ainsi que le contenu, depuis le commencement jusqu'à la fin, de ce livre calamiteux? » Et Yahia répondit alors: « Tu dis vrai, ô Giafar! Il n'y a que le départ pour sauvegarder les têtes. Et le mieux est que tu partes pour Damas, et que tu y demeures jusqu'à ce que ce déclin de la fortune soit terminé et que soit revenue l'heureuse destinée. » Et Giafar demanda: « Et que deviendra mon épouse, en mon absence, et mon harem? » Et Yahia dit: « Pars, et ne te préoccupe pas du reste. Ce sont là des portes que tu n'as pas le temps d'ouvrir. Pars pour Damas, car tel est pour toi le décret du destin...

—A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-SEIZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Ce sont là des portes que tu n'as pas le temps d'ouvrir. Pars pour Damas, car tel est pour toi le décret du destin ! » Et il ajouta : « Quant à ce qui pourra survenir, après ton départ, Allah y pourvoira. »

En conséquence, Giafar le vizir inclina l'oreille aux paroles de son père, et, sans délai ni retard, prit avec lui un sac qui contenait mille dinars, passa sa ceinture et son épée, prit congé de son père et de son frère, monta sur une mule et, sans se faire accompagner par un esclave ou un serviteur, il se mit en route pour Damas. Et, en ligne droite, à travers le désert, il voyagea, et ne cessa de voyager que le dixième jour, en arrivant à la plaine verte, El-Marj, qui est l'entrée de Damas la réjouissante.

Et il vit le beau minaret de l'Epousée, qui émergeait de la verdure environnante. revêtu depuis la base jusqu'au sommet de tuiles dorées, et les jardins arrosés d'eaux courantes où vivaient les troupes des fleurs ; et les champs de myrtes, et les monts de violettes et les champs de lauriers-roses. Et il s'arrêta à regarder toute cette beauté, en écoutant dans les arbres les oiseaux chanteurs. Et il vit que c'était

une ville dont la pareille n'avait pas été créée sur la surface de la terre. Et il regarda à droite, et il regarda à gauche, et finit par apercevoir un homme. Et il s'approcha de lui et lui dit : « O mon frère, quel est le nom de cette cité ? » Et il répondit : « O mon seigneur, cette cité, dans les temps anciens, était appelée Joullag, et c'est elle dont parle le poète, dans ces vers :

» *Je m'appelle Joullag, et je fixe les cœurs. En moi coulent les belles eaux, en moi et hors de moi.*

Jardin d'Eden sur la terre et patrie de toutes les splendeurs, ô Damas,

Je n'oublierai jamais tes beautés, ni n'aimerai rien autant que toi.

Et bénies soient tes terrasses et tant de merveilles vivantes qui brillent sur tes terrasses ! »

Et l'homme, qui récita ces vers, ajouta : « Elle s'appelle aussi Scham, autrement dit Grain-de-beauté, parce qu'elle est le grain de beauté de Dieu sur la terre. »

Et Giafar éprouva un vif plaisir à entendre ces explications. Et il remercia l'homme, et descendit de sa mule, et la prit par la bride pour s'engager avec elle à travers les maisons et les mosquées. Et, lentement, il se promena en examinant l'une après l'autre les belles maisons devant lesquelles il passait. Et, en regardant ainsi, il aperçut, au fond d'une rue bien balayée et arrosée, une magnifique maison au milieu d'un grand jardin. Et dans le jardin il vit

une tente de soie ouvragée, tendue de beaux tapis du Khorassân et de riches draperies, et bien fournie de coussins de soie, de chaises et de lits de repos. Et un jeune homme était assis au milieu de la tente, comme la lune à son lever quand elle est à son quatrième jour. Et il était négligemment vêtu, n'ayant sur la tête qu'un foulard, et sur le corps qu'une tunique de couleur rose. Et, devant lui, il y avait une société attentive, et des boissons de toutes les espèces fines. Et Giafar s'arrêta un moment à contempler la scène, et fut très content de ce qu'il voyait en ce jeune homme. Et, en regardant plus attentivement, il aperçut aux côtés du jeune homme une jeune dame comme le soleil dans un ciel serein. Et elle avait un luth sur son sein, comme un enfant dans les bras de sa mère. Et elle en jouait, en chantant ces vers :

« *Malheur à ceux-là qui ont leur cœur entre les mains de leurs aimés ; car, s'ils veulent le ravoir, ils le trouveront tué.*

Ils l'ont confié aux mains de leurs aimés quand ils l'ont senti amoureux ; et quand il est devenu amoureux, ils sont obligés de l'abandonner.

Nourrisson, ils l'arrachent du fond de leurs entrailles. O oiseau, répète : « *Nourrisson, ils l'ont arraché !* »

On l'a tué injustement : le bien-aimé fait le coquet avec son humble amoureux.

Je suis celui qui recherche les effets de l'amour, je suis l'amour, le frère de l'amour, et je soupire :

« *Voyez celui que l'amour a vieilli ! Quoique son cœur n'ait pas changé, ils l'ont enterré !* »

Et Giafar, ayant entendu ces vers et ce chant, éprouva un plaisir infini, et ses organes furent émus aux accents de cette voix, et il dit : « Par Allah ! c'est beau ! » Mais déjà l'adolescente avait préludé sur un mode nouveau, le luth sur ses genoux, et chantait ces vers :

« *Plein de ces sentiments, tu es amoureux. Ce n'est donc point étonnant si, moi, je t'aime.*

Je lève ma main vers toi, demandant merci et pitié pour mon humilité. Puisses-tu te montrer charitable !

Ma vie s'est passée à solliciter ton consentement; mais je n'ai jamais senti, dans mon intérieur, que tu étais charitable.

Et, à cause de la prise de possession de l'amour, je suis devenu un esclave, et mon cœur est empoisonné, et mes larmes coulent. »

Lorsque le chant de ce poème eut été terminé, Giafar s'avança de plus en plus, tout au plaisir où il était d'entendre et de regarder l'adolescente qui chantait. Et soudain, le jeune homme, qui était couché sous la tente, l'aperçut et se leva à demi et appela un de ses jeunes esclaves et lui dit : « Vois-tu cet homme qui est là, à l'entrée, en face de nous? » Et le jeune garçon dit : « Oui ! » Et le jeune homme dit : « Ce doit être un étranger, car je vois sur lui les signes du voyage. Cours me le chercher, et

garde-toi bien de l'offenser. » Et le garçon répondit : « Avec joie et plaisir ! » et se hâta d'aller trouver Giafar, qui le vit s'approcher, et il lui dit : « Au nom d'Allah ! ô mon seigneur, aie, de grâce ! la générosité de venir trouver notre maître. » Et Giafar franchit la porte avec le jeune garçon, et, arrivant devant l'entrée de la tente, il remit sa mule aux esclaves empressés, et franchit le seuil. Et le jeune homme était déjà debout sur ses deux pieds, en son honneur ; et il s'avança vers lui, en étendant largement ses deux mains, et le salua comme s'il l'eût toujours connu, et, après avoir remercié Allah pour son envoi, il chanta :

« *O mon visiteur, sois le bien venu. Tu nous égaies par ta présence, et nous fais revivre par cette union.*

Je le jure par ton visage, je vis lorsque tu apparais, et je meurs lorsque tu disparais ! »

Et, ayant chanté cela en l'honneur de Giafar, il lui dit : « Qu'il te plaise de t'asseoir, ô mon doux seigneur. Et louanges à Allah pour ton heureuse arrivée ! » Et il récita la prière de l'envoi d'Allah, et il continua ainsi son chant :

« *Si de ta venue, nous avions été d'avance prévenus,*

Pour tapis à tes pieds nous aurions étendu le pur sang de nos cœurs et le velours noir de nos yeux.

Car ta place est au-dessus de nos paupières. »

Et, lorsqu'il eut fini ce chant, il s'approcha de Giafar, le baisa sur la poitrine, exalta ses vertus, et lui dit : « O mon maître, ce jour est un jour heureux, et s'il n'était pas déjà une fête, je l'eusse rendu tel pour rendre grâces à Allah ! » Et aussitôt les esclaves s'empressèrent entre leurs mains ; et il leur dit : « Apportez-nous ce qui est prêt ! » Et ils apportèrent les plateaux de mets, de viandes et de toutes les autres choses excellentes, et le jeune homme dit à Giafar : « O mon seigneur, les sages disent : « Si tu es invité, satisfais ton âme avec ce qui est devant toi ! » Or, nous, si nous avions su que tu allais nous favoriser aujourd'hui de ton arrivée, nous t'aurions servi la chair de nos corps, et sacrifié nos petits enfants. » Et Giafar répondit : « Je mets donc ma main, et je mangerai jusqu'à ce que je sois rassasié ! » Et le jeune homme se mit à lui servir, de sa propre main, les morceaux les plus délicats, et à s'entretenir en toute cordialité avec lui, et en tout plaisir. Puis on apporta l'aiguière et le bassin, et on lui lava les mains. Après quoi le jeune homme le fit passer dans la salle des boissons, où il dit à l'adolescente de chanter. Et elle prit le luth, l'accorda, l'appuya sur son sein et, après avoir fredonné un instant, elle chanta :

« *C'est un visiteur dont la venue est respectée par tous, plus doux à la fois que l'esprit et que l'espoir.*

Il répand les ténèbres de ses cheveux devant l'aube, et l'aube, de honte, n'apparaît pas.

Et quand mon destin voulut me tuer, je deman-

dai sa protection; et son arrivée fit revivre une âme que la mort réclamait.

Je suis devenu l'esclave du Prince des Amoureux, et être sous la domination de l'amour est devenu mon fait. »

Et Giafar fut ému d'une joie excessive, égale à celle du jeune homme, son hôte. Toutefois il ne cessait point d'être anxieux au sujet de son affaire avec le khalifat. Et cette anxiété était apparente sur son visage et dans son attitude. Et elle ne resta point cachée aux yeux du jeune homme, qui vit bien qu'il était inquiet, effrayé, songeur et dans l'incertitude de quelque chose. Et, de son côté, Giafar comprit que le jeune homme s'était aperçu de son état, et qu'il se retenait, par discrétion, de le questionner sur la cause de son trouble. Mais le jeune homme finit par lui dire : « O mon seigneur, écoute ce que les sages ont dit :

» *Ne t'effraie point ni ne t'afflige des choses qui doivent arriver; mais plutôt lève la coupe de ce vin, poison qui chasse au loin les soucis et les ennuis.*

Ne vois-tu pas que des mains ont peint de belles fleurs sur les robes de la boisson?

Le butin du rameau de vigne, les lis et les narcisses, et la violette et la fleur rayée de Néman!

Si des ennuis te troublent, berce-les, pour qu'ils s'endorment, au milieu des liqueurs, des fleurs et des favorites! »

Puis il dit à Giafar : « Ne resserre ni ne con-

tracte ta poitrine, ô mon maître ! » Et il dit à l'adolescente : « Chante ! » Et elle chanta. Et Giafar, qui se délectait à ses chants et en était émerveillé, finit par dire : « Ne cessons pas de nous réjouir, tantôt par le chant et tantôt par les paroles, jusqu'à ce que le jour se ferme et que vienne la nuit avec les ténèbres...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Ne cessons pas de nous réjouir, tantôt par le chant et tantôt par les paroles, jusqu'à ce que le jour se ferme et que vienne la nuit avec les ténèbres. »

Et le jeune homme ordonna ensuite aux esclaves d'aller chercher des chevaux. Et ils obéirent aussitôt ; et ils offrirent à l'hôte de leur maître une jument des rois. Et tous deux sautèrent sur le dos de leurs montures, et se mirent à parcourir Damas, et à regarder le spectacle des souks et des rues, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant une façade brillamment éclairée et décorée de lanternes de toutes les couleurs ; et devant une portière une grande lampe de cuivre ciselé était suspendue par une chaîne d'or. Et il y avait, au dedans de la de-

meure, des pavillons entourés de statues merveilleuses, et contenant toutes les espèces des oiseaux et toutes les variétés des fleurs ; et au milieu de tous ces pavillons, il y avait une salle en dôme avec des fenêtres d'argent. Et le jeune homme ouvrit la porte de cette salle. Et elle apparut comme un beau jardin du paradis, animé par les chants des oiseaux et les parfums des fleurs et le clapotis des ruisseaux. Et la maison tout entière retentissait des langages divers de ces oiseaux, et était tapissée de tapis de soie et bien fournie de coussins en brocart et plumes d'autruche. Et elle contenait aussi un nombre incalculable de toutes sortes d'objets somptueux et d'articles de prix, et était parfumée par l'odeur des fleurs et des fruits ; et elle renfermait un nombre inimaginable de choses magnifiques, comme plats d'argent, vaisselle d'argent, coupes précieuses, brûle-parfums, et provisions d'ambre gris, de poudre d'aloès, et de fruits séchés. En un mot, elle était comme cette demeure décrite par ce vers du poète :

La maison était parfaitement splendide, et brillait dans tout l'éclat de sa magnificence.

Et lorsque Giafar se fut assis, le jeune homme lui dit : « Un millier de bénédictions sont descendues du ciel sur notre tête, ô mon seigneur et mon invité, par ta venue ! » Et il lui dit encore bien d'autres choses aimables, et lui demanda enfin : « Et quel est le motif auquel nous devons l'honneur de ton arrivée dans notre ville? Ici tu trouves famille et aisance, en toute cordialité ! » Et Giafar répondit :

« Je suis, ô mon maître, soldat de profession, et je commande une compagnie de soldats. Et je suis originaire de la ville de Bassra, d'où je viens en ce moment. Et la cause de mon arrivée ici est que, ne pouvant payer au khalifat le tribut que je lui dois, j'ai été saisi de frayeur pour ma vie, et ai pris la fuite avec ma tête basse, par terreur. Et je n'ai cessé de courir, à travers les plaines et les déserts, jusqu'à ce que la destinée m'ait conduit jusqu'à toi. » Et le jeune homme dit : « O arrivée bénie ! Et quel est ton nom? » Il répondit : « Mon nom est comme le tien, ô mon seigneur. » Et le jeune homme, ayant entendu cela, sourit, et dit en riant : « O mon seigneur, tu te nommes donc Abou'l Hassân ! Mais, je t'en prie, n'aie plus aucun resserrement de poitrine et aucun trouble dans ton cœur. » Et il donna l'ordre de les servir. Et on leur apporta des plateaux remplis de toutes sortes de choses délicates et délicieuses; et ils mangèrent et furent satisfaits. Après quoi on enleva la table et on apporta l'aiguière et le bassin. Et ils se lavèrent les mains, et se levèrent et allèrent dans la salle des boissons, qui était pleine de fleurs et de fruits, à la perfection. Et le jeune homme parla à l'adolescente, au sujet de la musique et du chant. Et elle les enchanta tous deux et les délecta par la perfection de son art ; et la demeure elle-même avec ses murs en était émue et agitée. Et Giafar, dans l'excès de son enthousiasme, enleva ses habits et les jeta au loin, après les avoir mis en pièces. Et le jeune homme lui dit : « Ouallahi ! puisse la déchirure avoir été un effet du plaisir et non point du chagrin et de la peine. Et qu'Allah éloigne de nous

l'amertume de l'ennemi. » Puis il fit signe à un de ses esclaves, qui aussitôt apporta à Giafar des vêtements neufs, qui coûtaient cent dinars, et l'aida à s'en vêtir. Et le jeune homme dit à l'adolescente : « Change l'accord du luth ! » Et elle en changea l'accord, et chanta ces vers :

« *Mon regard jaloux est attaché à lui. Et il en regarde un autre, je suis torturé.*

Je termine mes souhaits et mon chant, criant : « *Mon amitié pour toi durera jusqu'à ce que la mort soit dans mon cœur !* »

Et, ce chant terminé. Giafar de nouveau se dépouilla de ses habits, en criant. Et le jeune homme lui dit : « Puisse Allah améliorer ta vie, et faire que son commencement soit la fin, et que sa fin en soit le commencement! » Et les esclaves revêtirent Giafar de nouveaux habits, plus beaux que les premiers. Et l'adolescente ne dit plus rien pendant une heure de temps, tandis que les deux hommes causaient. Puis le jeune homme dit à Giafar : « Écoute, ô mon seigneur, ce que le poète a dit du pays où la destinée, pour notre bonheur, t'a conduit en ce jour béni. » Et il dit à l'adolescente : « Chante-nous les paroles du poète sur notre vallée, celle qu'on appelait dans l'ancien temps la vallée de Rabwat. » Et l'adolescente chanta :

« *O générosité de notre nuit dans la vallée de Rabwat, où le délicat zéphyr apporte ses parfums!*

C'est une vallée dont la beauté est comme un collier : des arbres et des fleurs l'entourent.

Ses champs sont tapissés de toutes les variétés de fleurs, et les oiseaux volent au-dessus d'elles.

Quand ses arbres nous voient assis sous eux, ils nous jettent eux-mêmes leurs fruits.

Et pendant que nous échangeons sur les bordures les coupes débordantes de la causerie et de la poésie,

La vallée nous est généreuse, et son zéphyr nous apporte ce que les fleurs nous envoient. »

Lorsque l'adolescente eut fini de chanter, Giafar, pour la troisième fois, se dépouilla de ses habits. Et le jeune homme se leva, et le baisa sur la tête, et le fit revêtir d'un autre habillement. Car ce jeune homme était, comme cela sera démontré, l'homme le plus généreux et le plus magnifique de son temps, et sa largeur de paume et sa hauteur d'âme étaient pour le moins aussi grandes que celles de Hatim, chef de la tribu de Thay. Et il continua à s'entretenir avec lui sur les événements des jours et les sujets et les anecdotes et les grandes pièces de poésie. Et il lui dit « O mon seigneur, ne charge pas ton esprit de soucis et de préoccupations. » Et Giafar lui dit : « O mon maître, moi j'ai quitté mon pays, sans prendre le temps de manger ni de boire. Et je l'ai fait dans l'intention de me divertir et de voir le monde. Mais si Allah m'octroie le retour dans mon pays, et que ma famille, mes amis et mes voisins m'interrogent et me questionnent, me demandant où j'ai été et ce que j'ai vu, je leur dirai les bienfaits

dont tu m'as favorisé et les faveurs que tu as amoncelées sur ma tête, dans la ville de Damas, au pays de Scham. Et je leur dirai ce que j'ai vu par ici et ce que j'ai vu par là, et je leur tiendrai de beaux discours et leur ferai d'instructifs entretiens sur tout ce dont se sera enrichi mon esprit près de toi, dans ta ville. » Et le jeune homme répondit : « Je me réfugie en Allah contre les idées d'orgueil ! Il est le Seul généreux. » Et il ajouta : « Tu resteras avec moi tant que tu voudras, dix ans, ou plus, à ton gré ! Car la maison est ta maison, avec son maître et ce qu'elle contient. »

Et, sur ces entrefaites, la nuit s'étant avancée, les eunuques entrèrent et dressèrent pour Giafar un lit délicat, à la tête de la salle, à la place d'honneur. Et ils étendirent un second lit, à côté de celui de Giafar. Et ils s'en allèrent, après avoir tout disposé et tout mis bien en ordre. Et Giafar le vizir, ayant vu cela, dit en lui-même : « Probablement, mon hôte est célibataire ! Et c'est pourquoi on a disposé son lit à côté du mien. Je crois que je puis hasarder une question. » Et, en conséquence, il risqua la question, demandant à son hôte : « O mon maître, es-tu célibataire ou marié ? » Et le jeune homme répondit : « Marié, ô mon seigneur ! » Et à cela Giafar répliqua : « Pourquoi donc, si tu es marié, vas-tu dormir à côté de moi, au lieu d'entrer dans ton harem et de te coucher comme les hommes mariés ? » Et le jeune homme répondit : « Par Allah ! ô mon maître, le harem, avec son contenu, ne va pas s'envoler, et j'aurai plus tard tout le temps d'y aller me coucher. Mais maintenant ce serait inélégant et disgracieux

à moi et si impoli et quel manquement ! de te laisser seul, pour aller me coucher dans mon harem, un homme tel que toi, un visiteur, un hôte d'Allah ! Une telle action serait si contraire à la courtoisie et aux devoirs de l'hospitalité ! Et, en vérité, ô mon maître, tant que ta présence daignera favoriser cette maison, je ne reposerai pas ma tête dans mon harem, ni ne m'y coucherai, et cela tant que les adieux n'auront pas eu lieu entre toi et moi, au jour de ta convenance et de ton choix, quand tu voudras retourner en paix et sécurité dans ta ville et ton pays ! » Et Giafar dit à lui-même : « C'est là une prodigieuse affaire, émerveillante à l'excès ! » Et ils dormirent ensemble cette nuit-là.

Et le lendemain, de bon matin, ils se levèrent et allèrent au hammam, où déjà le jeune homme — qui, en réalité, s'appelait Attaf le Généreux — avait envoyé, pour l'usage de son hôte, un paquet de vêtements magnifiques. Et, après qu'ils eurent pris le plus délicieux des bains, ils montèrent sur des chevaux splendides, qu'ils trouvèrent tout sellés à la porte du hammam, et se dirigèrent du côté du cimetière visiter la tombe de la Dame, et passèrent toute cette journée-là à se remémorer les vies des hommes et leurs morts. Et ils continuèrent à agir de la sorte, tous les jours, visitant tantôt une place et tantôt une autre, et dormant la nuit côte-à-côte, de la manière déjà connue, et cela pendant l'espace de quatre mois...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Et ils continuèrent à agir de la sorte, tous les jours, visitant tantôt une place et tantôt une autre, et dormant la nuit côte-à-côte, de la manière déjà connue, et cela pendant l'espace de quatre mois.

Or, au bout de ce temps, l'âme de Giafar devint triste et son esprit abattu; et, un jour d'entre les jours, il s'assit et pleura. Et Attaf le Généreux, le voyant en larmes, l'interrogea, en lui disant : « Qu'Allah éloigne de toi l'affliction et le chagrin, ô mon maître! Pourquoi te vois-je pleurer? Et qu'est-ce qui peut t'occasionner du chagrin? Si tu es lourd quant à ton cœur, pourquoi ne point me révéler le motif qui te rend le cœur lourd et l'âme amère? » Et Giafar répondit : « O mon frère, je me sens la poitrine resserrée à l'extrême, et j'aimerais aller au hasard à travers les rues de Damas, et j'aimerais également calmer mon esprit par la vue de la mosquée des Ommiades! » Et Attaf le Généreux répondit : « Et qui donc pourrait t'en empêcher, ô mon frère? n'es-tu plus libre d'aller te promener où tu veux et de rafraîchir ton âme comme tu le souhaites, de manière que ta poitrine soit dilatée et ton esprit épanoui et réjoui! En vérité, ô mon frère, tout cela

n'est rien du tout, rien du tout ! » Et Giafar se levait pour sortir, quand son hôte l'arrêta pour lui dire : « O mon seigneur, aie seulement la bonté de patienter un moment, afin que nos gens puissent te seller une haquenée. » Mais Giafar répondit : « O mon ami, je préfère aller à pied; car l'homme qui est à cheval ne peut guère se divertir à regarder et à observer autour de lui; mais ce sont les gens qui se divertissent en le regardant et l'observant. » Et Attaf le Généreux lui dit : « Soit ! mais laisse-moi au moins te donner ce sac de dinars, afin que tu puisses faire des libéralités sur ton chemin, et distribuer l'argent par poignées en le jetant à la foule ! » Et il ajouta : « Maintenant, tu peux aller te promener. Et puisse cela te calmer l'esprit, et t'apaiser, et te faire revenir vers nous dans la joie et le contentement ! »

En conséquence, Giafar prit, de son généreux hôte, un sac de trois cents dinars, et sortit de la demeure, accompagné par les vœux de son ami.

Et il se dirigea lentement avec ses pensées, au sujet de la condition que lui avait imposée le khalifat, et bien désespéré de ne trouver aucune solution et qu'aucune aventure ne lui eût encore permis de deviner la chose ou de trouver l'homme qui pût la deviner; et il arriva de la sorte devant la magnifique mosquée, et monta les trente degrés de marbre de la porte principale, et contempla avec admiration les beaux revêtements de faïence, les dorures, les pierreries et les marbres magnifiques qui l'ornaient de toutes parts, et les beaux bassins où coulait une eau si pure qu'on ne la voyait pas. Et il se recueillit et fit sa prière et écouta le prêche, et resta là jusqu'à

midi, sentant une grande fraîcheur descendre dans son âme et lui calmer le cœur. Puis il sortit de la mosquée, et fit des largesses aux mendiants de la porte, en récitant ces vers :

« *J'ai vu les beautés réunies dans la mosquée de Jullag. Et sur ses murailles, la signification de la beauté est expliquée.*

Si le peuple fréquente les mosquées, dis-lui que leur porte d'entrée est toujours large ouverte! »

Et lorsqu'il eut quitté la belle mosquée, il continua sa promenade à travers les quartiers et les rues, regardant et observant, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant une maison splendide, d'apparence seigneuriale, ornée de fenêtres d'argent avec des bordures en or, qui ravissaient la raison, et des rideaux de soie sur chaque fenêtre. Et, en face de la porte, était un banc de marbre recouvert d'un tapis. Et, comme Giafar se sentait déjà fatigué de sa promenade, il s'assit sur ce banc, et se mit à penser à lui-même, à son propre état, aux événements des derniers temps, et à ce qui pouvait se passer, pendant son absence, à Baghdad. Et soudain, voici qu'à l'une des fenêtres le rideau s'écarta, et une main toute blanche suivie de sa propriétaire apparut avec un petit arrosoir d'or. Et elle était comme la pleine lune, avec des regards ravisseurs de raison, et un visage qui n'avait pas de frère. Et elle resta un moment à arroser ses fleurs, qui étaient dans des casiers sur la fenêtre, des fleurs de basilic, de jasmin double, d'œillet et de giroflée. Et ses grâces étaient pleines d'équilibre, de symétrie

et d'harmonie, tandis qu'elle arrosait de sa main les fleurs odorantes. Et Giafar, à sa vue, se sentit le cœur blessé d'amour. Et il se leva sur ses deux pieds, et s'inclina jusqu'à terre devant elle. Et l'adolescente, ayant fini d'arroser ses plantes, regarda dans la rue et aperçut Giafar qui était incliné jusqu'à terre. Et elle voulut d'abord fermer sa fenêtre et disparaître. Puis elle se ravisa, et, se penchant sur le rebord, elle dit à Giafar : « Cette maison est-elle ta maison ? » Et il répondit : « Non, par Allah ! ô ma maîtresse, la maison n'est pas ma maison, mais l'esclave qui est à sa porte est ton esclave ! Et il attend tes ordres ! » Et elle dit : « Puisque cette maison n'est pas à toi, que fais-tu donc là, et pourquoi ne t'en vas-tu pas ? » Et il répondit : « C'est parce que, ya setti, je me suis arrêté ici pour composer en ton honneur quelques vers ! » Et elle demanda : « Et qu'as-tu bien pu dire sur moi, dans tes vers, ô homme ? » Et aussitôt Giafar récita ce poème, qu'il improvisa :

« *Elle apparut dans une robe blanchissante avec des regards et des paupières d'émerveillement.*

Et je lui dis : « Viens, ô unique, viens sans autre salam que celui de tes yeux ! Avec toi je serai heureux, jusque dans mon cœur heureux.

Béni soit Celui qui a habillé tes joues avec des roses ! Il peut créer ce qu'Il veut sans obstacle.

Blanche est ta robe, comme ta main et comme ta destinée ; et c'est blanc sur blanc, et blanc sur blanc ! »

Puis comme, malgré ces vers, elle voulait se re-

tirer, il s'écria : « Attends, de grâce ! ô ma maîtresse. En voici d'autres, que j'ai composés sur ta physionomie et ton expression ! » Et elle dit : « Et qu'as-tu bien pu dire à ce sujet? » Et il récita ces vers :

« *Vois-tu sa figure apparaître et, malgré le voile, tant briller, comme la lune à l'horizon ?*

Sa splendeur éclaire l'ombre des temples où on l'adore, et le soleil entre dans les ténèbres, devant sa course.

Son front éclipse la rose, et sa joue la pomme. Et son regard expressif émeut le peuple et l'enchante.

C'est par elle que, si un mortel la voyait, il deviendrait la victime de l'amour, et brûlerait dans les feux du désir. »

Lorsque la jeune dame eut entendu cette improvisation, elle dit à Giafar : « Tu as excellé ! Mais ce sont là des paroles plus grandes que toi ! » Et elle lui lança une œillade qui le transperça, et ferma la fenêtre et vivement disparut. Et Giafar le vizir patienta sur le banc, espérant et attendant que la fenêtre s'ouvrît une seconde fois et lui permît de jeter un second regard sur l'admirable objet. Et chaque fois qu'il voulait se lever, pour s'en aller, son tempérament lui disait : « Assieds-toi ! » Et il ne cessa d'agir de la sorte, jusqu'à ce que vînt le soir. Alors il se leva, avec son cœur épris, et retourna à la maison d'Attaf le Généreux. Et il trouva Attaf lui-même qui l'attendait à l'entrée de sa maison, sur le

seuil, et qui s'écria, en le voyant : « O mon seigneur, tu m'as rendu aujourd'hui excessivement désolé par ton absence ! Et mes pensées étaient chez toi, à cause de la longue attente et du retard de ton retour. » Et il se jeta sur sa poitrine et le baisa entre les yeux. Mais Giafar ne répondait rien, et était dans le vague. Et Attaf le regarda et lut sur son visage beaucoup de paroles, l'ayant, en effet, trouvé bien changé de teint et jaune et anxieux. Et il lui dit : « O mon seigneur, je vois ta mine bouleversée et ton esprit cassé ! » Et Giafar répondit : « O mon seigneur, depuis le moment où je t'ai quitté jusqu'à présent, j'ai souffert d'un violent mal de tête et d'une attaque nerveuse, car cette nuit j'ai dormi sur mon oreille. Et, dans la mosquée, je n'entendais rien aux prières que récitaient les Croyants ! Et mon état est piteux, et ma condition lamentable ! »

Alors Attaf le Généreux prit son hôte par la main et le conduisit dans la salle où d'ordinaire ils se plaisaient à causer. Et les esclaves apportèrent les plateaux des mets pour le repas du soir. Mais Giafar ne put rien manger, et leva la main. Et le jeune homme lui demanda : « Pourquoi, ô mon seigneur, lèves-tu la main et l'éloignes-tu des mets ? » Et il répondit : « C'est parce que le repas de ce matin a été lourd sur moi, et m'empêche de souper. Mais il n'y a aucun inconvénient à cela ! Car j'espère qu'une heure de sommeil fera passer la chose, et demain il n'y aura plus rien sur mon estomac ! »

En conséquence, Attaf fit dresser le lit de Giafar plus tôt que de coutume, et Giafar s'y étendit, bien déprimé

quant à son esprit. Et il ramena sur lui la couverture, et il se mit à penser à l'adolescente, à sa beauté, à son élégance, à son allure, à ses proportions heureuses et à tout ce que le Donateur — qu'Il soit glorifié — lui avait accordé de beauté, de magnificence et de splendeur. Et il en oublia tout ce qui lui était arrivé dans les jours de son passé, son affaire avec le khalifat, la condition posée, sa famille, ses amis et son pays. Et tel était le bourdonnement de ses pensées, qu'il se sentit pris de vertige, et que son corps en fut dévasté. Et il ne cessa de se tourner et de se retourner avec fièvre sur son lit, jusqu'au matin. Et il était comme quelqu'un qui serait perdu dans la mer de l'amour.

Et, comme c'était l'heure habituelle où ils se levaient, Attaf se leva le premier et se pencha sur lui et lui dit : « Comment est ta santé ? Mes pensées ont été cette nuit attachées sur toi. Et j'ai bien vu que tu n'as goûté de sommeil, de toute la nuit. » Et Giafar répondit : « O mon frère, je ne suis pas bien portant, je suis sans keif...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

» ... O mon frère, je ne suis pas bien portant ! je n'ai pas de keif ! »

En entendant ces paroles, Attaf le Généreux, l'Excellent, fut ému à l'extrême limite de l'émotion, et envoya aussitôt un esclave blanc chercher un médecin. Et l'esclave s'en alla en toute hâte remplir sa mission, et ne tarda pas à revenir avec le meilleur médecin de Damas et le plus habile des médecins de son temps.

Et le médecin, un grand hakim, s'approcha de Giafar qui était étendu sur son lit, les yeux perdus, et le regarda au visage, et lui dit : « Ne te trouble pas à ma vue, et que le don de la santé soit sur toi ! Donne-moi ta main ! » Et il lui prit la main, et tâta son pouls, et vit que toute chose était à sa place, sans aucun dérangement, ni souffrance, ni douleur, et que les pulsations étaient solides et que les intermittences étaient régulièrement intermittentes. Et ayant constaté tout cela, il comprit la cause du mal, et que le malade était malade d'amour. Et il ne voulut point, devant Attaf, parler de sa découverte au malade. Et, pour faire les choses avec élégance et discrétion, il prit un papier et y écrivit sa prescription. Et il plaça doucement ce papier sous la tête de Giafar, en lui disant : « Le remède est sous ta tête ! Je t'ai prescrit une purge. Si tu la prends, tu seras guéri. » Et, ayant ainsi parlé, le hakim prit congé de Giafar, pour s'en aller traiter ses autres malades, qui étaient nombreux. Et Attaf l'accompagna jusqu'à la porte, et lui demanda : « O hakim, qu'a-t-il ? » Et il répondit : « La chose est sur le papier. » Et il s'en alla.

Et Attaf s'en revint auprès de son hôte, et le trouva qui finissait de réciter ce poème :

« *Un médecin vint à moi, un jour, et prit ma main et mon pouls. Mais je lui dis :* « *Laisse aller ma main, le feu est dans mon cœur.* »

Et il me dit : « *Bois du sirop de roses, après l'avoir bien mélangé avec l'eau de la langue. Et ne le dis à personne !* »

Et je répondis : « *Le sirop de roses est bien connu de moi : c'est l'eau des joues qui m'ont abîmé le cœur.*

Mais comment, ô hakim, pourrais-je me procurer l'eau de la langue ? Et comment pourrais-je refroidir le feu brûlant qui, au fond de moi, habite ? »

Et le hakim me dit : « *Tu es en amour !* » *Je lui dis :* « *Oui !* » *Et il me répondit :* « *Le seul remède est d'avoir l'objet ici !* »

Et Attaf, qui n'avait point entendu le poème et n'en avait saisi que le dernier vers, sans le comprendre, s'assit à la tête du lit, et interrogea son hôte sur ce que lui avait dit et prescrit le hakim. Et Giafar répondit : « O mon frère, il m'a écrit un papier, qui est ici, sous le coussin. » Et Attaf tira le papier de dessous le coussin, et le lut. Et il y trouva ces lignes tracées de la main du hakim :

« Au nom d'Allah le Guérisseur, maître des cures » et des bons régimes ! — Voici ce qui est à prendre, » avec l'aide et la bénédiction d'Allah ! Trois me- » sures de pure présence de l'aimé, mélangées d'un » peu de prudence et de crainte d'être guetté par les » jaloux ; plus, trois mesures d'excellente union » clarifiée avec un grain d'absence et d'éloignement ;

» plus, deux poids de pure affection et de discrétion » sans mélange avec le bois de la séparation ; en » faire une mixture avec un peu d'extrait d'encens » de baisers, pris sur les dents et sur le milieu ; deux » mesures de chaque variété ; plus cent baisers sur » les deux belles grenades que l'on sait, dont cin- » quante doivent être dulcifiés en passant par les » lèvres, suivant le mode des pigeons, et vingt sui- » vant le mode des petits oiseaux ; ensuite deux » mesures égales de mouvements d'Alep et de sou- » pirs de l'Irak ; ensuite deux okes de pointes de » langues, dans la bouche et hors de la bouche, » à bien mélanger et triturer ; puis mettre sur un » fourneau trois drachmes de grains d'Egypte en les » additionnant de graisse de bonne qualité, à faire » bouillir dans l'eau de l'amour et le sirop du désir » sur un feu de bois de plaïsir, dans la retraite de » l'ardeur ; après quoi décanter le tout sur un divan » bien moelleux, et ajouter deux okes de sirop de » salive, et boire à jeun pendant trois jours. Et, le » quatrième jour, prendre pour le repas de midi une » tranche du melon du désir, avec du lait d'amandes » et du jus de limon de l'accord, avec, enfin, trois » mesures de bon travail de cuisses. Et finir par un » bain, pour le bénéfice de la santé. Et le salam ! »

Lorsque Attaf le Généreux eut achevé la lecture de cette prescription, il ne put s'empêcher de rire, et de frapper ses mains l'une dans l'autre. Puis il regarda Giafar et lui dit : « O mon frère, ce médecin est un grand médecin, et sa découverte une grande découverte. Voici qu'il a trouvé que tu es malade

d'amour ! » Et il ajouta : « Dis-moi donc avec qui tu es en amour, et de qui tu t'es énamouré. » Mais Giafar, la tête basse, ne fit aucune réponse et ne voulut prononcer aucune parole. Et Attaf fut bien chagriné du silence qu'il gardait et avait gardé à son égard, et fut bien affligé de son manque de confiance, et lui dit : « O mon frère, n'es-tu pas plus que mon ami, n'es-tu pas dans ma maison comme l'âme est dans le corps ? Et entre moi et toi n'y a-t-il pas eu quatre mois passés dans la tendresse, la camaraderie, la causerie et la pure amitié ? Pourquoi donc me cacher ton état ? Quant à moi, je suis bien attristé, et je suis effrayé de te voir seul, sans guide, dans une affaire aussi délicate ! Tu es, en effet, un étranger, tu n'es pas de cette capitale, et moi je suis un fils de la cité, et je puis t'aider avec efficacité, et dissiper ton trouble et ton inquiétude. Par ma vie qui t'appartient et par le pain et le sel qui sont entre nous, je te supplie de me révéler ton secret ! » Et il ne cessa de lui parler de la sorte, jusqu'à ce qu'il l'eût décidé à parler. Et Giafar releva la tête et lui dit : « Je ne te cacherai pas plus longtemps le motif de mon trouble, ô mon frère ! Et désormais je ne blâmerai plus les amoureux qui sont malades d'inquiétude et d'impatience. Car voici qu'une affaire m'est arrivée que je n'ai jamais pensé devoir m'arriver, non, jamais ! Et je ne sais pas ce qui va m'advenir de cela, car mon cas est un cas embarrassant, et compliqué de perte de vie. »

Et il lui raconta ce qui lui était arrivé ; comment, lorsqu'il s'était assis sur le banc de marbre, la fenêtre s'était ouverte en face de lui, et une jeune femme

était apparue, la plus belle de son temps, qui avait arrosé son jardin de fenêtre. Et il ajouta : « Maintenant mon cœur tumultueux est agité d'amour pour elle ! Elle a subitement fermé sa fenêtre, après avoir jeté un seul coup d'œil dans la rue où j'étais, et elle l'a fermée aussi vite que si elle avait été vue à découvert par un étranger. Et me voici maintenant, à cause de l'excessive agitation et de l'ardeur d'amour où je suis pour elle, incapable de quoi que ce soit, et inapte à manger et à boire ; et mon sommeil est brisé par la force de mon désir sur celle qui s'est établie à demeure dans mon cœur. » Et il ajouta : « Et tel est mon cas, ô mon frère Attaf, et je t'ai raconté tout ce qui m'est survenu, sans t'en rien cacher. »

Lorsque le généreux Attaf eut entendu les paroles de son hôte, et compris leur portée, il baissa la tête et réfléchit une heure de temps. Car il venait d'apprendre, à n'en pas douter par tous les renseignements et indices entendus et la description de la maison, de la fenêtre et de la rue, que l'adolescente en question n'était autre que sa propre épouse, la fille de son oncle, qu'il aimait et dont il était aimé, et qui habitait dans une maison séparée, avec ses esclaves à elle et ses servantes à elle. Et il dit à lui-même : « O Attaf, il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah le Très-Haut, le Très-Grand, nous venons d'Allah et vers Lui nous retournons ! » Et sa générosité et sa grandeur d'âme prirent aussitôt le dessus, et il pensa : « Je ne serai pas semblable, dans mon amitié, à celui qui bâtirait sur le sable et sur l'eau, et par le Dieu magnanime ! je servirai mon hôte avec mon âme et mon bien. »

Et, ayant ainsi pensé, il se tourna, avec un visage souriant et calme, vers son hôte et lui dit : « O mon frère, calme ton cœur et rafraîchis tes yeux, car je prends sur ma tête de faire aboutir ton affaire dans le sens que tu souhaites. Je connais, en effet, la famille de l'adolescente dont tu m'as parlé, et qui est une femme divorcée d'avec son mari depuis quelques jours. Et je vais, à l'heure et à l'instant, m'occuper de l'affaire. Quant à toi, ô mon frère, attends mon retour en toute tranquillité, et sois content. » Et il lui dit encore d'autres paroles pour le calmer, et sortit de sa maison.

Et il alla à la maison où vivait son épouse, l'adolescente qu'avait vue Giafar, et entra dans la salle des hommes, sans changer d'habits et sans adresser la parole à personne, et appela un des jeunes eunuques, et lui dit : « Va chez mon oncle, père de ta maîtresse, et dis-lui de venir ! » Et le jeune eunuque se hâta d'aller chez le beau-père et de l'amener chez son maître.

Et Attaf se leva en son honneur, pour le recevoir, et l'embrassa et le fit asseoir, et lui dit : « O mon oncle, il n'y a rien que de bien ! Sache que lorsqu'Allah envoie Ses bienfaits à Ses serviteurs, il leur montre en même temps la voie à suivre. Or, ma voie est trouvée, car mon cœur incline vers la Mecque et souhaite d'aller visiter la maison d'Allah et baiser la pierre noire de la Kaaba sainte, puis d'aller ensuite à El-Medinah visiter la tombe du Prophète — sur Lui la prière, la paix, les grâces et les bénédictions ! Et j'ai résolu de visiter ces places saintes cette année, et d'y faire le pèlerinage, pour en revenir hajj accom-

pli. C'est pourquoi il ne faut pas que je laisse derrière moi des attaches, des dettes ou des obligations, ni rien qui puisse me laisser des préoccupations, car nul homme ne sait s'il sera l'ami de sa destinée le lendemain. Et c'est pourquoi, ô oncle, je t'appelle pour te remettre l'écrit du divorce de ta fille, mon épouse ! »

Lorsque l'oncle du généreux Attaf, père de son épouse, eut entendu ces paroles et compris qu'Attaf voulait divorcer, il fut extrêmement ému, et, exagérant dans son esprit la gravité de ce cas, il dit : « O Attaf, mon fils, qu'est-ce qui t'oblige à recourir à de pareils procédés ? Si tu viens à partir, en laissant ici ton épouse, quelque longue que puisse être ton absence, et quelque durée que tu lui donnes, ton épouse n'en continuera pas moins d'être ton épouse et ta dépendance et ta propriété ! Mais rien ne t'oblige à divorcer, ô mon fils ! » Et Attaf répondit, tandis que des larmes coulaient de ses yeux : « O mon oncle, j'en ai fait le serment, et ce qui est écrit doit courir ! »

Et le père de la jeune femme, consterné à ces paroles d'Attaf, sentit la désolation entrer dans son cœur. Et la jeune épouse d'Attaf, à cette nouvelle, devint comme morte, et son état fut un lamentable état et son âme nagea dans la nuit, dans l'amertume et dans la douleur. Car elle aimait depuis l'enfance son époux Attaf, qui était le fils de son oncle, et sa tendresse pour lui était extrême...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA NEUF CENTIÈME NUIT

Elle dit

... Car elle aimait depuis l'enfance son époux Attaf, qui était le fils de son oncle, et sa tendresse pour lui était extrême.

Quant à Attaf, ayant annoncé cette nouvelle à son oncle, il se hâta d'aller trouver son hôte, et lui dit : « O mon frère, je me suis occupé de la jeune femme divorcée, et Allah a voulu faire réussir mon entremise. Réjouis-toi donc, car ton union avec elle va être maintenant aisée. Lève-toi et secoue ta tristesse et ton malaise. » Et Giafar aussitôt se leva, et son malaise disparut, et il mangea et but avec appétit, et remercia son Créateur. Et Attaf lui dit alors : « Sache maintenant, ô mon frère, que pour que je puisse m'entremettre encore plus efficacement, il ne faut pas que le père de ton amoureuse, auquel je vais reparler de ton mariage, sache que tu es un étranger, et qu'il ne me dise pas : « O Attaf, et depuis quand les pères marient-ils leurs filles aux hommes étrangers, à ceux qu'ils ne connaissent pas ? » C'est pourquoi mon idée est que tu sois le plus avantageusement connu du père de l'adolescente. Et, dans ce but, je ferai dresser à ton intention des tentes hors de la ville avec de beaux tapis, des coussins, des

choses somptueuses, et des chevaux. Et tu iras, sans que personne sache que tu sors d'ici, habiter sous ces belles tentes, qui seront tes tentes de voyage, et tu feras une entrée pompeuse dans notre ville. Et moi, de mon côté, je prendrai soin de répandre dans toute la ville le bruit que tu es un très grand personnage de Baghdad, et même je dirai que tu es Giafar Al-Barmaki en personne, et que tu viens, de la part de l'émir des Croyants, visiter notre ville ! Et le vali de Damas, le kâdi et le naïeb, que je serai allé moi-même informer de l'arrivée du vizir Giafar, viendront d'eux-mêmes à ta rencontre, et te feront leurs salams et embrasseront la terre entre tes mains. Et toi, alors, tu diras à chacun les paroles qu'il faut dire, et tu les traiteras selon leur rang. Et moi aussi j'irai te visiter, dans ta tente, et à nous tous tu diras : « Je viens dans votre ville, pour changer d'air, et trouver une épouse suivant mon goût ! Et, comme j'ai entendu parler de la beauté de la fille de l'émir Amr, c'est elle que j'aimerais avoir pour épouse ! » Et alors, ô mon frère, il n'arrivera que ce que tu souhaites. »

Ainsi parla le généreux Attaf à l'hôte dont il ne connaissait point le nom et la situation, et qui n'était autre que Giafar Al-Barmaki avec son propre œil. Et il n'agissait de la sorte envers lui, que parce qu'il était son hôte et qu'il avait goûté le pain et le sel de son hospitalité. Car le généreux Attaf était doué d'une âme généreuse et de sentiments sublimes. Et il n'y eut jamais sur terre, avant lui, d'homme qui lui fût comparable, et il n'y en aura jamais après lui.

Quant à Giafar, lorsqu'il eut entendu ces paroles de son ami, il se leva sur ses deux pieds et prit la main d'Attaf et voulut la baiser, mais Attaf le prévint, et retira vivement sa main. Et Giafar, continuant à taire son nom et à cacher sa haute condition de grand-vizir et de tête des Barmécides et leur couronne, remercia son hôte avec effusion, et passa cette nuit-là avec lui, et coucha dans le même lit que lui. Et le lendemain, à la pointe du jour, ils se levèrent tous deux, et firent leurs ablutions et récitèrent leurs prières du matin. Puis ils sortirent ensemble, et Attaf accompagna son ami hors de la ville.

Après quoi Attaf fit préparer les tentes et tout le nécessaire, en fait de chevaux, de chameaux, de mulets, d'esclaves, de mamalik, de coffres contenant toutes sortes de cadeaux à distribuer, et de grandes caisses contenant des sacs d'or et d'argent. Et il envoya tout cela hors de la ville, secrètement, et alla retrouver son ami, et le vêtit d'une robe de grand-vizir, tout à fait somptueuse et de haut prix. Et il lui fit élever, dans la tente principale, un trône de grand-vizir, et l'y fit s'asseoir. Et il ne savait pas que celui qu'il allait désormais appeler le grand-vizir Giafar était en réalité Giafar lui-même, fils de Yahia le Barmécide ! Et, cela fait et combiné, il envoya des esclaves messagers au naïeb de Damas lui annoncer l'arrivée de Giafar le grand-vizir, envoyé en mission par le khalifat.

Et aussitôt que le naïeb de Damas fut informé de cet événement, il sortit de la ville, accompagné par les notables de la ville de son autorité et de son gouvernement, et alla à la rencontre du vizir Giafar et

embrassa la terre entre ses mains, et lui dit : « O mon seigneur, pourquoi ne nous as-tu pas informés plus tôt de ton arrivée bénie, afin qu'il nous ait été loisible de te préparer une réception digne de ton rang? » Et Giafar répondit : « Cela n'était pas nécessaire du tout ! Puisse Allah te favoriser et augmenter ta bonne santé ; mais je ne suis venu ici que dans l'intention de changer d'air et de visiter la cité. Et, d'ailleurs, je ne vais y rester que fort peu de temps, juste pour pouvoir me marier. J'ai, en effet, appris que l'émir Amr a une fille de noble race, et je désire de toi que tu causes de l'affaire avec son père et que tu me l'obtiennes de lui pour épouse. » Et le naïeb de Damas répondit : « J'écoute et j'obéis. Précisément, son époux vient de divorcer d'avec elle, parce qu'il désire aller au Hedjaz pour le pèlerinage. Et, dès que le temps légal de la séparation sera écoulé, il n'y aura plus aucun empêchement pour que les accordailles de Ton Honneur prennent leur place. »

Et il prit congé de Giafar et alla, à l'heure et à l'instant, trouver le père de la jeune femme, l'épouse divorcée du généreux Attaf, et le fit venir dans les tentes et lui dit que le grand-vizir Giafar avait fait un souhait d'épousailles sur sa fille, de noble descendance. Et l'émir Amr ne put répondre que par l'ouïe et l'obéissance.

Alors Giafar donna l'ordre d'apporter les robes d'honneur et l'or des sacs, et d'en faire la distribution. Et il fit venir le kâdi et les témoins, et, sans retard, leur fit écrire le contrat de mariage. Et il fit écrire, comme dot et douaire de la jeune femme, dix coffres de somptuosités et dix sacs d'or. Et il fit

sortir les cadeaux, grands et petits, et les fit distribuer avec la générosité d'un Barmécide aux assistants riches et pauvres, pour que tout le monde fût content. Et, après que le contrat eût été écrit sur une étoffe de satin, il fit apporter de l'eau au sucre, et fit dresser devant les invités les tables des mets et des choses excellentes. Et tout le monde mangea et se lava les mains. Puis on servit les douceurs et les fruits et les boissons rafraîchies. Et lorsque tout fut fini, et que le contrat eut été passé, le naïeb de Damas dit au vizir Giafar : « Je vais préparer une maison pour ta résidence et la réception de ton épouse ! » Et Giafar répondit : « Cela ne se peut pas. Je suis ici en mission officielle de l'émir des Croyants, et il faut que j'emmène avec moi mon épouse à Baghdad, où devront avoir lieu les cérémonies des noces, là seulement. » Et le père de l'épousée dit : « Entre en épousailles, et pars quand cela te plaira. » Et Giafar répondit : « Cela non plus, je ne puis le faire, car il faut d'abord que je fasse préparer le trousseau de ta fille, et, une fois qu'il sera prêt, je partirai, ce jour-là seulement ! » Et le père répondit : « Il n'y a pas d'inconvénient ! »

Et lorsque le trousseau fut prêt, et que toutes choses eurent marché comme il fallait, le père de la mariée fit avancer le palanquin et asseoir sa fille dedans. Et le convoi prit la route des tentes, avec une foule de gens. Et, après les adieux de part et d'autre, le signal du départ fut donné. Et Giafar sur son cheval, et l'épousée dans le palanquin superbe, prirent la route de Baghdad, avec une suite nombreuse et bien ordonnée.

Et ils voyagèrent pendant un certain temps. Et ils étaient déjà arrivés dans l'endroit appelé Tiniat el'Iqab, qui est à une demi-journée de marche de Damas, quand Giafar regarda derrière lui et aperçut dans le loin, dans la direction de Damas, un cavalier qui galopait vers eux. Et il fit aussitôt arrêter la caravane, pour voir quelle pouvait bien être l'affaire. Et lorsque le cavalier fut tout près d'eux, Giafar le regarda, et voici que c'était Attaf le Généreux, qui s'en venait derrière eux en criant : « Ne t'arrête pas, ô mon frère ! » Et il s'approcha de Giafar et l'embrassa et lui dit : « O mon seigneur, je n'ai eu aucun repos loin de toi. O mon frère Abou'l-Hassân, il eût mieux valu pour moi ne t'avoir jamais vu ni connu, car maintenant je ne saurai supporter ton absence. » Et Giafar le remercia et lui dit : « Je n'ai pas été capable de me défendre contre tous les bienfaits dont tu m'as comblé. Mais je prie Allah de faciliter notre réunion pour bientôt et de ne jamais plus nous séparer. Il est le Tout-Puissant, et Il peut ce qu'Il veut ! » Puis Giafar descendit de cheval, et fit étendre un tapis de soie, et s'assit à côté d'Attaf. Et on leur servit un plateau avec un coq rôti, des poulets, des douceurs et d'autres délicatesses. Et ils mangèrent. Et on leur apporta des fruits secs, et des confitures sèches et des dattes mûres. Puis ils burent pendant une heure de temps, et remontèrent sur leurs chevaux. Et Giafar dit à Attaf : « O mon frère, chaque voyageur doit partir vers son lieu de départ. » Et Attaf le serra contre sa poitrine, et le baisa entre les deux yeux et lui dit : « O mon frère Abou'l-Hassân, n'interromps pas sur

nous l'envoi de tes lettres, et n'allonge pas ton absence sur notre cœur. Et mets-moi au courant de tout ce qui t'arrivera, de façon à ce que je sois comme si j'étais près de toi. » Et ils se dirent encore d'autres paroles d'adieu, et prirent congé l'un de l'autre, et chacun d'eux s'en alla en sa voie. Et voilà pour le grand-vizir Giafar, que son ami ne soupçonnait pas d'être Giafar lui-même, et pour Attaf le Généreux !

Mais pour ce qui est de l'adolescente divorcée, la nouvelle épouse de Giafar, voici...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA NEUF CENT UNIÈME NUIT

Elle dit :

... Mais pour ce qui est de l'adolescente divorcée, la nouvelle épouse de Giafar, voici : Lorsqu'elle se fut aperçue que les chameaux et la caravane s'étaient arrêtés dans leur marche, elle mit sa tête hors de la litière, et vit son cousin Attaf assis par terre sur le tapis à côté de Giafar, et que tous les deux mangeaient et buvaient ensemble, et se faisaient leurs adieux. Et elle se dit en elle-même : « Par Allah ! celui-ci est mon cousin Attaf, et celui-là est l'homme qui m'a vue à la fenêtre et sur qui je crois même

avoir laissé tomber de l'eau, quand j'arrosais mon jardin de fenêtre. Et, sans aucun doute, il est l'ami de mon cousin. Il a été pris d'amour pour moi, et s'en est plaint à mon cousin Attaf. Et il m'a décrite, et a décrit ma maison ; et alors la générosité et la grandeur d'âme de mon cousin ont eu le dessus ; et il a divorcé pour que son ami me prît comme épouse. » Et, ayant ainsi pensé, elle se mit à pleurer toute seule, dans la litière, et à se lamenter sur ce qui leur était arrivé, sur sa séparation d'avec son cousin qu'elle aimait, d'avec ses parents et d'avec sa ville. Et elle se rappela tout ce qu'elle était et avait été. Et des larmes brûlantes tombèrent de ses yeux, tandis qu'elle récitait ces vers :

« *Je pleure au souvenir des endroits que j'aimais, et des beautés que j'ai perdues. O ! ne blâmez pas l'amoureux si, quelque jour, il devient fou.*

Car ces places, ces endroits, les chers aimés les habitent. O louange à Allah ! combien douce est leur habitation !

Qu'Allah protège les jours passés parmi vous, ô mes chers amis, et puisse, dans la même maison, le bonheur nous réunir ! »

Et lorsqu'elle eut fini cette récitation, elle pleura et se lamenta et récita encore :

« *Je suis étonné de vivre encore sans vous, au milieu de tous les soucis qui nous accablent.*

Je désire pour vous, chers absents bien-aimés, que mon cœur blessé soit encore avec vous. »

Après quoi, elle pleura encore et sanglota, et ne put s'empêcher de se rappeler ces vers :

O vous, à qui j'ai donné mon âme, revenez. J'ai désiré l'arracher de vous, mais je n'ai pu y parvenir.

Et toi ! Aie de la pitié pour le reste d'une vie que je t'ai sacrifiée, avant qu'à l'heure de la mort je jette mon dernier regard.

Si vous êtes tous perdus, je ne serai pas étonné : mon étonnement existerait si son destin appartenait à un autre.

Et voilà pour elle !

Mais pour ce qui est du grand-vizir Giafar, voici : Dès que la caravane se fut remise en marche, il s'approcha du palanquin et dit à la nouvelle mariée : « O maîtresse du palanquin, tu nous as tué ! » Mais à ces paroles, elle le regarda avec douceur et modestie et répondit : « Je ne dois pas te parler, parce que je suis la cousine-épouse de ton ami et compagnon, Attaf, prince de générosité et de dévouement. S'il y a en toi le moindre sentiment humain, tu feras pour lui ce que, dans son dévouement, il a lui-même fait pour toi. »

Quand Giafar eut entendu ces paroles, il devint bien troublé quant à son âme, mais, comprenant la hauteur de la situation, il dit à la jeune femme : « O toi, es-tu donc vraiment sa cousine-épouse ? » Et elle dit : « Oui ! C'est moi-même que tu vis à la fenêtre tel jour, quand telles et telles choses arrivèrent et que ton cœur s'attacha à moi. Et tu lui as raconté

tout cela. Et il a divorcé. Et, en attendant l'expiration du temps légal, il a préparé tout ce qui, maintenant, me cause tant de peine. Et, maintenant que je t'ai expliqué la situation, il ne te reste plus qu'à agir comme un homme. »

Quand Giafar eut entendu ces mots, il se mit à sangloter tout haut, disant : « D'Allah nous provenons, et à Lui nous retournons. O toi ! Voici que, maintenant, tu m'es interdite, et tu es devenue entre mes mains un dépôt sacré, jusqu'à ton retour à telle place qu'il te plaira d'indiquer. » Alors il dit à un de ses serviteurs : « Je te charge de la garde de ta maîtresse. » Et ils continuèrent à voyager ainsi de jour et de nuit, et voilà pour eux !

Mais pour ce qui est du khalifat Haroun Al-Rachid, voici : Aussitôt après le départ de Giafar, il se sentit mal à son aise et plein de chagrin de son absence. Et il fut dans une grande impatience, et tourmenté du désir de le revoir. Et il regretta les conditions irréalisables qu'il lui avait imposées, l'obligeant ainsi à errer à travers les déserts et les solitudes comme un vagabond, et le forçant, en cette extrémité, à quitter sa contrée natale. Et il expédia des envoyés dans toutes les directions pour le chercher. Mais il ne put avoir aucune nouvelle de lui, et fut dans un grand embarras de ne plus l'avoir près de lui. Et ainsi il le regrettait et l'attendait.

Or, quand Giafar avec sa caravane fut proche de Baghdad, le khalifat en fut informé et se réjouit en son âme, et sentit son cœur s'alléger et sa poitrine se dilater. Et il alla à sa rencontre, et dès qu'il fut près

de lui, il l'embrassa et le serra sur son sein. Et ils rentrèrent ensemble au palais, et l'émir des Croyants fit asseoir son vizir à ses côtés, et lui dit: « Maintenant, raconte-moi ton histoire depuis le moment où tu as quitté ce palais, et tout ce qui t'est arrivé pendant ton absence. » Et Giafar lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le moment de son départ jusqu'à celui de son retour. Mais il n'y a aucune utilité à le répéter. Et le khalifat fut grandement étonné, et dit: « Ouallahi! tu m'as causé bien du chagrin par ton absence. Mais maintenant j'ai grande envie de connaître ton ami! Et, quant à l'adolescente du palanquin, mon opinion est que tu devrais immédiatement divorcer d'avec elle et la mettre sur le chemin de son retour, accompagnée d'un serviteur sûr. Car si ton compagnon trouve en toi un ennemi, il deviendra notre ennemi; et s'il trouve en toi un ami, il deviendra aussi notre ami. Et nous le ferons venir au milieu de nous, et nous le verrons, et nous aurons du plaisir à l'entendre et nous passerons le temps avec lui, joyeusement. Un tel homme n'est pas à négliger, et de sa générosité nous tirerons un grand enseignement et beaucoup d'autres choses utiles. » Et Giafar répondit: « Ouïr c'est obéir. » Et il fit aménager, pour l'adolescente en question, une fort belle maison, dans un jardin délicieux, et mit sous ses ordres toute une suite d'esclaves et de serviteurs. Et il lui envoya encore des tapis et des porcelaines et toutes les autres choses dont elle pouvait avoir besoin. Mais il ne s'introduisit jamais près d'elle et ne chercha jamais à la voir. Et il lui faisait chaque jour parvenir ses salams et des mots rassu-

rants concernant son retour et sa réunion avec son cousin. Et il lui alloua par mois mille dinars pour les frais de son existence. Et voilà pour Giafar et le khalifat et l'adolescente du palanquin!

Mais pour ce qui est d'Attaf, les choses tournèrent bien autrement! En effet, dès qu'il eut fait ses adieux à Giafar et fut retourné en sa voie, tous ceux qui étaient jaloux de lui profitèrent des événements pour combiner sa perte dans l'esprit du naïeb de Damas. Et ils dirent au naïeb: « O notre seigneur, comment se fait-il que tu ne tournes pas tes yeux vers Attaf? Ne sais-tu pas que le vizir Giafar était son ami? Et ne sais-tu pas qu'Attaf courut derrière lui pour lui dire adieu, après que nos gens furent revenus, et qu'il l'accompagna jusqu'à Katifa? Et ne sais-tu pas qu'alors Giafar lui dit: « N'as-tu besoin de rien que je puisse te procurer, ô Attaf? » Et qu'Attaf répondit: « Oui, j'ai besoin de quelque chose. Et c'est un édit du khalifat par lequel sera déposé le naïeb de Damas. » Et ceci a été dit et promis entre eux. Et la chose la plus prudente à faire est que tu l'invites à ta nappe pour le repas du matin, avant que lui t'invite à la sienne pour le repas du soir. Car le succès se trouve dans l'occasion, et l'assaut ne profite qu'à celui qui le donne. » Et le naïeb de Damas leur répondit: « Vous avez bien parlé. Amenez-le moi donc immédiatement. » Et ils allèrent à la maison d'Attaf, qui s'y reposait tranquillement, ignorant que quelqu'un pût tramer quelque chose contre lui. Et ils se jetèrent sur lui, armés de sabres et de bâtons, et le battirent jusqu'à ce qu'il

fût couvert de sang. Et ils le traînèrent devant le naïeb. Et le naïeb ordonna le pillage de sa maison. Et ses esclaves, ses richesses et toute sa famille passèrent aux mains des forcenés. Et Attaf demanda : « Quel est mon crime? » Et ils lui répondirent : « O visage de goudron ! es-tu donc si ignorant de la justice d'Allah (qu'Il soit exalté !) que tu t'attaques au naïeb de Damas, notre seigneur et notre père, et crois pouvoir ensuite dormir en paix dans ta maison ? » Et on ordonna au porte-glaive de lui couper la tête à l'heure et à l'instant. Et le porte-glaive lui déchira un morceau de sa robe et lui en banda les yeux. Et il levait déjà le glaive sur son cou, quand l'un des émirs, qui assistaient à l'exécution, se leva et dit : « O naïeb, ne te presse pas tant de faire couper la tête de cet homme. Car la hâte est un conseil du Cheïtân, et le proverbe dit: « Celui-là seul atteint son but qui porte la patience dans son cœur, tandis que l'erreur est le fait de celui qui se presse. » Cesse donc de te hâter, quant au cou de cet homme; car peut-être que ceux qui ont parlé contre lui ne sont que des menteurs. Et personne n'est exempt de jalousie. Ainsi donc, prends patience, car peut-être regretterais-tu plus tard de lui avoir retiré la vie injustement. Et qui sait ce qui arriverait, si le vizir Giafar apprenait le traitement que tu as fait subir à son ami et compagnon? Et c'est alors que ta tête ne serait plus en sécurité sur tes épaules...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA NEUF CENT DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

» ... Et c'est alors que ta tête ne serait plus en sécurité sur tes épaules !

Lorsque le naïeb de Damas eut entendu ces paroles, il se réveilla de son sommeil et leva la main, et arrêta la glaive qui, de si près, menaçait la vie d'Attaf. Et il ordonna qu'Attaf fût seulement jeté en prison et enchaîné par le cou. Et on le traîna, malgré ses cris et ses prières, à la prison de la ville, et on l'y enchaîna par le cou, selon qu'il avait été ordonné. Et, toutes les nuits et tous les jours, Attaf les passait à pleurer, à prendre Allah à témoin et à le supplier de le délivrer de son affliction et de ses malheurs. Et il vécut trois mois de cette manière-là.

Or, une nuit d'entre les nuits, il se réveilla et s'humilia devant Allah et marcha dans sa prison selon la longueur de sa chaîne. Et il vit qu'il était seul dans sa prison, et que le geôlier qui, la veille, lui avait apporté son pain et son eau, avait oublié de refermer la porte sur lui. Et une faible lueur venait de cette porte entr'ouverte. Et Attaf, à cette vue, sentit soudain ses muscles s'enfler d'une force extraordinaire, et, levant les yeux dans la direction du ciel d'Allah, il fit un grand effort et, d'un seul

coup, brisa la chaîne qui le retenait. Et à tâtons, avec mille précautions, il se dirigea à travers les complications de la prison endormie, et finit par se trouver devant la porte même qui donnait sur la rue. Et il n'eut pas de peine à en découvrir la clé, suspendue dans un coin. Et l'ayant ouverte sans aucun bruit, il sortit dans la rue, et s'enfuit à travers la nuit. Et les ténèbres d'Allah le protégèrent jusqu'au matin. Et dès que les portes de la ville furent ouvertes, il sortit en se mêlant au peuple, et hâta sa marche dans la direction d'Alep. Et, après de longues marches, il arriva sans encombre à la ville d'Alep, et entra dans la mosquée principale. Et là, il vit un groupe d'étrangers qui se disposaient manifestement au départ. Et il leur demanda où ils allaient. Et ils répondirent : « A Baghdad ! » Et Attaf s'écria aussitôt : « Et moi avec vous ! » Et ils lui dirent : « C'est à la terre qu'appartient notre corps, mais notre subsistance est près d'Allah seulement ! » Et ils partirent, avec Attaf au milieu d'eux. Et au bout de vingt jours de marche, on arriva à la ville de Koufa ; et on continua ainsi le voyage jusqu'à ce qu'on atteignît Baghdad. Et Attaf vit une cité de fortes constructions, et élégante, et riche en palais magnifiques qui montaient dans le ciel, et en délectables jardins ; et elle contenait également les savants et les ignorants, les pauvres et les riches, les bons et les méchants. Et il entra dans la ville, avec sa robe de pauvre, avec un turban sale et déchiré, sur sa tête, et une barbe inculte et des cheveux trop longs dans les yeux. Et sa condition était pitoyable. Et il franchit ainsi la porte de la pre-

mière mosquée qu'il rencontra. Et il n'avait pas mangé depuis deux jours. Et il était assis dans un coin, à se reposer et à réfléchir tristement, quand un vagabond, de l'espèce des vagabonds qui mendient aux portes d'Allah, entra dans la mosquée, et vint s'asseoir juste en face de lui. Et il ôta de son épaule un vieux sac qui y était installé, et l'ouvrit et en tira un pain, puis un poulet, puis encore un pain, puis des confitures, puis une orange, puis des olives, puis des gâteaux aux dattes, puis un concombre. Et l'affamé Attaf voyait avec ses yeux et sentait avec son nez. Et le vagabond se mit à manger, et Attaf à le regarder pendant qu'il engloutissait avec calme ce repas, qui semblait la nappe même d'Issa, fils de Miriam (sur eux deux la paix et la bénédiction d'Allah !) Et Attaf qui, non seulement n'avait pas mangé depuis deux jours, mais qui depuis quatre mois n'avait pas eu son rassasiement, se dit en lui-même : « Par Allah ! je prendrais bien une bouchée de cet excellent poulet, et un morceau de ce pain, et une tranche au moins de ce concombre délicieux. » Et son désir sur le pain et le poulet et le concombre brillait si fort dans ses yeux que le vagabond le regarda. Et, de son extrême faim, Attaf ne put s'empêcher de pleurer. Et le vagabond hocha la tête en le contemplant, et quand il eut avalé la bouchée de bonnes choses qui encombrait sa bouche, il prit la parole et dit : « Pourquoi donc, ô père de la barbe sale, fais-tu comme les étrangers et comme les chiens faméliques qui demandent avec leurs yeux le morceau que mange leur maître ? Par la protection d'Allah ! quand tu verserais assez de larmes pour

alimenter le Yaxarte, le Bactros, et la Dajlah, et l'Euphrate, et le fleuve de Bassra, et le fleuve d'Antioche, et l'Oronte, et le Nil d'Égypte, et la mer salée, et la profondeur de tous les océans, je ne te cèderais pas un morceau de ce que je mange. Mais si tu veux manger du poulet blanc et du pain chaud et de l'agneau tendre et de toutes les confitures et pâtisseries d'Allah, tu n'as qu'à frapper à la maison du grand-vizir Giafar, fils de Yahia le Barmécide. Car il a reçu à Damas l'hospitalité d'un homme nommé Attaf, et c'est en son souvenir et en son honneur qu'il répand ainsi ses bienfaits ; et il ne se lève ni ne se couche sans parler de lui. »

Lorsque Attaf eut entendu ces paroles du vagabond au sac si bien garni, il leva les yeux vers le ciel et dit : « O Toi dont les desseins sont impénétrables, voici que Tu répands de nouveau Tes bienfaits sur Ton serviteur ! » Et il récita ces vers :

« *Confie tes affaires au Créateur, aussitôt que tu les verras embrouillées. Puis, assieds-toi à côté de tes peines, et congédie au loin tes pensées.* »

Puis il alla chez un marchand de papier et lui demanda la charité d'un bout de papier, et le prêt d'un calam pour juste le temps d'écrire quelques mots. Et le marchand voulut bien lui accorder ce qu'il demandait. Et Attaf écrivit ce qui suit :

« De la part de ton frère Attaf, qu'Allah con-
» naît ! Que celui qui possède le monde ne s'enor-
» gueillisse point, car un jour il sera renversé et

» restera seul dans la poussière avec son amer des-
» tin. Si tu me vois, tu ne me reconnaîtras pas, à
» cause de la pauvreté et de la misère ; car les revers
» du temps, la faim, la soif et un long voyage ont
» réduit mon âme et mon corps à l'état d'inanition.
» Et voici que je te retrouve en arrivant ici. Et que
» la paix soit avec toi ! »

Puis il plia le papier et rendit le calam à son propriétaire, en le remerciant beaucoup. Et il demanda où était la maison de Giafar. Et quand on la lui eut indiquée, il s'arrêta et se tint debout devant la porte, à quelque distance. Et les gardiens de la porte le virent ainsi, debout et ne prononçant pas une parole. Et eux, non plus, ne lui parlèrent pas. Et comme il commençait à se sentir fort embarrassé de cette situation, un eunuque, vêtu d'une robe magnifique et ceinturé d'or, passa près de lui. Et Attaf alla à lui et lui baisa la main et lui dit: « O mon seigneur, l'Envoyé d'Allah (sur Lui la prière et la paix!) a dit: « L'intermédiaire d'une bonne action est comme celui qui fait la bonne action, et celui qui la fait appartient aux bienheureux d'Allah dans le ciel. » Et l'eunuque demanda: « Et de quoi as-tu besoin? » Il dit: « Je désire de ta bonté que tu portes ce papier au maître de cette maison, en lui disant: « Ton frère Attaf est à la porte. »

Quand l'eunuque eut entendu ces paroles, il entra dans une grande colère, et ses yeux lui sortirent de la tête et il cria: « O effronté menteur! Ainsi tu prétends être le frère du vizir Giafar? » Et, de sa main qui tenait un bâton à bout d'or, il frappa Attaf

au visage. Et le sang d'Attaf jaillit de son visage, et il tomba de tout son long par terre, car sa fatigue, sa faim et ses larmes l'avaient extrêmement affaibli. Mais, comme il est dit dans le Livre : « Allah a placé l'instinct de la bonté dans le cœur de certains esclaves, de même qu'il a mis l'instinct de la méchanceté dans celui de certains autres. » C'est pourquoi un second eunuque, qui voyait de loin ce qui se passait, s'approcha du premier, plein de colère et d'indignation contre ce qu'il venait de faire, et de pitié pour Attaf. Et le premier eunuque lui dit : « N'as-tu pas entendu qu'il prétendait être le frère du vizir Giafar? » Et le second eunuque lui répondit : « O homme de la méchanceté, fils de la méchanceté, esclave de la méchanceté ! O maudit ! O cochon ! Giafar est-il donc un de nos prophètes? N'est-il pas un chien de la terre comme nous autres? Tous les hommes ne sont-ils pas frères, ayant pour père et pour mère Adam et Ève, et le poète n'a-t-il pas dit :

» *Les hommes, par comparaison, sont tous frères. Leur père est Adam, et leur mère est Ève.*

» Et la différence n'existe-t-elle pas seulement dans le plus ou moins de bonté des cœurs? »

Et, ayant ainsi parlé, il se pencha sur Attaf et le releva et le fit asseoir, et essuya le sang qui coulait sur sa face, et le lava et secoua la poussière de ses vêtements, et lui demanda : « O mon frère ! quelle est la chose que tu désires? » Et Attaf répondit : « Je désire seulement que ce papier soit porté à Giafar et remis entre ses mains. » Et le serviteur au cœur

compatissant prit le papier des mains d'Attaf, et il entra dans la salle où se tenait le grand-vizir Giafar le Barmécide, au milieu de ses officiers, de ses parents et de ses amis, assis les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Et tous buvaient et récitaient des vers, et se réjouissaient de la musique des luths et des chants délicieux. Et Giafar le vizir, la coupe en main, disait à ceux qui l'entouraient : « O vous tous qui êtes assemblés, l'absence des yeux n'empêche pas la présence dans le cœur. Et rien ne peut me retenir de penser à mon frère Attaf et de parler de lui. C'est l'homme le plus magnifique de son temps et de son âge. Il m'a fait présent de chevaux, de jeunes esclaves blancs et noirs, de jeunes filles, et de belles étoffes, et de choses somptueuses, en assez grande quantité pour constituer la dot et le douaire de mon épouse. Et s'il n'eût pas agi de la sorte, j'eusse était certainement abîmé et perdu sans recours. Il a été mon bienfaiteur, sans savoir qui j'étais, et généreux sans aucune pensée de profit ou d'intérêt ! »

Lorsque l'excellent serviteur eut entendu ces paroles de son maître, il se réjouit en son âme, et s'avança et pencha son cou et sa tête devant lui, et lui présenta le papier. Et Giafar le prit et, l'ayant lu, il fut dans un tel état de bouleversement qu'il parut comme un homme qui aurait bu du poison. Et il ne sut plus ce qu'il faisait ni ce qu'il disait. Et il tomba de toute sa hauteur sur le visage, en tenant encore à la main la coupe de cristal et le papier. Et la coupe se brisa en mille morceaux, et le blessa au front, profondément. Et son sang coula, et le papier s'échappa de sa main.

Lorsque le serviteur vit cela, il se hâta de livrer ses jambes au vent, à cause de sa peur des conséquences. Et les amis du vizir Giafar relevèrent leur maître et étanchèrent son sang. Et ils s'écrièrent : « Il n'y a de recours et de force qu'en Allah le Très-Haut, le Tout-Puissant ! Ces maudits serviteurs sont toujours affligés du même caractère : ils troublent la vie des rois dans leurs plaisirs, et les arrêtent dans leur bonne humeur. Par Allah ! celui qui a écrit ce papier mérite tout simplement d'être traîné chez le wali qui lui appliquerait cinq cents coups de bâton et le jetterait en prison. »

Et, en conséquence, les esclaves du vizir sortirent à la recherche de celui qui avait écrit le papier. Et Attaf prévint toutes les recherches, en disant : « C'est moi, ô mes maîtres ! » Et ils se saisirent de lui et le traînèrent devant le wali, et réclamèrent pour lui cinq cents coups de bâton. Et le wali les lui accorda. Et, en outre, il fit écrire sur ses chaînes de la prison : « Pour la vie ! » Ainsi firent-ils à Attaf le Généreux ! Et ils le jetèrent de nouveau dans le cachot, où il demeura encore deux mois, et où ses traces furent perdues et effacées.

Et, au bout de ces deux mois, un enfant naquit à l'émir des Croyants Haroun Al-Rachid qui, à cette occasion, ordonna que des aumônes fussent distribuées, et que des largesses fussent faites à tout le monde, et que les prisonniers fussent délivrés des prisons et des cachots. Et parmi ceux qui furent ainsi relâchés se trouva Attaf le Généreux.

Lorsqu'Attaf se vit délivré de la geôle, affaibli, affamé, délabré et nu, il leva ses regards vers le ciel

et s'écria : « Grâces te soient rendues, Seigneur, en toute circonstance ! » Et il sanglota et dit : « J'ai souffert tout cela à cause, sans doute, de quelque faute commise par moi dans le passé, car Allah m'a favorisé de Ses meilleurs bienfaits, et je Lui ai répondu par la désobéissance et la révolte. Mais je Le supplie de me pardonner, vu que j'ai été trop loin dans la débauche et dans mon abominable conduite ! » Puis il récita ces vers :

« O Dieu ! l'adorateur fait ce qu'il ne devrait pas faire ; il est pauvre et dépend de toi,
Dans les plaisirs de la vie, il s'oublie ; dans son ignorance, pardonne-lui ses fautes ! »

Et il versa encore quelques pleurs et se dit en lui-même : « Que vais-je faire maintenant ? Si je pars pour mon pays, faible comme je suis, je mourrai avant d'y arriver ; et si j'y arrive, pour ma chance, il n'y aura aucune sécurité pour ma vie à cause du naïeb ; et si je reste ici, parmi les mendiants, mendiant moi-même, aucun d'eux ne m'admettra dans la corporation, vu que personne ne me connaît ; et je ne serai pour moi-même d'aucune aide ni d'aucune utilité. C'est pourquoi je vais laisser le soin de ma destinée au Maître des destinées...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

**MAIS LORSQUE FUT
LA NEUF CENT TROISIÈME NUIT**

Elle dit :

» ... C'est pourquoi je vais laisser le soin de ma destinée au Maître des destinées. Voici que tout s'est tourné contre moi, et tout à été contraire à mon attente. Et le poète était dans le vrai, quand il disait :

« *O ami ! j'ai couru à travers le monde, de l'Orient à l'Occident. Tout ce que j'ai rencontré, c'est la peine et la fatigue.*

J'ai fréquenté les hommes du temps. Mais je n'ai trouvé ni un ami agréable ni mon égal. »

Et, de nouveau, il pleura et s'écria : « O Dieu ! donne-moi la vertu de patience ! » Après quoi, il se leva et se dirigea vers une mosquée, où il entra. Et il y demeura jusqu'à l'après-midi. Et sa faim ne fit qu'augmenter, et il dit : « Par Ta magnanimité et Ta majesté, Seigneur, je jure que je ne demanderai rien à personne d'autre qu'à Toi. » Et il demeura dans la mosquée, sans tendre la main à aucun Croyant, jusqu'à la tombée de la nuit. Et alors il sortit, en disant : « Je connais la parole du Prophète — sur Lui la bénédiction et la paix d'Allah ! — qui dit :

« Allah te laissera dormir dans le sanctuaire, mais, toi, laisse-le à Ses adorateurs, car le sanctuaire est pour la prière et non pour le sommeil. » Et il marcha quelque temps dans les rues, et finit par arriver à une bâtisse en ruines, où il entra pour passer la nuit et dormir. Et, dans l'obscurité, il trébucha et tomba sur le visage. Et il sentit qu'il était tombé sur l'obstacle même qui l'avait fait trébucher. Et il vit que c'était un cadavre d'homme fraîchement assassiné. Et le couteau de l'assassinat était à ses côtés, sur le sol.

Et Attaf, à cette découverte, se releva vivement, avec ses haillons couverts de sang. Et il resta là, immobile, perplexe, et ne sachant quel parti prendre, en se disant : « Faut-il rester ou faut-il fuir ? » Et, pendant qu'il était dans cette situation, le wali et ses hommes de police vinrent à passer devant l'entrée de la ruine, et Attaf leur cria : « Venez voir ici ! » Et ils entrèrent avec leurs torches et trouvèrent le corps de l'assassiné, et le couteau à ses côtés, et le malheureux Attaf debout à la tête du cadavre, avec ses haillons tachés de sang. Et ils lui crièrent : « O misérable, c'est toi qui l'as tué ! » Et Attaf ne fit aucune réponse. Alors ils se saisirent de lui, et le wali dit : « Garrottez-le, et jetez-le dans le cachot, jusqu'à ce que nous ayons fait notre rapport de l'affaire au grand-vizir Giafar. Et si Giafar ordonne sa mort, nous l'exécuterons. » Et ils firent comme ils avaient dit.

En effet, le lendemain, l'homme chargé des écritures, écrivit à Giafar un rapport ainsi conçu : « Nous entrâmes dans une ruine et nous y rencontrâmes un

homme qui en avait tué un autre. Et nous l'interrogeâmes, et il avoua, par son silence, qu'il était l'auteur de l'assassinat. Quels sont donc tes ordres? » Et le vizir leur ordonna de le livrer à la mort. Et, en conséquence, ils tirèrent Attaf de la prison, le traînèrent à la place où se faisaient les pendaisons et les exécutions de têtes, déchirèrent un lambeau de ses haillons et lui en bandèrent les yeux. Et ils le livrèrent au porte-glaive. Et le porte-glaive demanda au wali : « Vais-je, ô mon seigneur, lui trancher le cou? » Et le wali répondit : « Tranche ! » Et le porte-glaive brandit sa lame aiguisée, qui brilla et lança des étincelles dans l'air ; et il la fit tournoyer, et déjà il la ramenait en avant pour faire sauter la tête, quand un cri se fit entendre derrière lui : « Arrête ta main ! » Et c'était la voix du grand-vizir Giafar qui revenait de la promenade.

Et le wali alla au-devant de lui, et baisa la terre entre ses mains. Et Giafar lui demanda : « Pourquoi ce grand rassemblement ici? » Et le wali répondit : « C'est pour l'exécution d'un jeune homme de Damas, celui que nous avons trouvé hier dans la ruine, et qui, à toutes nos questions, trois fois répétées, a répondu par le silence, au sujet de l'homme de sang noble, l'assassiné. » Et Giafar dit : « Oh ! un homme est venu de Damas jusqu'ici pour se mettre dans une si mauvaise situation? Ouallahi, ce n'est pas une chose possible ! » Et il ordonna qu'on amenât l'homme en sa présence. Et lorsque l'homme fut entre ses mains, Giafar ne le reconnut pas, car la physionomie d'Attaf avait changé, et sa belle mine et son beau maintien s'étaient évanouis. Et Giafar

lui demanda : « De quel pays es-tu, ô jeune homme ? » Et il répondit : « Je suis un homme de Damas ! » Et Giafar demanda : « De la ville même ou des villages environnants ? » Et Attaf répondit : « Ouallahi ! ô mon seigneur, de la cité même de Damas, où je suis né. » Et Giafar demanda : « N'aurais-tu pas connu là, par hasard, un homme réputé pour sa générosité et sa largeur de paume, qui s'appelait Attaf ? » Et le condamné à mort répondit : « Je l'ai connu, lorsque tu étais son ami et que tu demeurais chez lui, dans telle maison, telle rue, tel quartier, ô mon maître, quand vous alliez tous deux vous promener ensemble dans les jardins ! Je l'ai connu lorsque tu t'es marié avec sa cousine-épouse ! Je l'ai connu lorsque vous vous êtes fait vos adieux sur le chemin de Baghdad, et lorsque vous avez bu dans la même coupe ! » Et Giafar répondit : « Oui ! tout ce que tu dis là au sujet d'Attaf est vrai ! Mais qu'est-il devenu après qu'il m'eut quitté ? » Et il répondit : « O mon maître, il a été poursuivi par la destinée ; et il lui est arrivé telle et telle et telle chose ! » Et il lui fit le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis le jour de leur séparation, sur le chemin qui conduisait à Baghdad, jusqu'au moment où le porte-glaive allait lui trancher le cou. Et il récita ces vers :

« *Le temps a fait de moi sa victime, et toi, tu vis dans la gloire. Les loups cherchent à me dévorer, et toi, le lion, tu es là !*

Chaque assoiffé qui vient, sa soif est étanchée par toi. Est-il possible que j'aie soif, tandis que tu es toujours notre refuge ? »

Et lorsqu'il eut récité ces vers, il cria : « O mon seigneur Giafar, je te reconnais ! » Et il cria encore : « Je suis Attaf ! » Et Giafar, de son côté, se leva sur ses deux pieds, en poussant un grand cri, et se précipita dans les bras d'Attaf. Et si grande fut leur émotion, qu'ils restèrent sans connaissance pendant quelques instants. Et lorsqu'ils furent revenus à eux, ils s'embrassèrent et s'interrogèrent mutuellement sur ce qui leur était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin. Et ils n'avaient pas encore fini de se faire leurs confidences, quand un grand cri se fit entendre ; et on se retourna et on vit qu'il avait été poussé par un cheikh, qui s'avançait en disant : « Ce n'est point humain, ce qui se passe là ! » Et on le regarda, et on vit que ce cheikh était un vieillard avec une barbe teinte au henné, et la tête couverte d'un mouchoir bleu. Et Giafar, l'ayant vu, le fit s'avancer et l'interrogea sur son affaire. Et le cheikh à la barbe teinte s'écria : « Éloignez, ô hommes, l'innocent de dessous le glaive ! Car le crime n'est pas son crime, et il n'a tué personne ; et le cadavre du jeune homme assassiné n'est pas son fait, et il n'y est pour rien ! Car le seul meurtrier c'est moi-même ! » Et Giafar le vizir lui dit : « Alors, c'est toi qui l'a tué ? » Il répondit : « Oui ! » Il demanda : « Et pourquoi l'as-tu tué ? N'as-tu donc point la crainte d'Allah dans ton cœur, pour tuer de la sorte un fils de sang noble, un Haschimite ? » Et le cheikh répondit : « Ce jeune homme, que vous avez trouvé mort, était ma propriété, et je l'avais moi-même élevé. Et tous les jours il prenait de moi de l'argent pour ses dépenses. Mais au lieu de m'être fidèle, il allait s'amuser tantôt avec

le nommé Schoumouschag, et tantôt avec le nommé Nagisch, et avec Ghasis, et avec Ghoubar, et avec Ghouschir, et avec bien d'autres crapules ; et il passait ses journées avec eux, me délaissant. Et tous se vantaient de l'avoir eu, à ma barbe, même Odis le balayeur d'ordures, et Abou-Boutrân le savetier.

Et ma jalousie ne faisait qu'augmenter tous les jours. Et j'avais beau le prêcher, et j'avais beau tenter de le dissuader d'agir de la sorte, il n'acceptait aucun conseil ni aucune réprimande ; quand enfin, tel soir, je le surpris avec le nommé Schoumouschag le tripier ; et, à cette vue, le monde noircit devant mon visage, et, dans la ruine même où je le surpris, je le tuai ! Et je me délivrai ainsi de tous les tourments qu'il m'occasionnait. Et telle est mon histoire ! »

Puis il ajouta : « Et j'ai gardé le silence jusqu'aujourd'hui. Mais, en apprenant qu'on allait exécuter l'innocent à la place du coupable, je n'ai pu taire mon secret, et je suis venu ici pour tirer l'innocent de dessous le glaive. Et me voici devant vous : frappez ma nuque, et prenez vie pour vie ! Mais délivrez d'abord ce jeune homme innocent, qui n'est pour rien dans cette affaire ! »

Et Giafar, en entendant ces paroles du cheikh, réfléchit un instant, et dit : « Le cas est douteux ! Et, dans le doute, il n'y a qu'à éloigner la main ! O cheikh, va dans la paix d'Allah, et qu'il te soit pardonné ! » Et il le renvoya.

Après quoi il prit Attaf par la main, et le serra de nouveau contre sa poitrine, et le conduisit au hammam. Et après que le délabré Attaf eût été rafraîchi et restauré, il alla avec lui au palais du khalifat. Et

il entra chez le khalifat et embrassa la terre entre ses mains, et dit : « Attaf le Généreux est là, ô émir des Croyants ! C'est lui qui a été mon hôte à Damas, qui m'a traité avec tant dégards, de bonté et de générosité, et qui m'a préféré à sa propre âme ! » Et Al-Rachid dit : « Amène-le-moi immédiatement ! » Et Giafar l'introduisit, tel qu'il était, affaibli, exténué et tremblant encore d'émotion. Et Attaf, toutefois, ne manqua pas de rendre ses hommages au khalifat, de la meilleure manière et avec le langage le plus éloquent. Et Al-Rachid soupira, en le voyant, et lui dit : « En quel état je te vois, ô pauvre ! » Et Attaf pleura ; et, sur l'invitation d'Al-Rachid, il raconta toute son histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Et, pendant qu'il la racontait, Al-Rachid pleurait et souffrait, ainsi que Giafar le désolé.

Et voici que, sur ces entrefaites, entra le cheikh à la barbe teinte, qui avait été grâcié par Giafar. Et le khalifat, à sa vue, se mit à rire.

Puis il pria Attaf le Généreux de s'asseoir, et lui fit répéter son histoire. Et lorsqu'Attaf eut fini de parler, le khalifat regarda Giafar et lui dit : « Raconte-moi, ô Giafar, ce que tu comptes faire pour ton frère Attaf ! » Et il répondit : « D'abord mon sang lui appartient, et je suis son esclave. Ensuite je tiens prêts, à son intention, des coffres contenant trois millions de dinars d'or, et, pour autant de millions, des chevaux de race, des jeunes garçons, des esclaves noirs et blancs, des jeunes filles de tous les pays, et toutes sortes de somptuosités. Et il restera avec nous, afin que nous nous

réjouissions de lui. » Et il ajouta : « Quant à ce qui est de sa cousine-épouse, c'est là une chose entre moi et lui ! »

Et le khalifat comprit que le moment était venu de laisser ensemble les deux amis ; et il leur permit de sortir. Et Giafar conduisit Attaf à sa maison, et lui dit : « O mon frère Attaf, sache que la fille de ton oncle, qui t'aime, est intacte, et que je n'ai pas vu son visage à découvert, depuis le jour de notre séparation...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA NEUF CENT QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

» ... O mon frère Attaf, sache que la fille de ton oncle, qui t'aime, est intacte, et que je n'ai pas vu son visage à découvert, depuis le jour de notre séparation. Et voici que je me suis délié vis-à-vis d'elle, et que j'ai divorcé à ton intention ; et j'ai annulé notre contrat. Et je te rends, dans le même état où il était, le précieux dépôt que tu as mis entre mes mains. » Et il en fut ainsi. Et Attaf et sa cousine se retrouvèrent, dans la même tendresse et la même affection.

Mais pour ce qui est du naïeb de Damas, qui avait

été l'auteur de toutes les souffrances d'Attaf, le khalifat envoya des émissaires qui le mirent en état d'arrestation, et l'entourèrent de chaînes, et le jetèrent dans le cachot. Et il resta là jusqu'à nouvel ordre.

Et Attaf passa à Baghdad plusieurs mois dans le parfait bonheur, à côté de sa cousine, et à côté de Giafar, son ami, et dans l'intimité d'Al-Rachid. Et il eût bien voulu passer toute sa vie à Baghdad, mais de nombreuses lettres lui arrivèrent de Damas, de la part de ses parents et de ses amis, qui le suppliaient de revenir dans son pays, et il pensa qu'il était de son devoir de le faire. Et il alla demander le bon plaisir du khalifat, qui lui accorda l'autorisation, non sans regrets et soupirs amicaux. Et il ne voulut pas, toutefois, le laisser partir sans lui donner des marques durables de sa bienveillance. Il le nomma donc wali de Damas, et lui donna tous les insignes de sa charge. Et il le fit accompagner par une escorte de cavaliers, de mulets, de chameaux, avec des charges de cadeaux magnifiques. Et ainsi il fut escorté jusqu'à Damas.

Et toute la ville de Damas fut illuminée et pavoisée, à l'occasion du retour d'Attaf, le plus généreux des enfants de la cité. Car Attaf était aimé et respecté par toutes les classes du peuple, et surtout par les pauvres qui avaient toujours pleuré son absence.

Mais pour le naïeb, un second décret du khalifat arriva à son intention, qui le condamnait à mort, à cause de ses injustices. Mais le généreux Attaf intercéda en sa faveur auprès d'Al-Rachid, qui se con-

tenta alors de commuer la peine de mort en bannissement à vie.

Quant à ce qui est du livre magique, où le khalifat avait lu des choses qui l'avaient fait rire et pleurer, il n'en fut plus question. Car Al-Rachid, tout à la joie de revoir son vizir Giafar, ne se souvint plus des choses du passé. Et Giafar qui, de son côté, n'avait point réussi à deviner ce que contenait ce livre ni à trouver l'homme capable de le deviner, se garda bien d'amener la conversation sur ce sujet-là. Et d'ailleurs il n'y a aucune utilité à le savoir, puisque, depuis lors, tous vécurent dans le bonheur et la tranquillité et l'amitié sans mélange, et tous les plaisirs de la vie, jusqu'à l'arrivée de la Destructrice des joies et de la Bâtisseuse des tombeaux, celle qui est commandée par le Maître des destinées, le Seul Vivant, le Miséricordieux pour Ses Croyants.

— Et tel est, ô Roi fortuné, continua Schahrazade, ce que nous ont transmis les conteurs sur Attaf le Généreux, qui habitait à Damas. Mais son histoire ne peut être comparée, de près ou de loin, à celle que je me réserve de te raconter, si mes paroles n'ont point pesé sur ton esprit. » Et Schahriar répondit : « Que dis-tu, ô Schahrazade ? Cette histoire m'a instruit et m'a éclairé et m'a fait réfléchir. Et me voici disposé à t'écouter, comme au premier jour. »

Alors Schahrazade dit...

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace du volume..... 5

LES RENCONTRES D'AL-RACHID SUR LE PONT DE BAGHDAD..... 7-124

où sont :

HISTOIRE DU JEUNE HOMME MAITRE DE LA JUMENT BLANCHE..... 15-48

HISTOIRE DU CAVALIER DERRIÈRE QUI L'ON JOUAIT DES AIRS INDIENS ET CHINOIS..... 48-63

HISTOIRE DU CHEIKH A LA PAUME GÉNÉREUSE. 64-100

HISTOIRE DU MAITRE D'ÉCOLE ESTROPIÉ A LA BOUCHE FENDUE..... 101-108

HISTOIRE DE L'AVEUGLE QUI SE FAISAIT SOUFFLETER SUR LE PONT..... 108-123

HISTOIRE DE LA PRINCESSE SULEIKA..... 125-159

LES SÉANCES CHARMANTES DE L'ADOLESCENCE NONCHALANTE..... 161-263

où sont :

LE JEUNE GARÇON A LA TÊTE DURE ET SA SŒUR AU PETIT PIED..... 161-169

LE BRACELET DE CHEVILLE..... 169-176

LE BOUC ET LA FILLE DU ROI..... 177-195

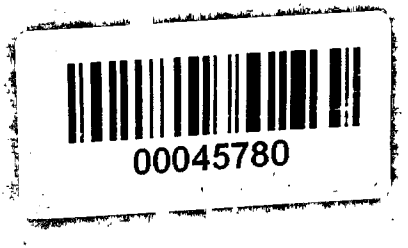
LE FILS DU ROI ET LA GROSSE TORTUE..... 196-212

LA FILLE DU VENDEUR DE POIS-CHICHES.... 213-224

LE DÉLIEUR..... 224-230
LE CAPITAINE DE POLICE..... 230-235
QUEL EST LE PLUS GÉNÉREUX ?..... 235-243
LE BARBIER ÉMASCULÉ..... 243-251
FAIROUZ ET SON ÉPOUSE..... 252-257
LA NAISSANCE ET L'ESPRIT..... 258-263

HISTOIRE DU LIVRE MAGIQUE..... 265-330

MELLOTTÉE, IMPRIMEUR
A CHATEAUROUX, INDRE


00045780

Digitized with financial assistance from
Dr. S.R.Babu
on 19 February, 2019